

LEONID ANDREÏEV

Les sept pendus

et autres nouvelles



BeQ

Leonid Andreïev

Les sept pendus

et autres nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1150 : version 2.0

Numérisation :
Bibliothèque russe et slave.
Relecture :
Jean-Yves Dupuis.

Les sept pendus

I

À une heure de l'après-midi, Excellence !

Comme le ministre était un homme très gros, prédisposé à l'apoplexie, et qu'il fallait lui épargner toute émotion dangereuse, on prit de minutieuses précautions pour l'avertir qu'un grave attentat était projeté contre lui. Lorsqu'on vit qu'il accueillait la nouvelle avec calme, on lui communiqua les détails : l'attentat devait avoir lieu le lendemain, au moment où Son Excellence quitterait la maison pour aller au rapport. Quelques terroristes, munis de revolvers et de bombes, qu'un agent provocateur avait dénoncés et qui se trouvaient maintenant sous la surveillance de la police, se rassembleraient à une heure de l'après-midi près du perron, et attendraient la sortie du ministre. C'est là que les criminels seraient arrêtés.

– Pardon ? interrompit le ministre surpris. Comment savent-ils que j’irai présenter mon rapport à une heure de l’après-midi, alors que je n’en suis informé moi-même que depuis deux jours ?

Le commandant du corps de défense eut un vague geste d’ignorance :

– À une heure de l’après-midi, Excellence !

Étonné et en même temps satisfait des actes de la police qui avait si bien conduit l’affaire, le ministre hocha la tête ; un sourire dédaigneux parut sur ses grosses lèvres cramoisies ; il fit rapidement tous les préparatifs nécessaires pour aller passer la nuit dans un autre palais ; il ne voulait gêner en rien les policiers.

Tant que les lumières brillèrent dans cette nouvelle résidence, que des familiers lui exprimèrent leur indignation, s’agitèrent autour de lui, le ministre éprouva un sentiment d’excitation agréable. Il lui semblait qu’on venait de lui donner ou qu’on allait lui donner une grande récompense inattendue. Mais les amis partirent, les lumières furent éteintes. La clarté

intermittente et fantastique des lampes à arc de la rue frappa le plafond et les murs, pénétrant au travers des hautes fenêtres – symbole de la fragilité de tous les verrous, de tous les murs, de toutes les surveillances. Alors, dans le silence et la solitude d'une chambre étrangère, le dignitaire fut envahi d'une terreur indicible.

Il avait une maladie de reins. Chaque émotion violente provoquait l'enflure du visage, des pieds et des mains et le faisait paraître plus lourd, plus massif. Maintenant, pareil à un tas de chair bouffie qui faisait plier les ressorts du lit, il sentait, avec l'angoisse des gens malades, son visage se gonfler et devenir comme étranger à son corps. Sa pensée revenait obstinément au sort cruel que ses ennemis lui préparaient. Il évoqua l'un après l'autre tous les attentats horribles et récents, où des bombes avaient été lancées contre des personnes aussi nobles que lui et même plus titrées ; les engins déchiraient les corps en mille lambeaux, projetaient les cerveaux contre d'ignobles murs de briques et arrachaient les dents des mâchoires. Et à ces souvenirs, il lui semblait que son corps malade éprouvait déjà

l'effet brûlant de l'explosion. Il se représenta ses bras détachés des épaules, ses dents cassées, son cerveau écrasé. Ses jambes, allongées dans le lit, s'engourdissaient, immobiles, les pieds en l'air, comme ceux d'un mort. Il respira bruyamment, toussa, pour ne ressembler en rien à un cadavre ; il remua, pour entendre le bruit des ressorts métalliques, les froissements de la couverture de soie. Et pour prouver qu'il était tout à fait vivant, il prononça d'une voix forte et nette :

– Braves gaillards ! Braves gaillards !

Ceux qu'il louait ainsi, c'était les agents de police, les gendarmes, les soldats, tous ceux qui protégeaient sa vie et avaient empêché l'assassinat. Mais il avait beau remuer, louer, sourire de l'échec des terroristes, il ne pouvait croire encore qu'il était sauvé. Il lui semblait que la mort, évoquée pour lui par les anarchistes, et qui existait dans leurs pensées, était déjà là et resterait là, sans partir, jusqu'à ce que les assassins eussent été saisis, privés de leurs bombes et jetés dans une prison sûre. La mort était là, dans cet angle et elle ne s'en allait pas, et

elle ne pouvait s'en aller, pareille à un soldat obéissant placé en sentinelle de par une volonté inconnue.

« – À une heure de l'après-midi, Excellence ! » Cette phrase revenait, prononcée sur tous les tons : tantôt joyeuse et ironique, tantôt irritée, tantôt obstinée et stupide. On eût dit qu'une centaine de phonographes, placés dans la chambre, criaient l'un après l'autre, avec l'idiote application des machines :

– À une heure de l'après-midi, Excellence !

Et cette « une heure de l'après-midi » du lendemain qui, si peu de temps auparavant, ne se distinguait en rien des autres heures, cette heure avait pris une importance menaçante ; elle était sortie du cadran et commençait à vivre d'une vie distincte, en s'allongeant comme un immense rideau noir, qui partageait la vie en deux. Avant elle et après elle, nulle autre heure n'existait : elle seule, présomptueuse et obsédante, avait droit à une vie particulière.

En grinçant des dents, le ministre se souleva dans son lit et s'assit. Il lui était positivement

impossible de dormir.

Avec une netteté terrifiante, en serrant contre sa figure ses mains boursouflées, il se représenta comment il se serait levé le lendemain, s'il n'avait rien su ; il aurait pris son café, il se serait habillé dans le vestibule. Et ni lui, ni le suisse qui lui aurait mis sa pelisse, ni le valet de chambre qui lui aurait servi le café n'auraient compris l'inutilité de déjeuner, de s'habiller, alors que, quelques instants après, tout serait anéanti par l'explosion... Le suisse ouvre la porte... Et c'est lui, ce bon suisse prévenant, aux yeux bleus, au regard franc, aux nombreuses décorations militaires, c'est lui qui ouvre de ses propres mains la porte terrible...

– Ah ! fit tout à coup le ministre à haute voix ; lentement il enleva les mains de son visage. En regardant dans l'ombre, bien loin devant lui, d'un regard fixe et attentif, il tendit la main pour tourner le bouton de la lampe. Puis, il se leva et, pieds nus, fit le tour de la chambre étrangère, inconnue de lui ; trouvant un autre bouton, il le tourna aussi. La pièce devint claire et agréable ;

seul, le lit en désordre, la couverture tombée indiquaient une terreur qui n'avait pas encore complètement disparu.

Vêtu d'une chemise de nuit, la barbe embroussaillée, le regard irrité, le ministre ressemblait à tous les vieillards tourmentés par l'asthme et l'insomnie. On eût dit que la mort, préparée pour lui par d'autres, l'avait dénudé, arraché du luxe dont il était entouré. Sans s'habiller, il se jeta dans un fauteuil, ses yeux errèrent au plafond.

– Imbéciles ! cria-t-il d'un ton méprisant et convaincu.

– Imbéciles ! Et il parlait des policiers que, peu d'instant auparavant, il avait qualifiés de « braves gaillards » et qui, par excès de zèle, lui avaient raconté tous les détails de l'attentat projeté.

– Évidemment, pensa-t-il avec lucidité, j'ai peur maintenant parce qu'on m'a averti et que je sais. Mais si je n'avais rien su, j'aurais tranquillement pris mon café. Et ensuite, évidemment, cette mort... Mais ai-je donc si peur

de la mort ? J'ai les reins malades, je dois en mourir un jour et je n'ai pas peur, parce que je ne sais rien. Et ces imbéciles me disent : « À une heure de l'après-midi, Excellence ! » Ils ont pensé que j'en serais heureux !... Au lieu de cela, la mort est venue se placer dans le coin et elle ne s'en va pas ! Elle ne s'en va pas, parce que c'est ma pensée ! Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est de savoir qu'on va mourir. Il serait tout à fait impossible à l'homme de vivre s'il connaissait l'heure et le jour de sa mort avec une certitude absolue. Et ces idiots qui me préviennent : « À une heure de l'après-midi, Excellence ! »

Récemment, il avait été malade, et les médecins lui avaient dit qu'il allait mourir, qu'il devait prendre ses dernières dispositions. Il ne les avait pas cru ; et en effet, il était resté en vie. Dans sa jeunesse, il lui était arrivé de perdre pied ; il avait décidé d'en finir avec l'existence ; il avait chargé son revolver, écrit des lettres et même fixé l'heure de son suicide, puis, au dernier moment, il avait réfléchi. Et toujours, à l'instant suprême, une circonstance inattendue peut se

produire ; aucun homme, par conséquent, ne peut savoir quand il mourra.

« À une heure de l'après-midi, Excellence ! » lui avaient dit ces aimables crétins. On l'en avait informé seulement parce que sa mort était conjurée ; et cependant, il était terrifié rien qu'en apprenant l'heure où elle aurait été possible. Il admettait qu'on le tuerait une fois ou l'autre, mais ce ne serait pas le lendemain... ce ne serait pas le lendemain, et il pouvait dormir tranquille, comme un être immortel. Les imbéciles ! ils ne savaient pas quel gouffre ils avaient creusé en disant, avec une stupide amabilité : « À une heure de l'après-midi, Excellence ! »

Le cœur soudain traversé d'une angoisse aiguë, le ministre comprit qu'il n'aurait ni sommeil, ni repos, ni joie, tant que cette heure maudite, noire, et comme en dehors des jours, n'aurait pas passé. Elle suffisait pour anéantir la lumière et envelopper l'homme dans les ténèbres opaques de la peur. Une fois réveillée, la peur de la mort se répandait dans tout le corps, s'infiltrait dans les os, suait de tous les pores.

Le ministre ne pensait déjà plus aux assassins de demain : ils avaient disparu, oubliés dans la foule des choses néfastes qui entouraient sa vie. Il craignait l'inattendu, l'inévitable : une attaque d'apoplexie, une déchirure du cœur, la rupture d'une petite artère qui, soudain, ne pourrait résister à l'afflux du sang et sauterait comme un gant trop juste sur des doigts enflés.

Son cou gros et court lui faisait peur ; il n'osait regarder ses doigts enflés, pleins d'une humeur fatale. Et si, auparavant, dans l'obscurité, il devait remuer pour ne pas ressembler à un mort, maintenant, sous cette lumière vive, froide, hostile, effrayante, il lui semblait horrible, impossible même de se mouvoir pour allumer une cigarette ou sonner un domestique. Ses nerfs se tendaient. Les yeux rouges et convulsés, la tête en feu, il étouffait.

Soudain, dans l'obscurité de la maison endormie, parmi la poussière et les toiles d'araignée, la sonnette électrique s'anima sous le plafond. La petite langue métallique frappait en saccades pressées le bord de la clochette sonore.

Elle se tut, puis tinta de nouveau en un bruit continu et terrifiant.

On accourut. Çà et là, des lampes s'allumèrent aux murs et aux lustres ; il y en avait trop peu pour que la clarté fut intense, mais assez pour faire apparaître les ombres. Elles se montrèrent partout : elles se dressèrent dans les angles et s'allongèrent contre le plafond, s'accrochant à toutes les saillies, courant le long des murs. Il était difficile de comprendre où se trouvaient auparavant toutes ces ombres taciturnes, monstrueuses et innombrables, âmes muettes de choses muettes.

Une voix épaisse et tremblante disait on ne sait quoi. Puis on téléphona au médecin : le ministre se trouvait mal. On fit aussi venir la femme de Son Excellence.

II

À la peine de mort par pendaison

Les prévisions de la police se réalisèrent. Quatre terroristes, trois hommes et une femme, porteurs de bombes, de revolvers et de machines infernales, furent pris devant le perron de la résidence ; on arrêta un cinquième complice à son domicile, où les engins avaient été fabriqués et le complot tramé. On trouva là une grande quantité de dynamite, d'armes. Ils étaient tous très jeunes : l'aîné des hommes avait vingt-huit ans, la plus jeune des femmes dix-neuf. On les jugea dans la forteresse où ils avaient été emprisonnés après leur arrestation ; on les jugea vite, sans public, comme on le faisait à cette époque impitoyable.

Devant le tribunal, tous les cinq furent paisibles, mais sérieux et pensifs : leur mépris pour les juges était si grand qu'ils ne voulurent

pas souligner leur hardiesse par un sourire inutile ou une gaieté feinte. Ils furent juste assez tranquilles pour protéger leur âme et sa grande ombre d'agonie contre les regards étrangers et malveillants. Parfois ils refusaient de répondre aux questions, parfois ils répondaient simplement, brièvement, nettement, comme s'ils eussent parlé à des statisticiens désireux de compléter des tableaux de chiffres et non pas à des juges. Trois d'entre eux, une femme et deux hommes, donnèrent leur véritable nom ; deux refusèrent de fournir leur identité, qui resta inconnue au tribunal. Ils manifestèrent pour tout ce qui se passa cette curiosité lointaine et atténuée propre aux gens gravement malades ou possédés par une seule idée toute puissante. Ils jetaient des coups d'œil rapides, saisissaient au vol une parole intéressante et se remettaient à penser, en reprenant à l'endroit même où la pensée s'était arrêtée.

L'accusé placé le plus près des juges avait déclaré se nommer Serge Golovine, ancien officier, fils d'un colonel en retraite. Il était tout à fait jeune, avec de larges épaules, et si robuste

que ni la prison ni l'attente de la mort certaine n'avaient pu ternir la coloration de ses joues, ni l'expression de naïveté heureuse de ses yeux bleus. Pendant tout le temps des débats, il tourmenta sa barbe blonde embroussaillée, dont il n'avait pas encore l'habitude, et regarda fixement la fenêtre, en fronçant les paupières.

On était à la fin de l'hiver, à l'époque où, parmi des tourmentes de neige et des journées de froid morne, le printemps proche envoie parfois, en précurseur, un jour lumineux et tiède, ou même une seule heure, mais si passionnément jeune et étincelante que les moineaux de la rue deviennent fous de joie et que les hommes semblent enivrés. Maintenant, à travers la fenêtre supérieure, sale encore de la poussière de l'été précédent, on voyait un ciel très bizarre et très beau : au premier coup d'œil, il semblait d'un gris laiteux et trouble ; puis, à un second examen, il apparaissait avec des taches d'azur d'un bleu de plus en plus profond, pur et infini. Et parce qu'il ne se dévoilait pas brusquement, mais se drapait pudiquement dans le voile transparent des nuages, il devenait cher, telle une fiancée. Serge

Golovine regardait le ciel, tirait sa moustache, clignait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses yeux aux longs cils touffus et réfléchissait profondément on ne sait à quoi. Une fois, même, il agita vivement ses doigts, une expression de joie naïve parut sur son visage ; mais il regarda autour de lui et sa joie s'éteignit comme un brasier sur lequel on a posé le pied. Presque instantanément, presque sans transition, la rougeur des joues fit place à une blancheur cadavérique ; un fin cheveu arraché avec douleur fut serré comme dans un étau par les doigts aux extrémités exsangues. Mais la joie de la vie et du printemps était encore plus forte. Quelques minutes plus tard, le jeune visage avait repris son expression naïve et se tournait vers le ciel printanier.

C'est vers le ciel aussi que regardait une jeune fille inconnue, surnommée Moussia. Elle était plus jeune que Golovine, mais semblait être son aînée par la sévérité, la gravité de ses yeux loyaux et fiers. Seuls, le cou délicat et les bras minces décelaient ce quelque chose d'insaisissable, qui est la jeunesse elle-même et qui résonnait si distinctement dans la voix pure,

harmonieuse, pareille à un instrument de prix et d'un accord parfait dans chaque mot. Moussia était très pâle, de cette blancheur passionnée, particulière à ceux qui brûlent d'un feu intérieur, radieux et puissant. Elle ne remuait presque pas ; de temps à autre seulement, d'un geste à peine visible, elle tâtait, au troisième doigt de la main droite, une trace profonde, la trace d'une bague récemment enlevée. Elle regardait le ciel avec calme et indifférence, simplement parce que tout, dans cette salle banale et malpropre, lui était hostile et semblait scruter son regard. Ce coin de ciel bleu était la seule chose pure et vraie qu'elle pût regarder avec confiance.

Les juges avaient pitié de Serge Golovine et haïssaient Moussia.

Le voisin de Moussia, immobile aussi, dans une pose un peu affectée, les mains croisées entre les genoux, était un inconnu surnommé Werner. Si l'on peut verrouiller un visage comme une lourde porte, l'inconnu avait verrouillé le sien comme une porte de fer. Il fixait obstinément le plancher et il était impossible de savoir s'il était

calme ou profondément ému, s'il pensait à quelque chose ou écoutait les dépositions des agents de police. Sa taille était peu élevée ; les traits de son visage fins et nobles. Il donnait l'impression d'une force immense et calme, d'une vaillance froide et insolente. La politesse même avec laquelle il fournissait des réponses claires et brèves semblait dangereuse sur ses lèvres. Si la capote du prisonnier paraissait être un accoutrement ridicule sur le dos des autres prévenus, on ne la voyait même pas sur lui, tant l'habit était étranger à l'homme. Bien que Werner n'eût été armé que d'un mauvais revolver, alors que les autres portaient des bombes et des machines infernales, les juges le considéraient comme le chef et le traitaient avec un certain respect, avec la même brièveté dont il usait envers eux.

Chez son voisin, Vassili Kachirine, une lutte morale effroyable, la terreur insupportable de la mort et le désir désespéré de réprimer cette peur, de la dissimuler aux juges. Dès le matin, depuis que les prisonniers avaient été conduits au tribunal, il étouffait sous les battements précipités

de son cœur. Des gouttes de sueur apparaissaient sans cesse sur son front ; ses mains étaient également moites et froides ; collée au corps, sa chemise humide et glacée gênait ses mouvements. Par un effort de volonté surhumain, il obligeait ses doigts à ne pas trembler, sa voix à être ferme et mesurée, son regard tranquille. Il ne voyait rien autour de lui ; le bruit des voix lui parvenait comme au travers d'un brouillard, et c'est dans un brouillard aussi qu'il se raidissait en un effort désespéré pour répondre avec fermeté, à haute voix. Mais dès qu'il avait parlé, il oubliait la question, comme ses propres phrases ; de nouveau, il soutenait une lutte muette et terrible. Et la mort se montrait sur lui d'une manière si évidente que les juges évitaient de le regarder. Il était aussi difficile de déterminer son âge que celui d'un cadavre en voie de décomposition. D'après ses papiers, il n'avait que vingt-trois ans. Une ou deux fois, Werner lui toucha doucement le genou, et chaque fois, il répondit brièvement :

– Ce n'est rien.

Le moment le plus dur pour lui, fut lorsqu'il

éprouva soudain une envie irrésistible de crier sans paroles, comme une bête traquée. Alors, il poussa légèrement Werner ; sans lever les yeux, celui-ci répondit à voix basse :

– Ce n'est rien, Vassia. C'est bientôt fini !

Consumée par l'inquiétude, Tania Kovaltchouk, la cinquième terroriste, couvait ses camarades d'un regard maternel. Elle était encore très jeune ; ses joues semblaient aussi colorées que celles de Serge Golovine, et cependant elle semblait être la mère de tous les accusés, tant son regard, son sourire, sa peur étaient pleins d'anxiété tendre, d'amour infini. La marche du procès ne l'intéressait pas. Elle écoutait ses camarades, préoccupée seulement de savoir si leur voix tremblait, s'ils avaient peur, s'il fallait leur donner de l'eau.

Mais elle ne pouvait regarder Vassia ; son angoisse était trop forte ; elle se contentait de faire craquer ses doigts potelés ; elle admirait avec fierté et respect Moussia et Werner ; son visage alors prenait une expression grave et sérieuse ; sans cesse, elle tâchait d'attirer les yeux

de Serge Golovine par son sourire.

« Le cher camarade, il regarde au ciel. Regarde, regarde ! pensa-t-elle en voyant où il dirigeait les yeux.

« Et Vassia ? Mon Dieu ! Mon Dieu !... Que faire pour le reconforter ? Si je lui parle, ce sera pire peut-être ; s'il allait se mettre à pleurer ? »

Comme un étang paisible qui reflète tous les nuages errants, son aimable et clair visage montrait tous les sentiments, toutes les pensées, si fugaces fussent-elles, de ses quatre camarades. Elle oubliait qu'on la jugeait aussi et qu'elle serait pendue ; son indifférence à cet égard était absolue. C'était chez elle qu'on avait trouvé un dépôt de bombes et de dynamite ; quelque bizarre que cela parût, elle avait accueilli la police à coups de feu et blessé un agent à la tête.

Le jugement prit fin vers huit heures, alors que le jour commençait à baisser. Peu à peu, aux yeux de Serge et de Moussia, le ciel bleu s'éteignit ; sans rougir, sans sourire, doucement comme aux soirs d'été, il se troubla, devint grisâtre, soudain froid et hivernal. Golovine poussa un soupir,

s'étira, leva les yeux vers la fenêtre, où l'obscurité glaciale de la nuit se montrait déjà ; toujours en tirillant sa barbe, il se mit à examiner les juges, les soldats, leurs armes, il échangea un sourire avec Tania Kovaltchouk. Quant à Moussia, lorsque le ciel se fut éteint, elle dirigea son regard, sans l'abaisser à terre, vers un angle où une toile d'araignée se balançait doucement sous l'invisible souffle d'air chaud venu du fourneau, et elle resta ainsi jusqu'à ce que la sentence fût prononcée.

Après le verdict, les condamnés prirent congé de leurs défenseurs, en évitant les regards déconcertés, apitoyés et confus de ces derniers ; puis, un instant, ils se groupèrent près de la porte et échangèrent de courtes phrases.

– Ce n'est rien, Vassia ! Tout sera bientôt fini ! – dit Werner.

– Mais je n'ai rien, frère ! – répondit Kachirine, d'une voix forte, calme et comme joyeuse. En effet, son visage s'était légèrement coloré et ne ressemblait plus à celui d'un cadavre.

– Que le diable les emporte ! ils nous ont

pendus tout de même ! – jura naïvement Golovine.

– Il fallait s’y attendre ! – répondit Werner sans se troubler.

– Demain, le jugement définitif sera rendu et on nous mettra dans la même cellule, dit Tania, pour consoler ses camarades. Nous resterons ensemble jusqu’à l’exécution.

Moussia, en silence, se remit en marche d’un air résolu.

III

Il ne faut pas me pendre

Quinze jours avant l'affaire des terroristes, la même cour martiale, mais composée autrement, avait jugé et condamné à mort par pendaison Ivan Ianson, paysan.

Ivan Ianson s'était loué comme ouvrier agricole chez un fermier aisé et ne se distinguait en rien des autres pauvres diables de sa classe. Il était natif de Wesenberg, en Estonie ; depuis quelques années, il s'avancait peu à peu vers la capitale, en passant d'une ferme à l'autre. Il savait très mal le russe. Comme son patron était un Russe, du nom de Lazaref, et qu'aucun de ses compatriotes n'habitait dans le voisinage, Ianson resta presque deux ans sans parler. Il gardait le silence avec les bêtes comme avec les gens. Il menait le cheval à l'abreuvoir et l'attelait sans lui

parler, en tournant autour de lui paresseusement, à petits pas hésitants. Quand le cheval se mettait à ruer, Ianson le frappait cruellement, sans mot dire, de son énorme fouet. La boisson transformait en furie son entêtement froid et méchant. Alors le sifflement du fouet et la résonance scandée et douloureuse des sabots sur les planches du hangar parvenaient jusqu'à la ferme. Pour le punir de torturer le cheval, le patron battit Ianson ; ne parvenant pas à le corriger, il renonça à le frapper.

Une ou deux fois par mois, Ianson s'enivrait, particulièrement quand il conduisait son maître à la gare. Le patron en wagon, Ianson s'éloignait d'une demi-verste et attendait que le train fût parti.

Puis il retournait à la gare et s'enivrait au buffet. Il revenait à la ferme au grand galop. Sur dix kilomètres, rouant de coups la malheureuse rosse, lâchant les brides, chantant, criant, en estonien, des phrases incompréhensibles. Parfois silencieux, les dents serrées, envahi par un tourbillon de fureur, de souffrance et

d'enthousiasme indicibles, il était comme un aveugle dans sa course folle : il ne voyait pas les passants, il ne les injurait pas, il ne ralentissait son allure insensée ni aux tournants, ni aux descentes.

Son maître aurait dû le renvoyer ; mais Ianson ne demandait pas de gros gages et ses camarades ne valaient pas mieux que lui.

Un jour, il reçut une lettre écrite en estonien ; mais il ne savait ni lire, ni écrire, personne dans son entourage ne connaissait cette langue, et Ianson la jeta au fumier avec une indifférence sauvage, comme s'il ne comprenait pas qu'elle lui apportait des nouvelles de sa patrie. Il essaya aussi de faire la cour à la fille de ferme, ayant probablement besoin d'une femme ; elle le repoussa, car il était petit et chétif, couvert de taches de rousseur, hideux ; il cessa de s'occuper de la servante.

Mais s'il parlait peu, Ianson écoutait sans cesse. Il écoutait les champs désolés couverts de neige, où des monticules de fumier gelé ressemblaient à une série de petites tombes

amoncelées par la neige ; il écoutait le lointain bleuâtre et limpide, les poteaux télégraphiques sonores. Lui seul savait ce que disent les champs, les poteaux du télégraphe. Il écoutait aussi les conversations des hommes, les récits de meurtres, de pillages, d'incendies.

Une fois, pendant la nuit, au hameau, la petite cloche du temple tinta, faible et lamentable ; des flammes s'élevaient. Des malfaiteurs venus on ne sait d'où pillaient la ferme voisine. Ils tuèrent le maître et sa femme et mirent le feu à la maison. L'inquiétude naquit dans la ferme où vivait Ianson : jour et nuit, les chiens étaient lâchés ; le maître laissait un fusil à portée de son lit. Il voulut aussi donner une vieille arme à Ianson, mais celui-ci, après avoir examiné le fusil, hocha la tête et refusa de le prendre. Le maître ne comprit pas que Ianson avait plus de confiance en l'efficacité de son couteau finnois qu'en cette vieille machine rouillée.

– Elle me tuerait moi-même ! – dit-il.

– Tu n'es qu'un imbécile, Ivan !

Et ce même Ivan Ianson, qui se méfiait d'un

fusil, accomplit un soir d'hiver, alors que l'autre ouvrier s'était rendu à la gare, un pillage à main armée, un meurtre et une tentative de viol. Il le fit avec une simplicité étonnante. Après avoir enfermé la servante dans la cuisine, paresseusement, comme un homme mourant de sommeil, il s'approcha du maître par derrière et le frappa dans le dos à coups de couteau. Le patron tomba sans connaissance ; sa femme se mit à crier et à courir dans la chambre. Les dents découvertes, le couteau à la main, Ianson commença à fouiller malles et tiroirs. Il trouva l'argent ; puis, comme s'il avait vu la femme du patron pour la première fois, il se jeta sur elle pour la violer, sans que jamais il y eût pensé. Mais il laissa tomber son couteau ; la femme fut la plus forte ; non seulement elle résista, mais elle étrangla à demi Ianson. À ce moment, le patron reprit ses sens et la servante enfonça la porte de la cuisine et apparut. Ianson s'enfuit. On s'empara de lui une heure après : accroupi dans un coin du hangar, il frottait l'une après l'autre des allumettes qui s'éteignaient. Il cherchait à mettre le feu à la ferme.

Quelques jours plus tard, le fermier mourait. Ianson fut jugé et condamné à mort. Au tribunal, on eût dit qu'il ne comprenait pas le sens de ce qui se passait ; il regardait sans curiosité la grande salle imposante et fourrait dans son nez un doigt recroquevillé, que rien ne dégoûtait. Ceux qui l'avaient vu le dimanche à l'église auraient seuls pu deviner qu'il avait fait un peu de toilette : il portait une cravate tricotée, d'un rouge sale ; par places, ses cheveux étaient lisses et foncés ; ailleurs, ils formaient des mèches claires et maigres, comme des fétus de paille sur un champ inculte et dévasté.

Lorsque le verdict : peine de mort par pendaison, fut prononcé, Ianson s'émut soudain. Il devint écarlate, se mit à dénouer et à renouer sa cravate, comme si elle l'étouffait. Puis il agita les bras sans savoir pourquoi, et déclara à l'un des juges, en désignant le président, celui qui avait lu la sentence :

– Elle a dit qu'il fallait me pendre...

– Qui, « elle » ? – demanda, d'une voix de basse profonde, le président.

Ianson montra le président du doigt et répondit, en le regardant en dessous, avec colère :

– Toi !

– Eh bien ?

De nouveau, Ianson tourna les yeux vers un des juges, en qui il devinait un ami, et il répéta :

– Elle a dit qu’il fallait me pendre. Il ne faut pas me pendre...

– Emmenez l’accusé !

Mais Ianson eut encore le temps de répéter, d’un ton convaincu et grave :

– Il ne faut pas me pendre !

Et il avait l’air si stupide, avec son doigt étendu, avec son visage irrité auquel il essayait en vain de donner de la gravité, que le soldat de l’escorte, violant la consigne, lui dit à mi-voix en l’entraînant :

– Eh bien, tu es un fameux imbécile, toi !

– Il ne faut pas me pendre ! – répéta obstinément Ianson.

On l’enferma de nouveau dans la cellule où il

avait passé un mois et à laquelle il s'était habitué, comme il s'était accoutumé à tout : aux coups, à l'eau-de-vie, à la campagne désolée et couverte de neige parsemée de monticules arrondis, semblables à des tombes. Il éprouva même du plaisir à revoir son lit, sa fenêtre grillée, et à manger ce qu'on lui donna ; il n'avait rien pris depuis le matin. Ce qui était désagréable, c'était l'événement du tribunal, mais il ne savait pas y penser. Il ne se représentait pas du tout ce qu'était la mort par pendaison.

Le surveillant lui dit, d'un ton de remontrance :

– Eh bien, frère, te voilà pendu !

– Et quand me pendra-t-on ? – demanda Ianson, incrédule.

Le surveillant réfléchit.

– Ah ! attends, frère ! Il te faut des compagnons ; on ne se dérange pas pour un seul, et surtout pour un bonhomme comme toi !

– Alors, quand ? – insista Ianson.

Il n'était pas offensé de ce qu'on ne voulût pas

prendre la peine de le pendre, lui tout seul ; il ne croyait pas à ce prétexte et pensa qu'on voulait retarder la date de l'exécution, puis le gracier.

– Quand ? Quand ? reprit le surveillant. Il ne s'agit pas de pendre un chien, qu'on entraîne derrière un hangar et qu'on expédie d'un seul coup ! Et c'est ça que tu voudrais, imbécile !

– Mais non, je ne veux pas ! dit soudain Ianson avec une grimace joyeuse. C'est elle qui a dit qu'il fallait me pendre, mais moi, je ne veux pas !

Et, pour la première fois de sa vie peut-être, il se mit à rire, d'un rire grinçant et stupide, mais terriblement gai. Il semblait qu'une oie se fût mise à crier. Étonné, le surveillant regarda Ianson, puis il fronça les sourcils : cette gaieté bête d'un homme qu'on devait exécuter insultait la prison, le supplice lui-même et les rendait ridicules. Et soudain, il sembla au vieux surveillant qui avait passé toute son existence en prison et considérait les lois de la geôle comme celles de la nature, que la prison et la vie tout entière étaient une sorte de maison de fous dont

lui, le surveillant, était le plus grand.

– Que le diable t’emporte ! dit-il en crachant à terre. Pourquoi montres-tu les dents ? Tu n’es pas au cabaret ici !

– Et moi, je ne veux pas ! Ha ! ha ! ha !

Ianson riait toujours.

– Satan ! répliqua le surveillant, faisant un signe de croix.

Pendant toute la soirée, Ianson fut calme, joyeux même. Il répétait la phrase qu’il avait prononcée : « Il ne faut pas me pendre », et elle était convaincante, si irréfutable qu’il n’avait à s’inquiéter de rien. Depuis longtemps, il avait oublié son crime ; parfois seulement, il regrettait de n’avoir pas réussi à violer la femme. Bientôt il n’y pensa plus.

Chaque matin, Ianson demandait quand il serait pendu et chaque matin, le surveillant lui répondait avec colère :

– Tu as bien le temps. Et il sortait vivement, avant que Ianson se mit à rire.

Grâce à cet échange de paroles invariables,

Ianson se persuada que l'exécution n'aurait jamais lieu ; pendant des journées entières, il restait couché, en rêvant vaguement aux champs désolés et couverts de neige, au buffet de la gare et aussi à des choses plus lointaines et plus lumineuses. Il était bien nourri en prison, il prit de l'embonpoint.

– Elle m'aimerait maintenant, se disait-il en pensant à la femme de son patron. Maintenant, je suis aussi gros que son mari.

Il n'avait qu'une seule envie : boire de l'eau-de-vie et courir follement les routes avec son cheval lancé au triple galop.

Lorsque les terroristes furent arrêtés, toute la prison l'apprit. Un jour, quand Ianson posa sa question coutumière, le surveillant lui répondit brusquement d'une voix irritée :

– Ce sera bientôt. Dans une semaine, je pense.

Ianson pâlit ; le regard de ses yeux vitreux devint si trouble qu'il semblait s'être complètement endormi. Il demanda :

– Tu plaisantes ?

– Jadis, tu ne pouvais pas attendre le moment, aujourd’hui, tu dis que je plaisante. On ne tolère pas les plaisanteries, chez nous. C’est vous qui aimez les plaisanteries, mais nous, nous ne les tolérons pas, répliqua le gardien avec dignité ; puis il sortit.

Lorsque le soir arriva, Ianson avait maigri. Sa peau plissée, redevenue lisse pendant quelques jours, s’était contractée en mille petites rides. Le regard s’était éteint ; les mouvements se faisaient avec lenteur, comme si chaque hochement de tête, chaque geste du bras, chaque pas eût été une entreprise difficile, qu’il fallait d’abord étudier à fond. La nuit, Ianson se coucha sur son lit de camp, mais ses yeux ne se fermèrent pas ; jusqu’au matin, ils restèrent ouverts.

– Ah ! fit le surveillant, en le voyant le lendemain.

Avec la satisfaction du savant qui a de nouveau réussi une expérience, il examina le condamné attentivement sans se presser ; maintenant, tout allait selon la règle. Satan était couvert de honte, la sainteté de la prison et du

supplice rétablie. Indulgent, plein de pitié sincère, même, le vieillard demanda :

– Veux-tu voir quelqu'un ?

– Pourquoi ?

– Hé bien, pour dire adieu... À ta mère, par exemple, à ton frère...

– Il ne faut pas me pendre, dit Ianson à voix basse, en jetant un coup d'œil oblique au geôlier. Je ne veux pas.

Le surveillant le regarda, sans mot dire.

Ianson se calma un peu quand vint le soir. Le jour était si ordinaire, le ciel hivernal et nuageux brillait d'une manière si coutumière, si familier était le bruit de pas et de conversations résonnant dans le corridor, que Ianson cessa de croire à l'exécution. Naguère il sentait la nuit simplement comme le moment de l'obscurité, où il fallait dormir. Mais maintenant il avait conscience de son essence mystérieuse et menaçante. Pour ne pas croire à la mort, il faut voir et entendre autour de soi le mouvement coutumier de la vie : des pas, des voix, de la lumière. Et maintenant, tout

était extraordinaire pour lui ; ce silence, ces ténèbres, qui semblaient être déjà de la mort, mais il sentait déjà l'approche de la mort inévitable ; affolé, il gravissait la première marche du gibet.

Le jour, la nuit, lui apportaient des alternatives d'espoir et de crainte, il en fut de même jusqu'au soir où il sentit, où il comprit que la mort inévitable viendrait dans trois jours, au moment où le soleil se lèverait.

Il n'avait jamais pensé à la mort ; pour lui, elle n'avait point de forme. Mais maintenant, il sentait nettement qu'elle était entrée dans la cellule, qu'elle le cherchait en tâtonnant. Pour lui échapper, il se mit à courir.

La pièce était si petite que les angles semblaient repousser Ianson vers le centre. Il ne pouvait se cacher nulle part. À plusieurs reprises, Ianson frappa les murailles du torse ; une fois, il heurta la porte. Il chancela et tomba, le visage contre terre et sentit que la mort le saisissait. Collé au sol, la figure touchant l'asphalte sale et noir, Ianson se mit à hurler de terreur jusqu'à ce

qu'on accourût. Lorsqu'on l'eût relevé, assis sur son lit et aspergé d'eau froide, il n'osa pas encore ouvrir les deux yeux. Il entrouvrait un œil, apercevait un angle vide et lumineux de la cellule, et il recommençait à hurler.

Mais l'eau froide agissait. En outre, le surveillant de planton, toujours le même vieillard, frappa paternellement Ianson sur la tête, à plusieurs reprises. Cette sensation de vie chassa la pensée de la mort. Ianson dormit profondément le restant de la nuit. Il dormit, couché sur le dos, la bouche ouverte, avec des ronflements sonores et prolongés. Entre les paupières mal jointes, apparaissait un œil blanchâtre plat et mort, sans prunelle.

Ensuite, le jour, la nuit, les voix, les pas, tout devint pour lui une horreur continue qui le plongeait dans un état d'étonnement sauvage. Ianson ne pensait à rien ; il ne comptait même pas les heures ; il était simplement en proie à une terreur muette devant cette contradiction, qui affolait son cerveau : aujourd'hui la vie, demain la mort. Il ne mangeait plus rien, il avait

complètement cessé de dormir ; les jambes croisées sous lui, craintif, il restait assis toute la nuit sur un tabouret ou bien il se promenait à pas furtifs dans sa cellule.

Les geôliers cessèrent de faire attention à lui. C'était l'état ordinaire des condamnés, semblable, selon son geôlier qui ne l'avait pas éprouvé par lui-même, à celui d'un bœuf assommé d'un coup de massue.

– Il est devenu sourd ; maintenant il ne sentira plus rien jusqu'au moment de mourir, dit le surveillant, en l'examinant de son regard expérimenté.

– Ivan, tu entends ? Hé, Ivan !

– Il ne faut pas me pendre ! répondit Ianson d'une voix blanche ; sa mâchoire inférieure pendait.

– Si tu n'avais pas tué, on ne te pendrait pas, fit d'un ton réprobateur le geôlier en chef, un homme encore jeune, mais très important et décoré.

– Pour voler, tu as tué et tu ne veux pas être

pendu !

– Je ne veux pas ! répliqua Ianson.

– Au lieu de dire des bêtises, tu ferais mieux de disposer de tes biens ; tu dois bien avoir quelque chose !

– Il n’a rien du tout ! Une chemise et des pantalons ! Et une casquette de fourrure !

Ce fut ainsi que le temps passa jusqu’au jeudi. Et le jeudi à minuit, un grand nombre de gens pénétrèrent dans la cellule de Ianson ; un monsieur avec des épaulettes de drap lui dit :

– Préparez-vous ! Il faut partir !

Toujours avec la même lenteur et la même indolence, Ianson se revêtit de tout ce qu’il possédait et noua autour de son cou la cravate sale. Tout en le regardant s’habiller, le monsieur aux épaulettes, qui fumait une cigarette, dit à l’un des assistants.

– Comme il fait chaud aujourd’hui ! C’est le printemps !

Les yeux de Ianson se fermèrent ; il s’assoupissait complètement ; le surveillant cria :

– Allons ! allons ! Dépêche-toi ! Tu dors !

Soudain, Ianson resta immobile.

– Il ne faut pas me pendre, dit-il avec indolence.

Il se mit à marcher avec soumission, en haussant les épaules. Dans la cour, il fut brusquement saisi par l'air humide et printanier ; le dessous de son nez se mouilla, le dégel continuait ; tout près, des gouttes d'eau tombaient avec bruit, joyeuses et fréquentes. Tandis que les gendarmes montaient dans la voiture sans lanterne en se courbant et en faisant cliqueter leur sabre, Ianson passait paresseusement le doigt sous son nez mouillé ou arrangeait sa cravate mal nouée.

IV

Nous, ceux d'Orel

Dans la même session, la cour martiale qui avait jugé Ianson avait condamné à la peine capitale par pendaison Mikhaïl Goloubetz, surnommé Michka le Tzigane, paysan du gouvernement d'Orel, district d'Eletz. Le dernier crime dont on l'accusait avec preuves à l'appui était un pillage à main armée, suivi de l'assassinat de trois personnes. Quant à son passé, il était inconnu. De vagues indices permettaient de croire que le Tzigane avait pris part à toute une série d'autres meurtres. Avec une sincérité, une franchise absolues, il se qualifiait de brigand et accablait de son ironie ceux qui, pour suivre la mode, s'appelaient pompeusement « expropriateurs », il racontait volontiers dans tous ses détails son dernier crime. Mais, dès

qu'on touchait au passé, il répondait :

– Allez demander au vent qui souffle sur les champs !

Et si l'on persistait à l'interroger, le Tzigane prenait un air digne et sérieux.

– Nous, ceux d'Orel, nous sommes tous des têtes brûlées, les pères de tous les voleurs du monde, disait-il d'un ton posé et judicieux.

On l'avait surnommé Tzigane à cause de sa physionomie et de ses habitudes de voler. Il était maigre, étrangement noir ; des taches jaunes se dessinaient sur ses pommettes saillantes comme celles d'un Tatare. Il avait une manière chevaline de rouler le blanc de l'œil. Le regard était court et vif, plein de curiosité, effrayant. Les choses sur lesquelles avait passé son coup d'œil rapide avaient perdu on ne sait quoi, s'étaient transformées en lui donnant une partie d'elles-mêmes. On hésitait à prendre une cigarette qu'il avait regardée, comme si elle avait déjà été dans sa bouche. Sa nature extraordinairement mobile faisait que tantôt il semblait se replier, se concentrer tel un mouchoir tordu, tantôt se

répandre comme en une gerbe d'étincelles. Il buvait de l'eau presque par seaux, comme un cheval.

Quand les juges le questionnaient, il répondait en levant vivement la tête, sans hésiter, avec satisfaction même :

– C'est vrai !

Parfois, il appuyait :

– C'est vr-r-rai !

Brusquement, il sauta sur ses pieds et demanda au président :

– Permettez-moi de siffler !

– Pourquoi cela ? fit celui-ci, étonné.

– Les témoins disent que j'ai donné le signal à mes camarades ; je vous montrerai comme je l'ai fait. C'est très intéressant.

Un peu déconcerté, le président accorda l'autorisation demandée. Le Tzigane plaça vivement dans sa bouche quatre doigts, deux de chaque main ; il roula les yeux avec férocité. Et l'air inanimé de la salle d'audience fut déchiré

par un vrai sifflement sauvage. Il y avait de tout dans ce bruit perçant, quasi humain, quasi animal : et l'angoisse mortelle de celui qu'on tue, et la joie sauvage de l'assassin ; une menace, un appel et la solitude tragique, l'obscurité d'une nuit d'automne pluvieuse.

Le président agita la main ; le Tzigane s'arrêta docilement. Pareil à un artiste qui vient de jouer un air difficile au succès assuré, il s'assit, essuya ses doigts mouillés à sa capote de prisonnier et regarda les assistants d'un air satisfait.

– Quel brigand ! s'exclama l'un des juges, en se frottant l'oreille. Mais un autre, qui avait des yeux de Tatare, pareils à ceux du Tzigane, regarda d'un air rêveur, au loin, au-dessus du brigand : il sourit et répliqua :

– C'était effectivement intéressant !

Sans nul remords de conscience, les juges condamnèrent le Tzigane à mort.

– C'est juste ! dit le Tzigane lorsque la sentence fut prononcée.

Et se tournant vers un soldat de l'escorte, il

ajouta par bravade :

– Hé bien, allons-nous-en, imbécile ! Et tiens bien ton fusil, sinon je te le prends !

Le soldat le regarda d'un air sérieux et craintif ; il échangea un coup d'œil avec son camarade et vérifia la platine de son arme. L'autre fit de même. Et pendant tout le trajet jusqu'à la prison, il sembla aux soldats qu'ils ne marchaient pas, mais qu'ils volaient : ils étaient si absorbés par le condamné qu'ils n'avaient pas conscience de la route, ni du temps ni d'eux-mêmes.

Comme Ianson, Michka le Tzigane resta dix-sept jours en prison avant d'être exécuté. Et les dix-sept journées passèrent aussi rapidement qu'un seul jour, remplies d'une seule et unique pensée, celle de la fuite, de la liberté, de la vie. L'esprit turbulent et incoercible du Tzigane, étouffé par les murailles, les grillages et la fenêtre opaque au travers de laquelle on ne voyait rien, employait toute sa force à incendier le cerveau de Michka. Comme dans une vapeur d'ivresse, des images vives mais inachevées tourbillonnaient, se

heurtaient, se confondaient dans sa tête ; elles passaient avec une rapidité aveuglante et irrésistible, et elles tendaient toutes au même but : la fuite, la liberté, la vie. Pendant des heures entières, les narines écarquillées comme un cheval, le Tzigane flairait l'air : il lui semblait qu'il sentait l'odeur du chanvre et de l'incendie, de la fumée opaque. Ou bien, il tournait comme une toupie dans sa cellule, examinant les murs, les tâtant du doigt, mesurant, perçant le plafond du regard, sciant mentalement les grillages. Par son agitation, il torturait le soldat qui le surveillait par le guichet ; à plusieurs reprises, celui-ci avait menacé de faire feu.

Pendant la nuit, le Tzigane dormait profondément, presque sans remuer en une immobilité invariable mais vivant, tel un ressort momentanément inactif. Mais dès qu'il sautait sur ses pieds, il recommençait à combiner, à tâter, à étudier. Il avait toujours les mains sèches et chaudes. Parfois son cœur se figeait brusquement, comme si on eût placé dans sa poitrine un nouveau bloc de glace qui ne fondait pas et qui faisait courir sur la peau un frisson continu. À ces

moments-là, le teint déjà si foncé de Michka devenait plus sombre encore prenait la nuance bleu-noir de la fonte. Un tic bizarre s'empara alors de lui ; comme s'il avait mangé un plat beaucoup trop sucré, il se léchait constamment les lèvres ; puis, avec un sifflement, les dents serrées, il crachait à terre la salive ainsi amassée dans sa bouche. Il n'achevait plus les mots : les pensées couraient si vite que la langue ne parvenait plus à les suivre.

Le surveillant en chef entra un jour dans sa cellule, en compagnie du soldat de garde. Il loucha sur le sol constellé de crachats et dit d'un air rude :

– Voyez-vous, comme il a sali sa cellule !

Le Tzigane répliqua vivement :

– Et toi, gros museau, tu as sali toute la terre et je ne t'ai rien dit. Pourquoi m'ennuies-tu ?

Avec la même rudesse, le surveillant lui proposa de faire l'office du bourreau. Le Tzigane découvrit les dents et se mit à rire :

– On n'en trouve point ! Ce n'est pas mal !

Allez donc pendre les gens ! Ah ! Ah ! Il y a des cous, il y a des cordes et personne pour pendre ! Par Dieu, ce n'est pas mal !

– On te laissera la vie pour récompense !

– Je le pense bien : ce n'est pas quand je serai mort que je pourrai faire le bourreau.

– Alors, est-ce oui ou non ?

– Et comment pend-on, chez vous ? On étouffe probablement les gens en cachette...

– Non, on les pend en musique ! rétorqua le surveillant.

– Imbécile ! Bien entendu, il faut de la musique... Comme celle-ci !...

Et il se mit à chanter un air entraînant.

– Tu es devenu complètement fou, mon ami ! dit le surveillant. Allons parle sérieusement, que décides-tu ?

Le Tzigane découvrit les dents.

– Es-tu pressé ! Reviens, je te le dirai !

Et le chaos des images inachevées qui accablaient le Tzigane s'augmenta d'une

nouvelle idée : comme il serait agréable d'être le bourreau ! Il se représentait nettement la place noire de monde, un échafaud sur lequel, lui, le Tzigane, se promenait, en chemise rouge, la hache à la main. Le soleil éclaire les têtes, joue gaiement sur le métal de la hache ; tout est si joyeux, si somptueux que même celui à qui on va couper la tête sourit. Derrière la foule, on voit les chars et les naseaux des chevaux – les paysans sont venus en ville à cette occasion. Plus loin encore les champs. – Ah ! le Tzigane se lécha les lèvres et cracha à terre. Soudain ; il lui sembla qu'on venait de lui enfoncer sa casquette de fourrure jusque sur la bouche : tout devint sombre ; il haleta ; et son cœur se transforma en un bloc de glace, tandis que de petits frissons couraient sur son corps.

Deux fois encore, le surveillant revint ; les dents découvertes, le Tzigane lui répondit :

– Es-tu pressé ! Reviens encore une fois !

Enfin, un jour, le geôlier lui cria en passant devant le guichet :

– Tu as manqué l'occasion, vilain corbeau. On

en a trouvé un autre.

– Que le diable t'emporte ! Va faire le bourreau toi-même ! répliqua le Tzigane. Et il cessa de rêver aux splendeurs de ce métier.

Mais vers la fin, plus la date de l'exécution se rapprochait et plus l'impétuosité des images déchirées devenait insupportable. Le Tzigane aurait voulu attendre, s'arrêter, mais le torrent furieux l'emportait, sans qu'il pût se retenir à quoi que ce fût ; car tout tournait. Et son sommeil devint agité : il eut des visions nouvelles, déformées, mal équarries comme des morceaux de bois enluminés, et encore plus impétueuses que les pensées. Ce n'était plus un torrent, mais une chute continuelle d'une hauteur infinie, un vol en tourbillon à travers le monde entier des couleurs. Naguère, le Tzigane ne portait qu'une moustache assez soignée ; en prison, il avait dû laisser pousser sa barbe qui était courte, noire, piquante et lui donnait l'air fou. En effet, le Tzigane perdait l'esprit par moments. Il tournait autour de sa cellule sans en avoir conscience, en continuant à tâter les murs crépis et rugueux. Il

buvait toujours beaucoup d'eau, comme un cheval.

Un soir, alors qu'on allumait les lampes, le Tzigane se mit à quatre pattes au milieu de sa cellule et poussa un hurlement de loup. Très sérieux, comme s'il accomplissait un acte indispensable et important. Il aspirait l'air à pleins poumons, puis le chassait lentement en un hurlement prolongé et tremblant. Les paupières froncées, il s'écoutait avec attention. Le tremblement même de la voix semblait un peu affecté ; il ne criait pas d'une manière indistincte : il faisait résonner chaque note à part dans ce cri de fauve, plein d'une souffrance et d'une terreur indicibles.

Soudain, il s'interrompit, resta silencieux pendant quelques minutes, sans se redresser. Il se mit à chuchoter, comme s'il parlait au sol :

– Chers amis, bons amis... Chers amis... bons amis... ayez pitié... Amis ! Mes amis !

Il disait un mot et l'écoutait.

Il sauta sur ses pieds et pendant une heure

entière, il proféra sans s'arrêter les pires imprécations.

– Allez au diable, canailles ! hurlait-il, en roulant ses yeux tout injectés de sang. S'il faut que je sois pendu, pendez-moi, au lieu de... Ah ! gredins !...

Blanc comme craie, le soldat pleurait d'angoisse et de peur ; il heurtait le canon de son fusil contre la porte et criait d'une voix lamentable :

– Je te fusillerai ! Par Dieu, tu entends ! Je te fusillerai !

Mais il n'osait pas tirer : on ne faisait jamais feu sur des condamnés à mort, sauf en cas de révolte. Et le Tzigane grinçait des dents, jurait et crachait. Son cerveau, placé sur la limite étroite qui sépare la vie de la mort, se fragmentait comme un morceau d'argile desséchée.

Lorsqu'on vint, pendant la nuit, pour le mener au supplice, il se ranima. Ses joues se colorèrent un peu ; dans ses yeux, la ruse habituelle, un peu sauvage, étincela de nouveau, il demanda à un

fonctionnaire.

– Qui nous pendra ? Le nouveau ? Il n'en a pas encore l'habitude !

– Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela, répondit le personnage interpellé.

– Comment ! Ne pas m'en inquiéter ! Ce n'est pas Votre Noblesse qu'on va pendre, mais moi ! Au moins, n'épargnez pas le savon sur le nœud coulant ; c'est l'État qui le paie !

– Je vous prie de vous taire !

– Parce que celui-ci mange tout le savon de la prison : voyez comme son visage brille, continua le Tzigane, en désignant le surveillant.

– Silence !

– N'épargnez pas le savon !

Il se mit à rire, tout à coup, ses jambes s'engourdirent. Pourtant, lorsqu'il fut arrivé dans la cour, il put encore crier :

– Hé ! vous autres, faites avancer mon coupé !

V

Embrasse-le et tais-toi.

Le verdict concernant les cinq terroristes a été prononcé dans sa forme définitive et confirmé le même jour. On n'a pas dit aux condamnés quand aura lieu le supplice. Mais ils ont prévu qu'on les pendra, selon la coutume, la même nuit ou la nuit suivante au plus tard. Lorsqu'on leur a offert de voir leur famille le lendemain, ils ont compris que l'exécution était fixée à vendredi au point du jour.

Tania Kovaltchouk n'avait pas de proches parents. Elle ne se connaissait que quelques parents lointains habitant la Petite-Russie et qui, probablement, ne savaient rien du procès, ni du verdict. Moussia et Werner n'ayant pas révélé leur identité ne tenaient pas à voir les leurs. Seuls Serge Golovine et Vassili Kachirine devaient voir

leur famille. Tous deux avec effroi pensaient à cette entrevue prochaine, mais ils ne purent se décider à refuser une dernière conversation, un dernier baiser.

Serge Golovine pensait tristement à cette visite. Il aimait beaucoup son père et sa mère ; il les avait vus tout récemment, et il était plein de terreur à la pensée de ce qui allait se passer. Le supplice, lui-même, dans toute sa monstruosité, dans sa folie déconcertante, se dessinait plus facilement dans son imagination que ces quelques minutes courtes, incompréhensibles, hors du temps, hors de la vie. Que faire ? que dire ? Les gestes les plus simples, les plus coutumiers : serrer une main, embrasser, dire : « Bonjour, père » lui paraissaient affreux dans leur insignifiance monstrueuse, inhumaine, insensée.

Après le verdict, on ne réunit pas les condamnés, comme Tania le supposait, dans la même cellule. Toute la matinée, jusqu'à l'heure où il reçut ses parents, Serge Golovine se promena de long en large dans son cachot, en tourmentant sa barbiche, les traits pitoyablement

contractés. Parfois, il s'arrêtait subitement, aspirait l'air à pleins poumons, respirait comme un nageur qui est resté trop longtemps sous l'eau. Mais, comme il était bien portant, que sa jeune vie était solidement implantée en lui, même en ces minutes de souffrances atroces, le sang jouait sous sa peau, colorait ses joues ; ses yeux bleus conservaient leur éclat habituel.

Tout se passa beaucoup mieux que Serge ne le supposait, ce fut son père, le colonel en retraite Nicolas Sergiévitich Golovine qui pénétra le premier dans la pièce où les visiteurs étaient reçus. Tout en lui était blanc de la même blancheur : visage, cheveux, barbe, mains. Son vieux vêtement bien brossé sentait la benzine ; ses épaulettes paraissaient neuves. Il entra d'un pas ferme, mesuré, en se redressant. Il dit à haute voix en tendant sa main blanche et sèche :

– Bonjour, Serge !

Derrière lui, la mère venait à petits pas ; elle avait un sourire étrange. Mais elle serra aussi la main de son fils et répéta à haute voix :

– Bonjour, mon petit Serge !

Elle l'embrassa et s'assit sans rien dire. Elle ne se jeta pas sur son fils, elle ne se mit pas à pleurer ou à crier, comme Serge s'y attendait ; elle l'embrassa et s'assit sans parler. Elle arrangea même d'une main tremblante les plis de sa robe de soie noire.

Serge ignorait que le colonel avait passé toute la nuit précédente à combiner cette entrevue. « Nous devons alléger les derniers moments de la vie à notre fils et non pas les lui rendre plus pénibles », avait décidé le colonel et il avait soigneusement pesé chaque phrase, chaque geste de la visite du lendemain. Mais parfois, il s'embrouillait, il oubliait ce qu'il était parvenu à préparer et il pleurait amèrement, affaissé dans le coin de son canapé. Le lendemain matin, il avait expliqué à sa femme ce qu'elle devait faire.

– Surtout, embrasse-le et tais-toi, lui répétait-il. Tu pourras parler après, un peu après, mais quand tu l'embrasseras, tais-toi. Ne parle pas tout de suite après l'avoir embrassé, comprends-tu ? Sinon, tu diras ce qu'il ne faut pas dire.

– Je comprends, Nicolas Sergiévitich ! répondit

la mère en pleurant.

– Et ne pleure pas ! que Dieu t’en préserve !
Ne pleure pas ! Tu le tueras, si tu pleures, mère !

– Et pourquoi pleures-tu toi-même ?

– Comment ne pleurerait-on pas avec vous autres ? Il ne faut pas que tu pleures, entends-tu ?

– Bien, Nicolas Sergiévitich.

Ils montèrent en fiacre et partirent, silencieux, voûtés, vieilliss ; ils étaient plongés dans leurs pensées et autour d’eux la ville grondait gaiement : on était au carnaval, les rues étaient pleines d’une foule bruyante.

On s’assit. Le colonel prit une attitude convenue, la main droite dans la fente de sa redingote. Serge resta assis un instant ; son regard rencontra le visage ridé de sa mère ; il se leva tout à coup.

– Assieds-toi, mon petit Serge ! supplia la mère.

– Assieds-toi, Serge ! répéta le père.

Ils gardèrent le silence. La mère avait un

sourire étrange.

– Que de démarches nous avons faites pour toi, Serge. Le père...

– C’était inutile, petite mère !...

Le colonel dit avec fermeté :

– Nous devons le faire pour que tu ne penses pas que tes parents t’avaient abandonné.

Ils se turent de nouveau. Ils avaient peur de prononcer une parole, comme si chaque mot de la langue avait perdu son sens propre et ne signifiait plus qu’une chose : la mort. Serge regardait la petite redingote propre à l’odeur de benzine et pensa : « Il n’a plus d’ordonnance, il a donc nettoyé son habit lui-même. Comment n’ai-je jamais remarqué quand il nettoyait son habit ? Ce devait être le matin, probablement. » Soudain il demanda :

– Et ma sœur ? Elle va bien ?

– Ninotchka ne sait rien ! répondit vivement la mère.

Mais le colonel l’interrompit avec sévérité :

– À quoi bon mentir ? Elle a lu les journaux...
Que Serge sache que... tous... les siens... ont
pensé... et...

Il ne put continuer et s'arrêta. Soudain, le
visage de la mère se tira, les traits se brouillèrent
et devinrent sauvages. Les yeux décolorés
s'écarquillèrent follement ; la respiration devint
de plus en plus haletante et forte.

– Se.. Ser... Ser... Ser... – répéta-t-elle sans
mouvoir le lèvres – Ser...

– Petite mère !

Le colonel fit un pas ; tremblant tout entier,
sans savoir combien il était affreux dans sa
blancheur cadavérique, dans sa fermeté
désespérée et voulue ; il dit à sa femme :

– Tais-toi ! Ne le torture pas ! Ne le torture
pas ! Ne le torture pas ! Il doit mourir ! Ne le
torture pas !

Effrayée, elle se taisait déjà, et il continua
encore à répéter, les poings tremblants serrés sur
sa poitrine :

– Ne le torture pas !

Puis il fit un pas en arrière, remit la main dans la fente de sa redingote ; avec une expression de calme forcé, il demanda à haute voix, les lèvres blêmes :

– Quand ?

– Demain au matin, répondit Serge.

La mère regardait à terre, en se mordant les lèvres, comme si elle n’entendait rien. Et il sembla qu’elle laissait tomber ces paroles simples et étrangères tout en continuant à se mordre les lèvres.

– Ninotchka m’a dit de t’embrasser, mon petit Serge !

– Embrasse-la de ma part ! dit le condamné.

– Rien ! Les Chvostof te font saluer.

– Qui est-ce ? Ah ! oui.

Le colonel l’interrompt :

– Hé bien ! il faut partir. Lève-toi, mère, il le faut !

Les deux hommes soulevèrent la femme qui défaillait.

– Dis-lui adieu ! ordonna le colonel. Bénis-le !

Elle fit tout ce qu'on lui dit. Mais tout en donnant à son fils un court baiser et en faisant sur lui le signe de croix, elle hochait la tête et répétait distraitement :

– Non, ce n'est pas cela ! Non, ce n'est pas cela !

– Adieu Serge ! dit le père. Ils se serrèrent la main et échangèrent un baiser bref, mais fort.

– Tu... commença Serge.

– Hé bien ? demanda le père d'une voix saccadée.

– Non, pas comme cela. Non, non ! Comment dirai-je ? répétait ta mère en hochant la tête.

Elle s'était de nouveau assise et chancelait.

– Tu... reprit Serge. Soudain son visage prit une expression lamentable et il grimaça comme un enfant, des larmes remplirent ses yeux. À travers leurs facettes étincelantes, il vit tout près de lui le visage pâle de son père qui pleurait aussi.

– Père ! tu es un homme fort !

– Que dis-tu ? Que dis-tu ! dit le colonel effaré. Soudain, comme s’il se fût cassé, il tomba, la tête sur l’épaule de son fils. Et tous deux, ils couvraient de baisers ardents, l’un, des cheveux légers, l’autre une capote de prisonnier.

– Et moi ? demanda brusquement une voix rauque.

Ils regardèrent : la mère était debout et la tête rejetée en arrière, elle les considérait avec colère, presque avec haine.

– Qu’as-tu, mère ? s’écria le colonel.

– Et moi ? répéta-t-elle en hochant la tête avec une énergie insensée. Vous vous embrassez, et moi ? Vous êtes des hommes, n’est-ce pas ? Et moi ? Et moi ?...

– Mère ! et Serge se jeta dans ses bras.

Les derniers mots du colonel furent :

– Je te bénis pour la mort, Serge ! Meurs avec courage, comme un officier !

Et ils partirent... De retour dans sa cellule,

Serge se coucha sur son lit de camp, le visage tourné vers le mur pour que les soldats ne le vissent pas et il pleura longtemps.

*

Seule, la mère de Vassili Kachirine vint le visiter. Le père, un riche marchand, avait refusé de l'accompagner. Lorsque la vieille entra, Vassili se promenait dans sa cellule. Malgré la chaleur, il tremblait de froid. La conversation fut courte et pénible.

– Vous n'auriez pas dû venir, mère. Pourquoi nous tourmenter, vous et moi !

– Pourquoi tout cela, Vassia ? Pourquoi as-tu fait cela, mon fils ! Dieu ! Dieu !

Et la vieille femme se mit à pleurer en séchant ses larmes avec son fichu de soie noire.

Habitué comme ils l'étaient, ses frères et lui, à bousculer leur mère, simple femme qui ne les comprenait pas, il s'arrêta et tout en grelottant, lui dit d'un air courroucé :

– C’est ça, je le savais ! Vous ne comprenez rien, maman, rien !

– C’est bien, mon fils. Qu’as-tu ? As-tu froid ?

– J’ai froid, répondit Vassili et il se mit à marcher de nouveau en jetant du même air irrité des regards obliques à la vieille.

– Tu as froid, mon fils...

– Ah ! vous parlez de froid, mais bientôt...

Il eut un geste désespéré. La mère se remit à sangloter.

– Je lui ai dit, à ton père : « Va le voir. C’est ton fils, ta chair, donne lui un dernier adieu. » Il n’a pas voulu.

– Que le diable l’emporte ! Ce n’est pas un père... Toute sa vie ce fut une canaille. Il l’est resté...

– Vassia, c’est ton père pourtant...

Et la vieille femme hocha la tête d’un air de reproche.

C’était ridicule et terrible. En face de la mort, cette conversation mesquine et inutile les retenait.

En pleurant presque, tant la chose était triste, Vassili cria :

– Comprenez donc, mère. On va me pendre, me pendre. Comprenez-vous, oui ou non ?

– Et pourquoi as-tu tué, toi ? cria-t-elle.

– Mon Dieu ! que dites-vous ? Les bêtes même ont des sentiments. Suis-je votre fils ou non ?

Il s’assit et pleura. Sa mère pleurait, mais, dans l’impossibilité où ils se trouvaient de communier tous deux dans la même affection, afin de l’opposer à la terreur de la mort prochaine, ils pleuraient des larmes froides qui ne réchauffaient pas le cœur.

– Tu me demandes si je suis ta mère ? Tu me fais des reproches et moi, je suis devenue toute blanche ces derniers jours.

– C’est bien, c’est bien, pardonnez-moi. Adieu. Embrassez mes frères de ma part.

– Ne suis-je pas ta mère ? Est-ce que je ne souffre pas pour toi ?

Elle partit enfin. Elle pleurait tant qu’elle ne

voyait plus son chemin. Et à mesure qu'elle s'éloignait de la prison, ses larmes devenaient plus abondantes. Elle retourna sur ses pas, mais elle s'égara dans cette ville où elle était née, où elle avait grandi, où elle vieillissait. Elle entra dans un petit jardin abandonné et s'assit sur un banc humide.

Et subitement elle comprit : c'était demain qu'on allait pendre son fils ! D'un seul coup, elle se dressa, voulut crier, courir, mais soudain la tête lui tourna et elle s'abattit. L'allée blanche de givre était humide et glissante ; la vieille femme ne put se relever. Elle se dressait sur ses poignets et retombait de nouveau. Le fichu noir glissa de sa tête, découvrant les cheveux d'un gris sale. Il lui sembla qu'elle fêtait la noce de son fils. Oui, on venait de le marier, elle avait bu un peu de vin ; elle était légèrement ivre.

– Je ne puis plus ! mon Dieu, je ne puis plus !

Et, la tête vacillante, elle se disait qu'elle avait trop bu et elle rampait sur le sol humide..., mais on lui faisait boire du vin, encore, encore du vin. Et de son cœur montait le rire des ivrognes et

l'envie de se livrer à une danse sauvage... mais on portait toujours des coupes à ses lèvres, l'une après l'autre, l'une après l'autre...

VI

Les heures s'enfuient

Dans la forteresse où les terroristes condamnés étaient enfermés, il y avait un clocher avec une antique horloge. Chaque heure, chaque demi-heure, chaque quart d'heure, l'air retentissait d'un son infiniment triste, comme le cri lointain et plaintif des oiseaux de passage. Le jour, cette musique bizarre et désolée se perdait dans le bruit de la ville, de la grande rue animée qui passait devant la forteresse. Les tramways grondaient, les sabots des chevaux résonnaient, les automobiles trépidantes jetaient au loin leurs appels rauques. Le carnaval étant proche, les paysans des environs étaient venus en ville pour gagner quelque argent comme cochers de fiacre ; les grelots des chevaux petits-russiens tintaient bruyamment. Les conversations étaient gaies, et

sentaient l'ivresse, de vraies conversations de fête. Le temps était à l'unisson ; le printemps avait amené le dégel et des mares troubles mouillaient la chaussée. Les arbres des squares avaient soudain noirci. Par larges bouffées humides, un vent tiède venait de la mer, un air léger et frais qui semblait partir en un vol joyeux vers l'infini.

De nuit, la rue se taisait sous la clarté des grands soleils électriques. L'immense forteresse aux murailles lisses plongeait dans l'obscurité, dans le silence ; une barrière de calme et d'ombre la séparait de la ville continuellement vivante. Alors, on entendait sonner les heures ; étrangère à la terre, une mélodie étrange naissait et mourait, lentement, tristement. Comme de grosses gouttes de verre transparentes, les heures et les minutes tombaient d'une hauteur incommensurable, dans une vasque métallique qui vibrait doucement. Parfois, c'étaient des oiseaux qui passaient.

Dans les cellules, cette sonnerie seule arrivait, jour et nuit. Elle pénétrait au travers du toit, au travers des épaisses murailles de pierre ; elle

seule rompait le silence. Parfois on l'oubliait, on ne l'entendait pas. Parfois, on l'attendait avec désespoir, on ne vivait que par le son et pour le son, car on avait appris à se défier du silence. La prison était réservée aux criminels de marque ; son règlement spécial, rigoureux, était ferme et rude comme l'angle des murailles. S'il y a de la noblesse dans la cruauté, le silence solennel, sourd, mort, qui saisissait tout souffle, tout frôlement, était noble. Dans ce silence, que traversait le tintement désolé des minutes qui s'enfuyaient, trois hommes et deux femmes, séparés du monde, attendaient la venue de la nuit, de l'aurore et du supplice ; et chacun s'y préparait à sa manière.

Pendant toute sa vie Tania Kovaltchouk n'avait pensé qu'aux autres ; c'était encore pour les camarades qu'elle souffrait et se torturait. Elle ne se représentait la mort que parce que celle-ci menaçait Serge Golovine, Moussia et les autres ; mais elle ne pensait pas qu'elle aussi serait exécutée.

Comme pour se récompenser de la fermeté

factice qu'elle avait montrée devant les juges, elle pleurait pendant des heures entières. Ainsi font les vieilles femmes qui ont beaucoup souffert. En pensant que Serge manquait peut-être de tabac, que Werner pouvait être privé du thé qu'il affectionnait – et ceci au moment où ils allaient mourir – elle souffrait peut-être autant qu'à l'idée du supplice. Le supplice, c'était quelque chose d'inévitable, d'accessoire même, qui ne valait pas la peine d'être pris en considération ; mais qu'un homme emprisonné manquât de tabac à la veille même de son exécution, c'était une idée absolument insupportable. Évoquant les doux souvenirs de leur vie commune, elle se lamentait sur l'entrevue de Serge et de ses parents.

Elle éprouvait pour Moussia une pitié particulière. Depuis longtemps, il lui semblait, à tort, que Moussia aimait Werner ; elle faisait pour eux des rêves beaux et lumineux. Avant son arrestation, Moussia portait un anneau d'argent sur lequel étaient gravés un crâne et un tibia entourés d'une couronne d'épines. Souvent Tania Kovaltchouk avait regardé cette bague avec douleur, comme un symbole de renoncement ;

demi-sérieuse, demi-plaisante, elle avait demandé à Moussia de l'enlever.

– Non, Tania, je ne te la donnerai pas. Tu en auras bientôt une autre au doigt !

Ses camarades pensaient toujours qu'elle allait prochainement se marier, ce qui l'offensait fort. Elle ne voulait pas de mari. Et en se rappelant ces conversations avec Moussia, en se disant que Moussia était en effet sacrifiée, Tania, pleine d'une pitié maternelle, sentait les larmes l'étouffer. Chaque fois que l'horloge sonnait, elle levait son visage couvert de pleurs et tendait l'oreille : comment accueillait-on dans les autres cellules cet appel plaintif et opiniâtre de la mort ?

VII

Il n'y a pas de mort

Et Moussia était heureuse !

Les bras croisés derrière le dos, revêtue d'une robe de prisonnière trop grande pour elle et qui la faisait ressembler à un adolescent affublé d'un costume d'emprunt, elle allait et venait dans sa cellule, à pas égaux, sans se lasser. Elle avait retroussé les manches trop longues de sa robe, et ses bras minces, amaigris, ses bras d'enfant, sortaient des larges entournaures comme des tiges de fleurs placées dans une cruche malpropre et commune. La rudesse de l'étoffe irritait la peau du cou blanc et gracile ; parfois, d'un mouvement des deux mains, Moussia dégagait sa gorge et tâtait avec précaution l'endroit où la peau lui cuisait.

Moussia marchait à grands pas, et elle se

justifiait en rougissant de ce qu'on lui avait assigné à elle, si jeune, si humble, qui avait fait si peu de chose, la mort la plus belle, réservée jusqu'alors aux martyrs. Il lui semblait qu'en mourant à la potence, elle affichait une prétention de mauvais goût.

À la dernière entrevue, elle avait prié son avocat de lui procurer du poison, mais aussitôt elle y avait renoncé : n'allait-on pas penser qu'elle agissait ainsi par peur ou par ostentation ? Au lieu de mourir modestement, inaperçue, ne causerait-elle pas encore du scandale ? Et elle avait ajouté vivement ;

– Non, non, c'est inutile !

Maintenant, son unique désir était d'expliquer, de prouver qu'elle n'était pas une héroïne, qu'il n'était pas effroyable de mourir, qu'il ne fallait ni la plaindre, ni se tourmenter pour elle.

Comme si on l'avait vraiment accusée, Moussia cherchait des excuses, des prétextes de nature à exalter son sacrifice et à lui donner une valeur réelle.

– « En effet, se disait-elle, je suis jeune, j’aurais pu vivre longtemps encore. Mais... »

De même que la lueur d’une bougie s’efface dans le rayonnement du soleil levant, la jeunesse et la vie lui paraissent ternes et sombres devant l’auréole magnifique et lumineuse qui va couronner sa modeste personne.

– Est-ce possible ? se demande Moussia, toute confuse. Est-il possible que je vaille qu’on me pleure ?

Et une joie indicible l’envahit. Il n’y a plus de doute ; on l’a prise dans le giron. Elle a le droit de figurer parmi les héros qui, de tous pays, s’en vont vers le ciel au travers des flammes, des exécutions. Quelle paix sereine, quel bonheur infini ! Immatérielle, elle croit planer dans une lumière divine.

À quoi Moussia pensait-elle encore ? À bien des choses, car pour elle, le fil de la vie n’était pas coupé par la mort, mais continuait à se dérouler d’une manière calme et régulière. Elle pensait à ses camarades, à ceux qui, de loin, étaient angoissés par l’idée de son supplice

prochain ; à ceux qui, plus près, iraient avec elle à la potence. Elle était étonnée de ce que Vassili fût en proie à une telle peur, lui qui avait toujours été brave. Le mardi matin, alors qu'ils s'étaient préparés à tuer et à mourir eux-mêmes, Tania Kovaltchouk avait tremblé d'émotion ; il avait fallu l'éloigner, tandis que Vassili plaisantait, riait, se mouvait au milieu des bombes avec si peu de précaution que Werner lui avait dit d'un ton sévère :

– Il ne faut pas jouer avec la mort !

Pourquoi donc Vassili avait-il peur maintenant ? Et cette terreur incompréhensible était si étrangère à l'âme de Moussia, qu'elle cessa bientôt d'y penser et d'en chercher la cause. Soudain, elle eut une envie folle de voir Serge Golovine et de rire avec lui.

Peut-être aussi sa pensée ne voulait-elle pas s'arrêter longtemps sur le même sujet, comme un oiseau léger qui plane devant les horizons infinis, et pour lequel l'espace tout entier, l'azur caressant et tendre, est accessible. Les heures sonnaient. Les pensées se fondaient dans cette

symphonie harmonieuse et lointaine ; les images fuyantes devenaient une musique. Il semblait à Moussia qu'elle voyageait, pendant une nuit tranquille, sur une route large et douce ; les ressorts de la voiture tressautaient faiblement. Tous les soucis avaient disparu ; le corps fatigué se dissolvait dans les ténèbres ; joyeuse et lasse, la pensée créait paisiblement de vives images et s'enivrait de leur beauté. Moussia se rappela trois camarades qui avaient été pendus récemment ; leurs visages étaient illuminés et proches, plus proches que ceux des vivants... Ainsi, le matin, on pense gaiement aux amis hospitaliers qui vous recevront le soir, le sourire aux lèvres...

À force de marcher, Moussia se sentit très fatiguée. Elle se coucha avec précaution sur le lit de camp et continua à rêver, les paupières à demi-closes.

– Est-ce bien la mort ? Mon Dieu, qu'elle est belle ! Ou est-ce la vie ? Je ne sais pas, je ne sais pas ! Je vais voir et entendre...

Depuis les premiers jours de son emprisonnement, elle était en proie à des

hallucinations. Elle avait l'oreille très musicale ; affiné encore par le silence, son sens auditif rassemblait les échos les plus ténus de la vie : le pas des sentinelles dans le corridor, le tintement de l'horloge, le chuchotement du vent sur le toit de zinc, le grincement d'une lanterne, tout cela se fondait pour elle en une vaste et mystérieuse symphonie. Au commencement, ces hallucinations effrayaient Moussia qui les chassait comme des manifestations morbides ; puis elle comprit qu'elle était bien portante, qu'il n'y avait là aucun symptôme pathologique ; alors elle ne résista plus.

Mais voici qu'elle entendait très nettement le fracas d'une musique militaire. Étonnée, elle ouvrit les yeux, leva la tête. Par la fenêtre, elle vit la nuit ; l'horloge sonna. « Encore ! » pensa-t-elle sans se troubler en fermant les paupières. Aussitôt, la musique recommença. Moussia distinguait nettement le pas des soldats tournant l'angle de la prison ; c'était un régiment tout entier qui passait sous les fenêtres. Les bottes scandaient le rythme de la musique sur la terre gelée : une ! deux ! une ! deux ! Parfois, le cuir

d'une botte craquait ; un pied glissait et se raffermissait aussitôt. La musique se rapprochait, elle jouait une marche triomphale, bruyante et entraînante, que Moussia ne connaissait pas. Il y avait probablement une fête dans la forteresse.

Les soldats sont sous les fenêtres et la cellule se remplit de sons joyeux, cadencés et harmonieux. Une grande trompette de cuivre lance des notes fausses ; elle n'est pas en mesure ; tantôt elle avance, tantôt elle retarde d'une manière ridicule. Moussia se représente le petit soldat qui joue de cette trompette avec un air appliqué, et Moussia rit.

Le régiment a passé ; le bruit des pas va en mourant : une, deux, une, deux ! De loin, la musique est encore plus belle et plus gaie. Plusieurs fois encore, la trompette retentit à contretemps, de sa voix métallique, sonore et gaie, et tout s'éteint. De nouveau, les heures sonnent au clocher.

De nouvelles formes viennent, qui se penchent sur elle, l'entourent d'un nuage transparent, et l'élèvent très haut, là où planent les oiseaux de

proie. À gauche, à droite, en haut, en bas, partout des oiseaux crient comme des hérauts : ils appellent, ils avertissent. Ils déploient leurs ailes, et l'immensité les soutient. Et sur leur poitrine gonflée qui fend l'air, se reflète l'azur étincelant. Les battements du cœur de Moussia deviennent de plus en plus égaux, sa respiration de plus en plus calme et paisible. Elle s'endort ; son visage est pâle ; ses traits tirés ; ses yeux cernés. Sur ses lèvres un sourire. Demain, quand le soleil se lèvera, ce visage intelligent et fin sera déformé par une grimace qui n'aura plus rien d'humain ; le cerveau sera inondé d'un sang épais ; les yeux vitrifiés sortiront des orbites. Mais aujourd'hui, Moussia dort tranquille et sourit dans son immortalité.

Moussia dort.

Et la prison continue à vivre sa vie spéciale, aveugle, vigilante comme une inquiétude perpétuelle. On marche. On chuchote. Un fusil résonne. Il semble que quelqu'un crie. Est-ce vérité ou hallucination ?

Le guichet de la porte s'abaisse sans qu'on

l'entende. Dans l'ouverture noire apparaît une sinistre figure barbue. Longtemps, des yeux écarquillés contemplant avec étonnement Moussia endormie ; puis la figure disparaît sans bruit comme elle est venue.

Le carillon sonne et chante, longuement. On dirait que les heures fatiguées gravissent vers minuit une haute montagne ; l'ascension est de plus en plus pénible. Elles glissent, retombent en arrière en gémissant et se remettent à monter péniblement vers le noir sommet.

On marche. On chuchote. Déjà, on attelle les chevaux à la sombre voiture dépourvue de lanterne.

VIII

La mort existe et la vie aussi.

Serge Golovine ne pensait jamais à la mort, chose à ses yeux accessoire et étrangère. Il était robuste, doué de cette sérénité dans la joie de vivre qui fait que toutes les pensées mauvaises ou funestes à la vie disparaissent rapidement, et laissent l'organisme indemne. De même que, chez lui, les égratignures se cicatrisaient vite, de même tout ce qui blessait son âme était immédiatement anéanti. Il apportait dans tous ses actes, dans ses plaisirs et dans la préparation d'un crime, la même gravité heureuse et tranquille : dans la vie, tout était gai, tout était important, digne d'être bien fait.

Et il faisait tout bien : il dirigeait admirablement les bateaux à voile, il tirait avec précision. Il était fidèle en amitié comme en

amour et avait une confiance inébranlable en la « parole d'honneur ». Ses camarades assuraient en riant que si un espion avéré eût juré à Serge qu'il n'espionnait pas, Serge l'aurait cru et lui aurait serré la main. Un seul défaut : il croyait bien chanter, alors qu'il chantait atrocement faux, même les hymnes révolutionnaires. Il se fâchait quand on riait de lui.

– Ou bien c'est vous qui êtes tous des ânes, ou bien c'est moi ! disait-il d'une voix grave et offensée. Et après un instant de réflexion, les camarades déclaraient, d'un ton tout aussi sérieux :

– C'est toi qui es un âne. On le devine à ta voix !

Et comme c'est parfois le cas pour les braves gens, on l'aimait peut-être plus pour ses travers que pour ses qualités.

Il pensait si peu à la mort, il la craignait si peu, que le matin fatal, avant de quitter le logis de Tania Kovaltchouk, lui seul avait déjeuné avec appétit, comme d'habitude. Il avait pris deux verres de thé mêlé de lait et mangé tout un pain

de deux sous. Puis, regardant avec tristesse le pain intact de Werner :

– Pourquoi ne manges-tu pas ? lui dit-il. Mange, il faut prendre des forces !

– Je n'ai pas faim.

– Hé bien, c'est moi qui mangerai ton pain ! Veux-tu ?

– Quel appétit tu as, Serge !

En guise de réponse, Serge se mit à chanter, la bouche pleine, d'une voix sourde et fausse :

« Un vent hostile a soufflé sur nos têtes. »

Après l'arrestation, Serge eut un moment de tristesse ; le plan avait été mal combiné. Mais il se dit : « Maintenant, il y a quelque chose d'autre qu'il faut bien faire : c'est mourir. » Et sa gaieté revint. Dès le second jour qu'il passa à la forteresse, il se mit à la gymnastique, d'après le système extrêmement rationnel d'un Allemand nommé Muller, qui l'intéressait beaucoup. Il se déshabilla complètement ; et à l'ébahissement de la sentinelle inquiète, il fit soigneusement les dix-huit exercices prescrits.

Comme propagateur du système Muller, il était très satisfait de voir le soldat suivre ses mouvements. Bien qu'il sût qu'on ne lui répondrait pas, il dit à l'œil qui apparaissait au guichet :

– Voilà qui fait du bien, frère, ça vous donne des forces ! Voilà ce qu'on devrait vous faire faire au régiment, ajouta-t-il d'une voix persuasive et douce, pour ne pas effrayer le soldat, sans se douter que celui-ci le prenait pour un fou.

La peur de la mort se manifesta en lui progressivement, comme par chocs : il lui semblait que quelqu'un lui donnait d'en bas de violents coups de poing au cœur. Puis la sensation disparaissait pour revenir au bout de quelques heures, et chaque fois, elle devenait plus intense et plus prolongée. Elle commençait déjà à prendre les contours vagues d'une angoisse insupportable.

– Est-il possible que j'aie peur ! pensa Serge avec étonnement. Quelle bêtise !

Ce n'était pas lui qui avait peur, c'était son

jeune corps, robuste et vigoureux que ni la gymnastique de Muller, ni les douches froides ne parvenaient à tromper. Plus il devenait fort et frais après les ablutions d'eau froide, plus la sensation de peur éphémère devenait aiguë et insupportable. Et c'était le matin, après le sommeil profond et les exercices physiques que cette peur atroce, comme étrangère, apparaissait, juste au moment où naguère il avait tout particulièrement conscience de sa force et de sa joie de vivre. Il s'en aperçut et se dit :

– Tu es bête, mon ami. Pour que le corps meure plus facilement, il faut l'affaiblir et non pas le fortifier.

Il renonça dès lors à la gymnastique et aux massages. Et pour expliquer cette volte-face, il cria au soldat :

– Frère, la méthode est bonne. C'est seulement pour ceux qu'on va pendre qu'elle ne vaut rien.

En effet, il se sentit comme soulagé. Il essaya aussi de manger moins pour s'affaiblir davantage, mais malgré le manque d'air et d'exercice, son appétit demeurait excellent. Serge ne pouvait lui

résister et mangeait tout ce qu'on lui apportait. Alors, il eut recours à un subterfuge ; avant de se mettre à table, il versa la moitié de sa soupe dans le seau. Et cette méthode lui réussit ; une grande lassitude, un engourdissement vague s'emparèrent de lui.

– Je t'apprendrai ! disait-il en menaçant son corps ; et il caressait tristement ses muscles amollis.

Mais bientôt le corps s'habitua à ce régime et la peur de la mort apparut de nouveau, non plus sous une forme aussi aiguë, mais comme une vague sensation de nausée, encore plus pénible. « C'est parce que ça dure longtemps, pensa Serge. Si seulement je pouvais dormir tout le temps, jusqu'à l'exécution. » Il essaya de dormir le plus possible. Il y réussit au commencement ; puis, l'insomnie survint, accompagnée de pensées obsédantes et avec celles-ci, le regret de la vie.

– Ai-je donc peur d'elle ? se demandait-il en pensant à la mort. C'est la vie que je regrette. C'est une chose admirable, quoiqu'en disent les pessimistes. Que dirait un pessimiste si on le

pendait ? Ah ! je regrette la vie, je la regrette beaucoup.

Quand il comprit clairement que, pour lui, tout était fini avec la vie, qu'il n'avait plus devant lui que quelques heures d'attente dans le vide, puis la mort, il eut une impression bizarre. Il lui sembla qu'on l'avait mis à nu d'une manière extraordinaire. Non seulement on lui avait enlevé ses habits, mais aussi le soleil, l'air, le bruit et la lumière, la parole et la faculté d'agir. La mort n'était pas encore là et la vie semblait déjà absente ; il éprouvait une sensation étrange, incompréhensible parfois et parfois intelligible, mais très subtile et mystérieuse.

– Fi ! s'étonnait Serge, torturé. Qu'est-ce donc ? Et moi, où suis-je donc ? Moi... quel moi ?

Il s'examina attentivement, avec intérêt, en commençant par ses larges pantoufles de prisonnier pour s'arrêter au ventre sur lequel pendait l'ample capote. Il se mit à aller et venir dans la cellule, les bras écartés, et continua à se regarder, comme le ferait une femme essayant une robe trop longue. Il voulut tourner la tête :

elle tourna. Et ce qui lui paraissait un peu effrayant c'était lui, Serge Golovine, qui bientôt ne serait plus !

Tout devint étrange.

Il essaya de marcher et il lui sembla bizarre de marcher. Il essaya de s'asseoir et il fut surpris de pouvoir le faire. Il essaya de boire de l'eau, il lui sembla bizarre de boire, d'avalier, de tenir le gobelet, de voir ses doigts, ses doigts qui tremblaient. Il se mit à tousser et pensa : « Comme c'est curieux ! je tousse ».

– Qu'ai-je donc, je deviens fou ? se demandait-il. Il ne manque plus que cela !

Il s'essuya le front et ce geste lui parut également surprenant. Alors, il se figea en une pose immobile, sans respirer, pendant des heures entières lui semblait-il, éteignant toute pensée, retenant son souffle, évitant tout mouvement ; car toute pensée était une folie, tout geste une aberration. Le temps disparut comme s'il se fût transformé en espace, en un espace transparent et sans air, en une immense place sur laquelle se trouvait tout, et la terre, et la vie et les hommes.

Et on pouvait embrasser tout d'un seul coup d'œil, jusqu'à l'extrémité, jusqu'au gouffre inconnu, jusqu'à la mort. Et ce n'est pas parce qu'il voyait la mort que Serge souffrait, mais parce qu'il voyait la vie et la mort en même temps. Une main sacrilège avait relevé le rideau qui de toute éternité cachait le mystère de la vie et le mystère de la mort ; ils avaient cessé d'être des mystères, mais ils n'étaient pas plus compréhensibles que la vérité écrite dans une langue étrangère.

– Et nous voilà revenus à Muller ! prononça-t-il soudain à haute voix, avec une profonde conviction.

Il hocha la tête, et se mit à rire gaiement, sincèrement :

– Ah ! mon bon Muller ! Mon cher Muller ! Mon brave Allemand ! C'est toi qui a raison, Muller ; moi, frère Muller, je ne suis qu'un âne !

Il tourna vivement autour de sa cellule ; et au grand étonnement du soldat qui l'observait par le guichet, il se déshabilla complètement et fit avec une exactitude scrupuleuse les dix-huit exercices.

Il pliait et redressait son jeune corps un peu amaigri, il s'accroupissait, aspirant l'air et le refoulait, se dressait sur la pointe des pieds, mouvait les bras et les jambes.

– Oui, mais, tu sais, Muller, – raisonnait Serge, en bombant sa poitrine, là où les côtes se dessinaient nettement sous la peau mince et tendue – tu sais, Muller, il y a encore un dix-neuvième exercice, la pendaison par le cou en une position fixe. Et cela s'appelle le supplice. Comprends-tu, Muller ? On prend un homme vivant, Serge Golovine par exemple, on l'emmailote comme une poupée et on le pend par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est bête, Muller, mais c'est comme ça, il faut s'y résigner !

Il se pencha sur le flanc droit et répéta :

– Il faut s'y résigner, Muller !

IX

L'horrible solitude

Sous le même toit et au même chant mélodieux des heures indifférentes, séparé de Serge et de Moussia par quelques cellules vides, mais aussi isolé que si lui seul eût existé dans l'univers entier, le malheureux Vassili Kachirine terminait sa vie dans l'angoisse et la terreur.

Couvert de sueur, la chemise collée au corps, ses cheveux autrefois bouclés retombant en mèches, il allait et venait dans sa cellule avec la démarche saccadée et lamentable de quelqu'un qui souffrirait atrocement des dents. Il s'asseyait un instant et se remettait à courir ; puis il appuyait son front contre le mur, s'arrêtait et cherchait des yeux comme un remède. Il avait tant changé qu'on pouvait supposer qu'il possédait deux visages différents, dont l'un, le

jeune, s'en était allé on ne sait où, pour faire place au second, terrible celui-là, et comme sorti des ténèbres.

La peur s'était manifestée tout d'un coup en lui et s'était emparée de sa personne en maîtresse exclusive et souveraine. Le matin fatal, alors qu'il marchait à la mort certaine, il avait joué avec elle ; mais, le soir, enfermé dans sa cellule, il avait été emporté et fouetté par une vague de terreur folle. Tant qu'il était allé librement au-devant du danger et de la mort, tant qu'il avait tenu son sort dans ses mains, quelque terrible qu'il dût être, il s'était montré tranquille, joyeux même, sa toute petite peur honteuse et caduque évanouie sans laisser de traces, dans un sentiment de liberté infinie, dans l'affirmation audacieuse et ferme de sa volonté intrépide. Le corps ceinturé d'une machine infernale, il s'était transformé lui-même en instrument de mort, il avait emprunté la raison cruelle de la dynamite et sa puissance fulgurante et homicide. Dans la rue, parmi les gens agités, préoccupés de leurs affaires, qui se garaient vivement des tramways et des fiacres, il lui semblait venir d'un autre monde inconnu, où

l'on ignorait la mort et la peur.

Soudain, un changement brutal, affolant, s'était accompli. Vassili n'allait plus où il voulait, mais on le menait où on voulait. Ce n'était plus lui qui choisissait sa place ; on le plaçait dans une cage de pierre et on l'enfermait à clef, comme une chose. Il ne pouvait plus choisir à son gré la vie ou la mort ; on le menait certainement, infailliblement à la mort. Lui qui avait été pendant un instant l'incarnation de la volonté, de la vie et de la force, il était devenu un lamentable échantillon d'impuissance ; il n'était plus qu'un animal promis à l'abattoir. Quelles que fussent les paroles qu'il prononçât, on ne l'écouterait plus ; s'il se mettait à crier, on lui fermerait la bouche avec un chiffon ; et si même il voulait marcher, on l'emmènerait et on le pendrait. S'il résistait, s'il se débattait, s'il se couchait à terre, on serait plus fort que lui, on le relèverait, on le ligoterait et on le porterait ainsi à la potence. Et son imagination donnait aux hommes, pareils à lui, chargés de cette exécution, l'aspect nouveau, extraordinaire et terrifiant d'automates sans pensée, que rien au monde ne pouvait arrêter, et

qui prenaient, maîtrisaient, pendaient, tiraient un homme par les pieds, coupaient la corde, mettaient le corps dans un cercueil, l'emportaient et l'enterraient.

Dès le premier jour de l'emprisonnement, les gens et la vie s'étaient transformés pour lui en un monde indiciblement affreux, peuplé de poupées mécaniques. Presque fou de peur, il essayait de se représenter que les gens avaient une langue et parlaient, mais il n'y arrivait pas. Les bouches s'ouvraient, quelque chose résonnait, puis *ils* se séparaient, en remuant les jambes, et c'était fini.

Il était dans la situation d'un homme qui, resté seul dans une maison, la nuit, verrait toutes les choses s'animer, se mouvoir et prendre sur lui un pouvoir illimité ; brusquement, l'armoire, la chaise, le canapé, la table à écrire se mettraient à le juger. Il crierait, appellerait au secours, supplierait, rôderait de pièce en pièce ; et les choses parleraient entre elles dans leur langue ; puis, l'armoire, la chaise, le canapé et la table à écrire iraient le pendre, tandis que les autres choses regarderaient.

Aux yeux de Vassili Kachirine, condamné à mort par pendaison, tout prit un aspect puéril : la cellule, la porte avec son guichet, la sonnerie de l'horloge qu'on remontait, la forteresse aux plafonds soigneusement modelés et surtout la poupée mécanique munie d'un fusil, qui allait et venait dans le corridor, et les autres poupées qui l'effrayaient en regardant par le guichet et lui tendaient sa nourriture sans mot dire.

Un homme avait disparu du monde.

Devant le tribunal, le voisinage des camarades avait fait revenir Kachirine à lui. De nouveau, pendant un instant, il vit les gens ; ils étaient là, le jugeaient, parlaient le langage des hommes, écoutaient et semblaient comprendre. Mais quand il aperçut sa mère, il sentit nettement, avec la terreur d'un homme qui devient fou et qui le comprend, que cette vieille femme en fichu noir était une simple poupée mécanique. Il s'étonna de ne pas s'en être douté auparavant et d'avoir attendu cette visite comme quelque chose d'infiniment douloureux dans sa douceur déchirante. Tout en s'efforçant de parler, il

pensait avec un frémissement ;

– Mon Dieu ! Mais c'est une poupée ! Une poupée-mère ! Et voilà une poupée-soldat ; à la maison, il y a une poupée-père, et ceci, c'est la poupée Vassili Kachirine.

Lorsque la mère se mit à pleurer, Vassili vit de nouveau en elle quelque chose d'humain, qui disparut aux premières paroles prononcées. Il regarda avec curiosité et frayeur les larmes couler des yeux de la poupée.

Quand la peur devint insupportable, Vassili Kachirine essaya de prier. Il ne lui restait qu'une rancœur amère, détestable et énervante de tous les principes religieux dont son adolescence avait été nourrie, dans la maison de son père, un gros marchand. Il n'avait pas la foi. Mais un jour, dans son enfance, il avait entendu quelques paroles qui l'avaient frappé par leur émotion vibrante et qui restèrent entourées à jamais d'une douce poésie. Ces paroles étaient :

– Joie de tous les affligés !

Parfois, aux minutes pénibles, il chuchotait,

sans prier, sans même bien s'en rendre compte : « Joie de tous les affligés ! » Et alors, il se sentait soudain soulagé ; il avait envie de s'approcher de quelqu'un qui lui était cher et de se plaindre doucement ;

– Notre vie !... Mais est-ce donc une vie ! Eh ! ma chère, est-ce donc une vie !

Et ensuite, subitement, il se sentait ridicule ; il aurait voulu offrir sa poitrine aux coups, proposer à quelqu'un de le battre.

Il n'avait parlé à personne, pas même à ses meilleurs camarades, de sa « joie de tous les affligés » ; il semblait ne rien savoir d'elle lui-même, tant elle était profondément cachée dans son âme. Et il l'évoquait rarement, avec précaution.

Maintenant que la peur du mystère insondable qui se dressait devant lui le recouvrait complètement, comme l'eau recouvre les plantes du rivage pendant la crue, il voulait prier. Il eut envie de se mettre à genoux, mais la honte le prit devant la sentinelle ; et, les mains jointes sur sa poitrine, il murmura à voix basse :

– Joie de tous les affligés !

Et il répéta avec anxiété, d'un ton suppliant :

– Joie de tous les affligés, descends en moi, soutiens-moi !...

Quelque chose s'agita doucement. Il lui sembla qu'une forme douloureuse et douce planait dans le lointain et s'éteignait, sans illuminer les ombres de l'agonie. Au clocher, l'heure sonna. Le soldat se mit à bâiller longuement, à plusieurs reprises.

– Joie de tous les affligés ! Tu te tais ! Et tu ne veux rien dire à Vasska Kachirine !

Il eut un sourire suppliant et attendit. Mais, dans son âme, il y avait le même vide qu'autour de lui. Des pensées inutiles et torturantes lui vinrent ; il revit les bougies de cire allumées, le prêtre en soutane, l'image sainte peinte sur le mur, son père qui se courbait et se redressait, priait et s'inclinait, en jetant à Vasska des coups d'œil furtifs, pour voir si celui-ci priait aussi ou s'amusait. Et Kachirine fut encore plus angoissé qu'auparavant.

Tout disparut.

La conscience s'éteignait comme un foyer mourant qu'on disperse, elle se glaçait, pareille au cadavre d'un homme qui vient de décéder et dont le cœur est encore chaud, alors que les mains et les pieds sont déjà froids.

Vassili eut un moment de terreur sauvage lorsqu'on vint le chercher dans sa cellule. Il ne soupçonna même pas que le moment du supplice était venu ; il vit simplement les gens et s'en effraya, presque comme un enfant.

– Je ne le ferai plus ! Je ne le ferai plus ! chuchota-t-il, sans être entendu ; et ses lèvres se glacèrent, tandis qu'il reculait lentement vers le fond de la cellule, comme, dans son enfance, quand il essayait de se soustraire aux punitions de son père.

– Il faut aller...

On parla, on marcha autour de lui, on lui donna il ne sut quoi. Il ferma les yeux, chancela et commença à se préparer péniblement. La conscience lui revenait sans doute ; il demanda

soudain une cigarette à un fonctionnaire. Avec amabilité, celui-ci lui présenta un étui.

X

Les murailles s'écroulent

L'inconnu surnommé Werner était un homme fatigué de la lutte. Il avait passionnément aimé la vie, le théâtre, la société, l'art, la littérature. Doué d'une excellente mémoire, il parlait parfaitement plusieurs langues. Il aimait à s'habiller, avait d'excellentes manières. De tout le groupe des terroristes, il était le seul qui sût paraître dans le monde sans courir le risque d'être reconnu.

Depuis longtemps déjà, et sans que ses camarades s'en fussent aperçu, il avait un profond mépris pour les hommes. Plutôt mathématicien que poète, il ignorait jusqu'alors ce que sont l'extase et l'inspiration ; par moments, il se considérait comme un fou qui cherche la quadrature du cercle dans des mares de sang humain. L'ennemi contre lequel il luttait

tous les jours ne pouvait lui inspirer de respect ; ce n'était qu'un réseau compact de bêtises, de trahisons, de mensonges, de viles tromperies. La dernière chose qui avait détruit en lui et pour toujours, lui semblait-il, le désir de vivre, c'était l'exécution, sur l'ordre de son parti, d'un agent provocateur. Il l'avait tué tranquillement, mais à la vue de ce visage humain, inanimé, calme, mais faux encore, pitoyable malgré tout, il cessa brusquement de s'estimer, lui et son œuvre. Il se considéra comme l'être le plus indifférent, le moins intéressant qui fût. En homme de volonté qu'il était, il ne quitta pas son parti ; apparemment, il resta le même ; mais il y eut désormais dans ses yeux quelque chose de froid et de terrifiant. Il n'en dît rien à personne.

Il possédait encore une qualité très rare : il ignorait la peur. Il avait pitié de ses camarades qui éprouvaient ce sentiment, de Vassili Kachirine surtout. Mais c'était une pitié froide, presque officielle.

Werner comprenait que le supplice n'était pas simplement la mort, mais encore quelque chose

de plus. En tout cas, il résolut de l'accueillir avec calme, de vivre jusqu'à la fin comme si rien ne s'était passé et ne se passerait. C'était de cette manière seulement qu'il pouvait exprimer le plus profond mépris pour le supplice et conserver sa liberté d'esprit. Au tribunal, – ses camarades, qui connaissaient cependant bien son intrépidité altière et froide, ne l'auraient peut-être pas cru eux-mêmes – il ne pensa ni à la vie, ni à la mort : il jouait mentalement une difficile partie d'échecs, avec l'attention la plus profonde et la plus tranquille. Excellent joueur, il avait commencé cette partie le jour même de son emprisonnement et la continuait sans relâche. Et le verdict qui le condamnait ne déplaça aucune pièce sur l'échiquier invisible.

L'idée qu'il ne terminerait probablement pas la partie n'arrêtait pas Werner. Le matin du dernier jour, il commença par corriger un coup qui ne lui avait pas réussi la veille. Les mains serrées entre les genoux, il resta longtemps assis, dans l'immobilité ; puis il se leva et se mit à marcher en réfléchissant. Il avait une démarche particulière ; il penchait un peu en avant le haut

du corps et frappait des talons avec force ; même quand la terre était sèche, ses pas laissaient une trace nette. Il sifflotait doucement une mélodie italienne peu compliquée, ce qui l'aidait à réfléchir.

Mais voilà qu'il haussait les épaules et se tâtait le pouls : le cœur battait à coups rapprochés, tranquilles et égaux, avec une force sonore. Comme un novice jeté en prison pour la première fois, il examina attentivement la cellule, les verrous, la chaise vissée au mur et se dit :

– Pourquoi ai-je une telle sensation de joie, de liberté ? Oui, de liberté : je pense à l'exécution de demain et il me semble qu'elle n'existe pas. Je regarde les murs, et il me semble qu'ils n'existent pas non plus. Et je me sens libre comme si, au lieu d'être en prison, je venais de sortir d'une autre cellule où j'aurais été enfermé pendant toute la vie.

Les mains de Werner se mirent à trembler, phénomène inconnu pour lui. La pensée devenait de plus en plus vibrante. Il lui semblait que, dans sa tête, des langues de feu s'agitaient et voulaient

s'échapper de son cerveau, afin d'éclairer le lointain encore obscur. Enfin, les flammes parvinrent à jaillir, et l'horizon s'illumina d'une vive clarté.

La vague lassitude qui avait tourmenté Werner pendant les deux dernières années avait disparu à la vue de la mort ; sa belle jeunesse revenait en jouant. C'était plus, même, que la belle jeunesse. Avec l'étonnante clarté d'esprit qui élève parfois l'homme sur les sommets suprêmes de la méditation, Werner vit soudain et la vie et la mort ; et la majesté de ce spectacle nouveau le frappa. Il lui sembla suivre un sentier étroit comme le tranchant d'une lame, sur la crête de la plus haute montagne. D'un côté, il voyait la vie, et de l'autre, il voyait la mort ; et c'était comme deux mers profondes, étincelantes et belles, confondues à l'horizon en une seule étendue infinie.

– Qu'est-ce donc ? Quel spectacle divin ! dit-il lentement.

Il se leva involontairement et se redressa, comme s'il eût été en présence de l'être suprême.

Et, anéantissant les murailles, l'espace et le temps, par la force de son regard qui pénétrait tout, il jeta les yeux au fond de la vie qu'il avait quittée.

Et la vie prit un aspect nouveau. Il n'essaya plus de traduire en paroles ce qu'il voyait, comme autrefois ; d'ailleurs, il ne trouvait pas de mots adéquats dans tout le langage humain, encore si pauvre, si avare. Les choses mesquines, malpropres et mauvaises, qui lui suggéraient du mépris et même parfois du dégoût à la vue des hommes, avaient complètement disparu. C'est ainsi que, pour ceux qui s'élèvent en ballon, la boue et la saleté des rues étroites sont invisibles et que la laideur se mue en beauté.

D'un mouvement inconscient, Werner marcha vers la table et s'y accouda du bras droit. Hautain et autoritaire par nature, on ne lui avait jamais vu une attitude plus fière, plus libre et plus impérieuse, ni un pareil regard, ni un tel redressement de tête, car jamais encore il n'avait été aussi libre et aussi puissant que maintenant, dans cette prison, au seuil du supplice et de la

mort.

Devant ses yeux illuminés, les hommes prirent un aspect nouveau, une beauté et un charme inconnus. Il planait au-dessus du temps, et jamais ne lui était apparue si jeune cette humanité qui, la veille encore, hurlait comme un fauve dans les forêts. Ce qui lui avait semblé jusqu'ici terrible, impardonnable et vil, devenait tout à coup touchant et naïf ; de même on chérit chez l'enfant la gaucherie de la démarche, le bégayement décousu où étincelle le génie inconscient, les erreurs et les bévues risibles, les cruelles meurtrissures.

– Mes chers amis !

Werner sourit soudain, et son attitude perdit sa force altière et imposante. Il redevint le prisonnier qui souffre dans sa cellule étroite, qui s'ennuie de voir constamment un œil curieux le fixer au travers de la porte. Il s'assit, sans que son corps prît la pose raide qui lui était coutumière, et il considéra les murs et les grillages avec un sourire faible et doux qu'il n'avait jamais eu. Et quelque chose se passa qui ne lui était encore

jamais arrivé : il pleura.

– Mes chers camarades ! chuchota-t-il en versant des larmes amères. – Mes chers camarades !

Quelle voie mystérieuse avait-il suivie, pour passer du sentiment de liberté illimitée et hautaine, à cette pitié passionnée et attendrie ? Il ne le savait pas. Avait-il vraiment pitié de ses camarades, ou bien ses pleurs cachaient-ils quelque chose de plus passionné, de plus grand encore ? Son cœur qui avait soudain ressuscité et refléuri l'ignorait. Werner pleurait et chuchotait :

– Mes chers camarades ! Mes chers camarades !

Et dans cet homme qui pleurait et souriait à travers ses larmes, personne – ni les juges, ni les camarades, ni lui-même – n'aurait reconnu le Werner froid et hautain, sceptique et insolent.

XI

On les mène au supplice

Avant de monter dans les voitures, les condamnés furent réunis tous les cinq dans une grande pièce froide au plafond voûté, pareille à un bureau abandonné, ou à une salle de réception inutilisée. On leur permit de se parler.

Seule, Tania Kovaltchouk profita immédiatement de l'autorisation. Les autres serraient en silence des mains froides comme la glace ou chaudes comme le feu ; muets, s'efforçant de ne pas se regarder, ils se rassemblèrent en un groupe confus et distrait. Réunis maintenant, ils semblaient avoir honte de ce que, individuellement, ils avaient éprouvé dans la solitude. Ils avaient peur de se regarder, peur de montrer la chose nouvelle, particulière, un peu gênante, qu'ils sentaient ou soupçonnaient entre

eux.

Ils se regardèrent cependant, sourirent une ou deux fois et tous se trouvèrent à l'aise, comme auparavant : aucun changement ne se devinait, ou, s'il s'était passé quelque chose, tous en avaient pris une part égale, si bien qu'ils ne remarquaient rien de spécial en chacun d'eux. Tous parlaient et se mouvaient d'une manière bizarre, saccadé, par impulsions, trop lentement ou trop vite. Parfois, l'un d'eux répétait vivement les mêmes mots, ou bien n'achevait pas une phrase commencée, ou croyait l'avoir dite. Et ils ne remarquaient rien de tout cela. Tous clignaient des yeux et examinaient, sans les reconnaître, les objets familiers, ainsi que des gens qui auraient soudain enlevé leurs lorgnons. Ils se retournaient souvent et avec vivacité, comme si, derrière eux, quelqu'un les appelait. Mais ils ne s'en apercevaient pas. Les joues et les oreilles de Moussia et de Tania étaient brûlantes. D'abord, Serge était un peu pâle ; il se remit bientôt et se montra comme d'habitude.

C'était à Vassili seulement qu'on faisait

attention. Même parmi eux, il était extraordinaire et terrible. Werner s'émut et dit à voix basse à Moussia, avec une anxiété profonde :

– Qu'y a-t-il, Moussia ? Est-il possible qu'il ait... ? Hein ? Il faut lui parler.

Vassili regardait Werner de loin, comme s'il ne l'avait pas reconnu ; puis il baissa les yeux.

– Vassili, qu'est-ce que tes cheveux ont donc ? Qu'as-tu ? Ce n'est rien, frère, ce sera bientôt fini ! Il faut se maîtriser ! Il le faut !

Vassili garda le silence. Et lorsqu'on pouvait déjà croire qu'il ne dirait absolument rien, une réponse vint, sourde, tardive, terriblement lointaine – c'est ainsi que le tombeau doit répondre quand on l'appelle longtemps :

– Mais je n'ai rien. Je me maîtrise !

Il répéta :

– Je me maîtrise !

Werner en fut réjoui.

– Bien, bien ! Tu es un brave garçon ! C'est bien !

Mais lorsque son regard croisa le regard sombre, appesanti, de Vassili, il ressentit une angoisse éphémère en se demandant : « Mais d'où regarde-t-il ? D'où parle-t-il ? » Sur un ton de profonde tendresse, il dit :

– Vassili, tu entends ? Je t'aime beaucoup !

– Et moi aussi, je t'aime beaucoup ! répliqua une langue qui se mouvait péniblement.

Soudain, Moussia prit Werner par le bras et, exprimant son étonnement avec force, comme une actrice en scène, elle dit :

– Werner, qu'as-tu ? Tu as dit : « Je t'aime » ? Tu n'as jamais dit cela à personne... Et pourquoi as-tu un visage si étincelant et une voix si tendre ? Qu'est-ce ? Qu'est-ce ?

Et, pareil aussi à un acteur qui appuie sur les mots, Werner répondit, en serrant avec force la main de la jeune fille :

– Oui, j'aime, maintenant ! Ne le dis pas aux autres, j'en suis honteux, mais j'aime passionnément mes frères !

Leurs regards se rencontrèrent et

s'enflammèrent : autour d'eux, tout s'éteignit ; ainsi toutes les clartés pâlisent dans l'éclat fugitif de l'éclair.

– Oui ! dit Moussia. Oui, Werner !

– Oui ! répondit-il. Oui, Moussia, oui !

Ils avaient compris quelque chose et le ratifiaient à jamais. Les yeux étincelants, Werner s'agita de nouveau et se dirigea à pas rapides vers Serge.

– Serge !

Mais ce fut Tania Kovaltchouk qui répondit. Pleine de joie, pleurant presque de fierté maternelle, elle tirait violemment Serge par la manche.

– Écoute donc, Werner ! Je pleure à cause de lui, je me tourmente, et lui, il fait de la gymnastique !

– Système Muller ? demanda Werner en souriant.

Serge fronça les sourcils, un peu confus :

– Tu as tort de rire, Werner ! J'ai pu me

convaincre avec certitude...

Tout le monde se mit à rire. Puisant de la force et de la fermeté dans la communion mutuelle, ils redevenaient peu à peu ce qu'ils étaient auparavant ; ils ne s'en apercevaient pas et pensaient qu'ils étaient toujours les mêmes. Soudain, le rire de Werner se brisa ; avec une gravité parfaite, il dit à Serge :

– Tu as raison, Serge ! Tu as parfaitement raison !

– Comprends donc ceci ! reprit Serge, satisfait. Bien entendu, nous...

À ce moment, on leur proposa de monter dans les véhicules. On eut même l'amabilité de leur permettre de se placer à leur guise, deux par deux. En général, on était très aimable avec eux, trop même ; était-ce pour essayer de leur témoigner un peu d'humanité ou pour leur montrer qu'on n'était pour rien dans ce qui se passait, que tout se faisait de soi-même ? On ne sait, mais tous les assistants étaient pâles.

– Va avec lui, Moussia ! dit Werner, en

désignant à la jeune fille Vassili qui restait immobile.

– Je comprends ! répondit-elle, en hochant la tête. – Et toi ?

– Moi ? Tania ira avec Serge, toi avec Vassili... Moi, je serai seul ! Qu'importe ! Je puis supporter cela, tu le sais !

Lorsqu'on arriva dans la cour, l'obscurité humide et tiède frappa doucement les visages et les yeux, coupa les respirations, s'insinua dans les corps frémissants qu'elle purifia. Il était difficile de croire que ce stimulant était tout simplement le vent, un vent printanier, doux et moite.

L'étonnante nuit de printemps sentait la neige fondue, l'espace infini, elle faisait résonner les pierres. Vives et affairées, des gouttelettes d'eau tombaient rapidement, en se poursuivant ; elles composaient avec ensemble une chanson sonore. Mais si l'une d'elles retardait ou avançait, tout s'embrouillait en un clapotis joyeux, en une confusion animée. Puis une grosse goutte sévère frappait avec force et, de nouveau, la chanson

printanière, rythmée et sonore, reprenait. Au-dessus de la ville, plus haut que les murs de la forteresse, il y avait le pâle halo des lumières électriques,

Serge Golovine poussa un profond soupir, puis il retint son souffle, comme s'il eût regretté de chasser de ses poumons un air si pur et si frais.

– Y a-t-il longtemps qu'il fait beau ? s'informa Werner... C'est le printemps !

– Depuis hier seulement ! répondit-on avec politesse et empressement. Il y a eu beaucoup de jours froids.

L'une après l'autre, les noires voitures arrivaient, prenaient deux personnes et s'en allaient, dans l'obscurité, vers l'endroit où une lanterne vacillait au portail. Autour de chaque véhicule se mouvaient les silhouettes grises des soldats ; les sabots de leurs chevaux résonnaient avec force ; souvent, les bête glissaient sur la neige mouillée.

Quand Werner se courba pour entrer dans le véhicule, un gendarme lui dit, d'une manière

vague :

– Il y en a un autre qui *va* avec vous !

Werner s'étonna :

– Qui *va* où ? Ah ! oui ! Encore un ! Qui est-ce ?

Le soldat garda le silence. En effet, dans un angle obscur se pelotonnait quelque chose de petit, d'immobile, mais qui vivait ; un œil ouvert brilla sous un rayon oblique de la lanterne. En s'asseyant, Werner frôla un genou de son pied.

– Pardon, camarade !

On ne lui répondit pas. Ce fut seulement quand la voiture se mit en marche que l'homme lui demanda, en hésitant, en mauvais russe :

– Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Werner, condamné à la pendaison pour attentat contre XX. Et vous ?

– Je suis Ianson... Il ne faut pas me pendre...

Dans deux heures, ils seraient face à face avec le grand mystère jusque-là indéchiffré ; dans deux heures, ils sortiraient de la vie pour entrer

dans la mort ; c'est là qu'ils allaient tous deux et ils firent connaissance. La vie et la mort marchaient simultanément sur deux plans, et jusqu'à la fin, jusque dans les détails les plus risibles et les plus stupides, la vie restait la vie.

– Qu'avez-vous fait, vous, Ianson ?

– J'ai frappé mon patron avec un couteau. J'ai volé de l'argent.

D'après le son de sa voix, il semblait que Ianson s'endormait. Werner trouva, dans l'ombre, sa main molle et la serra. Ianson la retira avec indolence.

– Tu as peur ? demanda Werner.

– Je ne veux pas être pendu.

Ils gardèrent le silence. Werner trouva de nouveau la main de l'Estonien et la serra fortement entre ses paumes sèches et brûlantes. Elle resta immobile, mais Ianson n'essaya plus de la dégager.

On étouffait dans la voiture trop étroite, qui sentait le renfermé, le drap de soldat, le fumier et le cuir de bottes mouillées. Un jeune gendarme,

assis en face de Werner, envoyait sans cesse sur celui-ci une haleine puante l'ail et le mauvais tabac. Mais l'air vif et frais arrivait par des fentes, et grâce à cela on sentait la présence du printemps, dans la petite boîte mouvante, avec plus de force encore que dehors. Le véhicule tournait tantôt à droite, tantôt à gauche ; parfois, il semblait retourner en arrière. Par moments, il paraissait aux prisonniers qu'ils viraient en rond depuis des heures. D'abord, la lumière bleuâtre de l'électricité se glissait entre les épais rideaux baissés ; puis soudain, après un tournant, l'obscurité se fit ; ce fut à cet indice que les voyageurs devinèrent qu'ils étaient arrivés dans les faubourgs et s'approchaient de la gare de S... Parfois, à un contour brusque, le genou plié et vivant de Werner frôlait amicalement le genou plié et vivant du gendarme, et il était difficile de croire au supplice prochain.

– Où allons-nous ? demanda soudain Ianson. La trépidation continue et prolongée de la sombre voiture lui donnait le vertige et un peu de nausée.

Werner répondit et serra plus fort la main de

l'Estonien. Il aurait voulu dire des paroles particulièrement amicales et douces à ce petit homme endormi, qu'il aimait déjà plus que personne au monde.

– Cher ami ! Je crois que tu es mal assis !
Rapproche-toi de moi !

Ianson garda le silence ; au bout d'un moment, il répondit :

– Merci ! Je suis bien ! Et toi, on te pendra aussi ?

– Oui ! répliqua Werner, avec une gaieté inattendue, en riant presque. Il fit un geste aisé et dégagé, comme s'ils avaient parlé d'une plaisanterie futile et bête que voulaient leur jouer des gens affectueux, mais terriblement farceurs.

– Tu as une femme ? demanda Ianson.

– Non ! Une femme ! Moi ! Non, je suis seul !

– Moi aussi, je suis seul.

Werner commençait aussi à avoir le vertige. Par moments, il lui semblait qu'il se rendait à une fête. Chose bizarre ; presque tous ceux qui allaient au supplice avaient la même impression ;

bien qu'en proie à la peur et à l'angoisse, ils se réjouissaient vaguement de la chose extraordinaire qui allait se passer. La réalité s'enivrait de folie, et la mort, s'accouplant à la vie, engendrait des fantômes.

– Nous voilà arrivés ! dit Werner, gai et curieux, lorsque la voiture s'arrêta ; il sauta aisément sur le sol. Il n'en fut pas de même pour Ianson, qui résistait, sans mot dire, très paresseusement, semblait-il, et qui refusait de descendre. Il s'accrochait à la poignée ; le gendarme détachait les faibles doigts et saisissait le bras. Ivan se retenait à l'angle, à la porte, à la haute roue, et cédait à la première intervention du gendarme. Il se collait aux choses plutôt qu'il ne s'y agrippait, et il n'était pas nécessaire de déployer beaucoup d'efforts pour l'en détacher. Enfin, on eut raison de lui.

Comme toujours pendant la nuit, la gare était sombre, déserte et inanimée. Les trains de voyageurs avaient déjà passé ; et pour le train qui attendait les prisonniers sur la voie, il n'y avait pas besoin de lumière ni d'agitation. L'ennui

s'empara de Werner. Il n'avait pas peur, il n'était pas angoissé, mais il s'ennuyait, d'un ennui immense, lourd, fatigant, qui lui donnait envie de s'en aller n'importe où, de se coucher et de fermer les yeux. Il s'étira et bâilla vivement, à plusieurs reprises.

– Si seulement on allait plus vite ! dit-il, fatigué.

Ianson garda le silence et frémit.

Lorsque les condamnés passèrent sur le quai désert, entouré de soldats, pour se diriger vers les wagons mal éclairés, Werner se trouva placé à côté de Serge Golovine. Celui-ci désigna quelque chose de la main et se mit à parler ; son voisin ne comprit distinctement que le mot « lampe » ; le reste de la phrase se perdit dans un bâillement las et prolongé.

– Que dis-tu ? demanda Werner, en bâillant aussi.

– Le réverbère... La lampe du réverbère fume, dit Serge.

Werner se retourna. En effet, c'était vrai ; les

verres étaient déjà tout noirs.

– Oui, elle fume !

Soudain, il pensa : « Que m’importe que la lampe fume, alors que... ? » Serge eut sans doute la même idée : il jeta un coup d’œil rapide sur Werner et détourna la tête. Mais tous deux cessèrent de bâiller.

Tous marchèrent sans encombre jusqu’au train ; Ianson seul dut y être conduit. D’abord, il raidit les jambes, colla ses semelles aux planches du quai, puis il plia les genoux. Tout le poids de son corps retomba sur les bras des gendarmes ; ses jambes traînaient sur le sol comme celles d’un homme ivre ; et la pointe de ses bottes grinçait sur le bois. Avec mille peines, mais en silence, on le hissa dans le wagon.

Vassili Kachirine lui-même marchait sans appui ; il imitait inconsciemment les gestes de ses camarades. Parvenu au sommet des marches du wagon, il recula ; un gendarme le prit au coude pour le soutenir. Alors, Vassili se mit à trembler violemment et poussa un cri perçant, en repoussant le gendarme :

– Aïe !

– Vassili, qu’as-tu ? demanda Werner qui se précipita vers lui.

Vassili garda le silence, toujours secoué de frissons. Le gendarme, vexé, chagriné même, expliqua :

– Je voulais le soutenir, et lui, il...

– Viens, Vassili, je te soutiendrai, dit Werner.

Il voulut prendre le bras de son camarade. Mais celui-ci le repoussa et cria encore plus fort :

– Vassili, c’est moi, Werner !

– Je sais ! Ne me touche pas ! Je veux marcher seul !

Et, continuant à trembler, il entra dans le wagon et s’assit dans un coin. Werner se pencha vers Moussia et lui demanda à voix basse, en désignant Vassili du regard :

– Eh bien, comment va-t-il ?

– Mal ! répondit Moussia, en chuchotant. Il est déjà mort. Dis-moi, Werner, y a-t-il vraiment une mort ?

– Je ne sais pas, Moussia, mais je crois que non ! répondit Werner d’un ton grave et pensif.

– C’est ce que je pensais ! Et lui ? J’ai souffert à cause de lui, dans la voiture ; il me semblait que je voyageais à côté d’un mort.

– Je ne sais pas, Moussia. Peut-être la mort existe-t-elle encore pour quelques-uns. Plus tard, elle n’existera plus du tout. Pour moi, par exemple, la mort a existé, mais maintenant, elle n’existe plus.

Les joues un peu pâlies de Moussia s’enflammèrent :

– Elle a existé pour toi, Werner ? Pour toi ?

– Oui, mais plus maintenant. Comme pour toi !

On entendit du bruit à la porte du wagon ; Michka le Tzigane entra en crachant, en respirant bruyamment, en faisant résonner avec force les talons de ses bottes. Il jeta un regard autour de lui et s’arrêta :

– Il n’y a plus de place, gendarme ! déclara-t-il au gendarme fatigué et irrité. Fais-moi voyager

confortablement, sinon je n'irai pas avec toi ! Pends-moi plutôt ici, au réverbère ! Ah ! les gredins ! Quelle voiture ils m'ont donnée ! Ça, une voiture ! Les entrailles du diable, oui, mais pas une voiture !

Mais, soudain, il pencha la tête, tendit le cou et avança ainsi vers les autres condamnés. Dans le cadre de ses cheveux et de sa barbe embroussaillés, ses yeux noirs lançaient un regard sauvage, aigu et un peu fou.

– Ah ! mon Dieu ! cria-t-il, en traînant les mains. Voilà où nous en sommes ! Bonjour, monsieur !

Il s'assit en face de Werner en lui tendant les mains ; puis, en clignant de l'œil, il se pencha et passa rapidement la main sur le cou de son compagnon :

– Toi aussi ? Hein ?

– Oui ! sourit Werner.

– Tous ?

– Tous !

– Oh ! oh ! dit le Tzigane en découvrant les

dents. Il examina les autres condamnés d'un coup d'œil rapide, qui, toutefois, s'arrêta plus longtemps sur Moussia et sur Ianson.

– À cause du ministre ?

– Oui. Et toi ?

– Moi, monsieur, c'est une autre affaire. Moi, je ne suis pas aussi distingué ! Moi, monsieur, je suis un brigand, un assassin. Ça ne fait rien, monsieur, serre-toi un peu pour me faire place ; ce n'est pas de ma faute si on m'a mis en votre compagnie ! Dans l'autre monde, il y aura de la place pour tous.

Il mesura tous les assistants d'un coup d'œil vigilant, défiant et sauvage. Mais on le regardait sans parler, gravement et même avec une compassion évidente. Il découvrit de nouveau les dents et frappa à plusieurs reprises sur le genou de Werner.

– C'est comme ça, monsieur ! Comme on dit dans la chanson : « Ne fais pas de bruit, verte forêt de chênes ! »

– Pourquoi m'appelles-tu monsieur, alors que

tous, nous...

– Tu as raison !... acquiesça le Tzigane avec satisfaction. Quel monsieur serais-tu, puisque tu vas être pendu à côté de moi ! Voilà celui qui est le vrai monsieur !

Il dirigea le doigt vers le gendarme silencieux.

– Et votre camarade là-bas, il n'en mène pas large ! ajouta-t-il en désignant des yeux Vassili. – Monsieur, eh ! monsieur, tu as peur, hein ?

– Non ! répondit une langue qui remuait avec peine.

– Allons donc ! Il ne faut pas te gêner, il n'y a rien de honteux à cela ! Ce sont les chiens seulement qui agitent la queue et découvrent les dents quand on va les pendre ; mais toi, tu es un homme. Et ce polichinelle-là, qui est-ce ? Il n'est pas des vôtres ?

Ses yeux dansaient sans cesse ; constamment, il crachait avec un sifflement sa salive abondante et douceâtre. Ianson, immobile, pelotonné dans un coin, agita un peu les oreilles de sa casquette de fourrure pelée, mais ne dit rien. Werner

répondit à sa place.

– Il a égorgé son patron.

– Mon Dieu ! fit le Tzigane étonné. Comment permet-on à des oiseaux pareils d’égorger les gens ?

Depuis un moment, il examinait Moussia à la dérobée ; soudain, il se tourna vivement et fixa sur elle son regard droit et perçant.

– Mademoiselle ! Hé ! mademoiselle ! Qu’avez-vous donc ? Vos joues sont toutes roses et vous riez ! Regarde, elle rit vraiment ! Regarde ! Regarde ! Et il saisit le genou de Werner de ses doigts crochus.

Rougissante, un peu confuse, Moussia planta ses yeux dans les yeux attentifs et sauvages qui la questionnaient. Tous gardèrent le silence.

Les petits wagons bondissaient sur la voie étroite et couraient avec empressement. À un tournant ou à un passage à niveau, la sirène siffla, le mécanicien avait peur d’écraser quelqu’un. N’était-il pas atroce de penser qu’on apportait tant de soins, d’efforts, en un mot toute l’activité

humaine à conduire des hommes à la pendaison ? La chose la plus insensée de la terre s'accomplissait sous un aspect simple et raisonnable. Les wagons couraient ; des gens y étaient assis, comme d'habitude, voyageaient comme on voyage généralement. Puis, il y aurait un arrêt, comme toujours : « Cinq minutes d'arrêt ».

Et alors viendrait la mort, – l'éternité, – le grand mystère.

XII

Ils sont arrivés

Le train avançait avec rapidité.

Serge Golovine se souvenait d'avoir passé l'été, quelques années auparavant, dans une petite campagne située sur le même chemin. Il s'y était promené souvent le jour et la nuit ; il la connaissait bien. En fermant les yeux, il pouvait s'imaginer qu'il y retournait, par le dernier train, après s'être attardé chez des amis.

– J'arriverai bientôt, pensa-t-il en se redressant ; et ses yeux rencontrèrent la sombre fenêtre grillée. Autour de lui rien ne bougeait. Seul le Tzigane crachotait continuellement, et ses yeux courant le long du wagon semblaient toucher les portes, les soldats.

– Il fait froid, dit Vassili Kachirine entre ses

lèvres minces et qui paraissaient gelées.

Tania Kovaltchouk s'agita, maternelle :

– Voici un fichu très chaud pour vous envelopper...

– Le cou ? demanda Serge, et il eut peur de sa question.

– Qu'importe, Vassia. Prends-le...

– Enveloppe-toi. Tu auras plus chaud, ajouta Werner.

Il se tourna vers Ianson et lui demanda tendrement :

– Et toi, tu n'as pas froid ?

– Werner, il veut peut-être fumer ? Camarade, voulez-vous fumer ? demanda Moussia. Nous avons du tabac.

– Je veux bien.

– Donne-lui une cigarette, Serge ! dit Werner.

Mais Serge lui tendait déjà son étui.

Et tous se mirent à regarder avec tendresse comment les doigts inhabiles de Ianson prenaient

la cigarette, comment s'enflammait l'allumette et comment de sa bouche sortait une petite fumée bleuâtre.

– Merci, dit Ianson. C'est bon.

– Que c'est drôle ! dit Serge.

– Qu'est-ce qui est drôle ! demanda Werner.

– La cigarette, répondit Serge qui ne voulait pas dire toute sa pensée.

Ianson tenait la cigarette entre ses doigts vivants et pâles. Avec étonnement, il la regardait. Et tous fixaient leurs regards sur ce petit bout de papier, sur cette petite spirale de fumée sortant de la cendre grise.

La cigarette s'éteignit.

– Elle s'est éteinte, dit Tania.

– Oui, elle s'est éteinte.

– Que le diable l'emporte ! dit Werner, regardant avec inquiétude Ianson dont la main tenant la cigarette pendait, comme morte. Soudain, le Tzigane se tourna, pencha son visage tout près de celui de Werner et, le regardant dans

le blanc des yeux, chuchota :

– Monsieur, si on attaquait les soldats du convoi ?... Qu'en pensez-vous ?

– Non, répondit Werner.

– Pourquoi ? Il vaut mieux finir en combattant. Je donnerai un coup, on m'en donnera un autre et je mourrai sans m'en apercevoir...

– Non, il ne faut pas, dit Werner. Et il se tourna vers Ianson :

– Pourquoi ne fumes-tu pas ?

Le visage desséché de Ianson se plissa d'un air pitoyable, comme si quelqu'un avait tiré les fils qui mouvaient les rides de sa figure. Comme dans un cauchemar, Ianson sanglota sans larmes, d'une voix blanche :

– Je ne peux pas fumer. Ah ! ah ! ah ! Il ne faut pas me pendre. Ah ! ah ! ah !

Tout le monde se tourna vers lui. Tania, pleurant abondamment, lui caressait les bras et rajustait son bonnet :

– Mon cher, mon ami, ne pleure pas, mon ami ! Mon pauvre ami !

Tout à coup les wagons s’entrechoquèrent et ralentirent leur marche. Les condamnés se levèrent, mais se rassirent aussitôt.

– Nous sommes arrivés, dit Serge.

C’était comme si, subitement, on avait pompé tout l’air de la voiture. Il devenait difficile de respirer. Les cœurs dilatés pesaient dans la poitrine, montaient vers la gorge, battaient désespérément, et le sang, dans sa terreur, semblait se révolter. Les yeux regardaient le plancher trépidant, les oreilles écoutaient les roues qui roulèrent toujours plus lentement, roulèrent encore, puis s’arrêtèrent doucement.

Le train stoppa.

Une étrange torpeur enveloppa les condamnés. Ils ne souffraient pas. Ils semblaient vivre d’une vie inconsciente. Leur être sensible était absent ; seul son fantôme se mouvait, parlait sans voix, marchait en silence. On sortit. On se rangea par deux, en aspirant l’air frais de la forêt Comme

dans un rêve, Ianson se débattait gauchement : on l'arracha du wagon.

– Nous irons à pied ? demanda quelqu'un presque gaiement.

– Ce n'est pas loin, répondit une voix insouciante.

Sans rien dire, on avançait dans la forêt, le long d'un chemin boueux et humide. Les pieds glissaient, s'enfonçaient dans la neige et les mains s'accrochaient parfois involontairement à celles des camarades. Respirant avec peine, les soldats marchaient en file, de chaque côté des condamnés. Une voix irritée prononça :

– Ne pouvait-on tracer le chemin ? On a peine à avancer.

Une voix déférente répondit :

– On a bien nettoyé, Votre Noblesse, mais c'est le dégel. Il n'y a rien à faire.

Chez les condamnés la conscience revenait, mais partielle. Tantôt la pensée semblait affirmer : « C'est vrai, on ne pouvait pas nettoyer le chemin », tantôt elle s'obscurcissait de

nouveau et il ne restait que l'odorat qui percevait avec une acuité singulière la senteur forte et saine de la forêt ; tantôt encore tout devenait très clair, très compréhensible, et la forêt, et la nuit, et le chemin... et la certitude que tout à l'heure, dans une minute, la mort implacable les saisirait. Et petit à petit, un chuchotement s'élevait :

– Il est quatre heures bientôt.

– Je l'ai dit. Nous sommes partis trop tôt.

– Il fait jour à cinq heures.

– C'est cela, à cinq heures ; il fallait donc attendre.

On s'arrêta dans la clairière obscure. Près de là, derrière les arbres dont l'ombre immense s'agitait sur le sol, se balançaient silencieusement deux lanternes. C'est là qu'étaient dressées les potences.

– J'ai perdu un de mes caoutchoucs, dit Serge.

– Eh bien ? demanda Werner sans comprendre.

– Je l'ai perdu. J'ai froid.

– Où est Vassili ?

– Je ne sais pas. Le voilà.

Sombre et immobile, Vassili se tenait tout près d'eux.

– Où est Moussia ?

– Me voici. C'est toi, Werner ?...

On se regardait, évitant de se tourner du côté où, silencieusement et terriblement significatives, se balançaient les lanternes. À gauche, la forêt clairsemée semblait s'éclaircir encore. Et au-delà, quelque chose de vaste, de gris, de plat apparaissait, d'où venait un vent humide.

– C'est la mer, dit Serge en humant les souffles. C'est la mer...

Moussia répondit par les vers de la chanson :

– « Mon amour vaste comme la mer ».

– Que dis-tu, Moussia ?

– « *Les rives de la vie ne peuvent contenir*

Mon amour vaste comme la mer ».

– « Mon amour vaste comme la mer » répéta

pensivement Serge.

– « Mon amour vaste comme la mer », reprit Werner.

Et soudain il s'étonna :

– Moussia, ma petite Moussia, que tu es encore jeune !

À ce moment, tout près de l'oreille de Werner retentit la voix haletante et passionnée du Tzigane :

– Monsieur, Monsieur, regardez la forêt. Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela ? Et là !... les lanternes ! Est-ce le gibet, mon Dieu ?

Werner le regarda. Les traits convulsés du malheureux étaient effrayants à voir.

– Il faut nous dire adieu, dit Tania.

– Attends ! On va encore lire le jugement. Où est Ianson ?

Ianson restait étendu dans la neige. Des gens l'entouraient. Une violente odeur d'éther se répandait autour d'eux.

– Eh, bien, docteur, est-ce bientôt fini ?

demandait quelqu'un avec impatience.

– Ce n'est rien. Une syncope. Frottez-lui les oreilles avec de la neige. Ça va déjà mieux. Vous pouvez lire...

La lumière d'une lanterne sourde se répandit sur le papier et les mains blanches dégantées. Le papier et les mains tremblaient. La voix aussi.

– Messieurs, peut-être vaut-il mieux ne pas lire... Vous connaissez tous le jugement...

– Ne lisez pas ! répondit pour tout le monde Werner ; et la lumière disparut aussitôt.

Les condamnés refusèrent aussi l'office du prêtre. Sa silhouette noire et large fit quelques pas en arrière et disparut. L'aube pointait. La neige devint plus blanche, plus sombre le visage des condamnés, et la forêt plus dénudée et plus triste.

– Messieurs, marchez deux par deux. Vous pouvez choisir votre compagnon. Mais je vous prie d'accélérer le pas.

Werner désigna Ianson qui était déjà debout, soutenu par deux soldats.

– J’irai avec lui. Toi, Serge, prends Vassili...
Passez devant nous.

– C’est bien.

– Je vais avec toi, Moussia, dit Tania. Viens,
embrassons-nous !

Tous s’embrassèrent rapidement. Le Tzigane embrassait avec force : on sentait ses dents, lanson doucement et mollement, d’une bouche à demi-ouverte. Il semblait qu’il ne comprenait plus ce qu’il faisait. Quand Serge et Kachirine eurent fait quelques pas, celui-ci s’arrêta subitement et d’une voix forte, mais qui semblait étrangère et inconnue, cria :

– Adieu, camarades.

– Adieu, camarade ! lui fut-il répondu.

On se remit en marche. Tout était tranquille. Les lanternes derrière les arbres devinrent immobiles. On attendait un cri, une voix, un bruit quelconque, mais là comme ici tout était calme.

– Ah ! mon Dieu ! râla quelqu’un.

On se retourna : c’était le Tzigane qui, dans un effort désespéré, criait :

– On va nous pendre !

Il s’agitait, battant l’air de ses mains, cria encore :

– Dieu ! Est-ce que je serai pendu tout seul ?
Mon Dieu !

De ses mains convulsives, il agrippa la main de Werner et continua :

– Monsieur, mon cher, mon bon Monsieur. Tu viendras avec moi, veux-tu ?

Werner, le visage crispé par la douleur, lui répondit :

– Je ne puis, je suis avec Ianson.

– Ah ! mon Dieu ! Alors, je serai seul.
Pourquoi ? Pourquoi ?

Moussia fit un pas vers lui et murmura :

– J’irai avec vous.

Le Tzigane recula et la fixa de ses grands yeux dilatés :

– Avec toi ?

– Oui.

– Mais tu es si petite, tu n’as pas peur de moi ?
Je ne veux pas. J’irai seul.

– Mais je n’ai pas peur de vous...

Le Tzigane découvrit ses dents.

– Ne sais-tu donc pas que je suis un brigand ?
Et tu veux bien de moi ? Réfléchis. Je ne serai pas fâché si tu refuses.

Moussia se tut et dans l’aube blanchissante son visage sembla d’une pâleur lumineuse et mystique. Soudain, elle s’avança rapidement vers le Tzigane et, prenant sa tête dans ses mains, elle l’embrassa fortement. Lui la prit par les épaules, l’écarta un peu, puis la baisa bruyamment sur les joues et les yeux.

Le soldat qui se trouvait auprès d’eux s’arrêta, ouvrit les mains et laissa tomber son fusil. Mais il ne se baissa pas pour le ramasser. Il resta un moment immobile, fit un brusque écart et se mit à marcher dans la forêt.

– Où vas-tu ? lui cria d’une voix effrayée son camarade. Reste !

Mais l’autre, avec peine, essayait d’avancer.

Tout à coup, il battit l'air de ses mains et tomba, le visage en avant.

– Ramasse ton fusil, poule mouillée ! ou c'est moi qui le ramasserai, cria sévèrement le Tzigane. Tu ne connais pas ton service. N'as-tu jamais vu un homme mourir ?

De nouveau, les lanternes vacillèrent. Le tour de Werner et de Ianson était arrivé.

– Adieu Monsieur ! dit le Tzigane à voix haute. Nous nous reverrons dans l'autre monde. Quand tu m'apercevras, ne te détourne pas.

– Adieu !

– Il ne faut pas me pendre, dit encore Ianson, d'une voix blanche.

Mais Werner le prit par la main et Ianson fit quelques pas. Ensuite, on le vit s'affaisser dans la neige. On se pencha vers lui, on le souleva, on le porta, tandis qu'il se défendait mollement dans les bras des soldats.

Et de nouveau, les lanternes jaunes devinrent immobiles...

– Et moi, Moussia, j'irai donc seule ? dit

tristement Tania. Nous avons vécu ensemble et maintenant...

– Tania, ma bonne Tania !

Le Tzigane s'interposa ardemment, tenant Moussia comme s'il craignait qu'on la lui arrachât :

– Mademoiselle, s'écria-t-il, allez seule. Vous avez une âme pure. Vous irez où vous voudrez. Moi, je ne le puis. Je suis un bandit. Je ne puis partir seul. « – Où vas-tu ? me dira-t-on, toi qui as tué, qui as volé ! », car j'ai volé aussi des chevaux, mademoiselle. Et avec elle, je serai comme avec un enfant innocent, comprenez-vous ?

– Oui, je comprends. Allez donc ! Laisse-moi t'embrasser encore une fois, Moussia.

– Embrassez-vous ! Embrassez-vous ! dit le Tzigane. Vous êtes des femmes. Il faut bien se dire adieu.

Le tour de Moussia et du Tzigane arriva. La femme marchait avec prudence, d'un pas qui glissait, se retroussant par habitude. D'une main

forte la retenant, tâtant le terrain de son pied, l'homme l'accompagnait à la mort. Les lumières s'immobilisèrent. Autour de Tania tout redevint tranquille et solitaire. Les soldats, gris dans la lueur blafarde de l'aube, se taisaient.

– Je reste seule, dit Tania. Et elle soupira. Serge est mort, Werner et Vassili sont morts. Et Moussia meurt. Je suis seule. Soldats, mes petits soldats, vous voyez, je suis seule, seule...

Le soleil se montra au-dessus de la mer.

On plaça les cadavres dans des coffres et l'on se remit en route. Avec des cous allongés, des yeux exorbités, des langues bleues sortant des bouches, les suppliciés refaisaient le chemin par lequel, vivants, ils étaient venus.

Et la neige était douce, et l'air de la forêt était pur et embaumé.

Le caoutchouc perdu par Serge faisait une tache noire dans la blancheur du chemin...

C'est ainsi que les hommes saluaient le soleil levant.

*Traduit du russe par
Serge Persky.*

C'était...

I

Le riche marchand Laurent Petrovitch Kochevirov, étant célibataire et n'ayant point de famille, était venu à Moscou pour se soigner d'une maladie ; et comme sa maladie était d'un caractère particulièrement intéressant, les médecins l'avaient admis dans la clinique de l'université. Il avait laissé en bas, chez le portier, sa pelisse et la malle qui contenait ses effets ; et, dans la chambre du premier étage où on l'avait ensuite conduit, il avait encore dû se débarrasser de ses vêtements et de son linge, qu'on avait remplacés par une robe de chambre grise, et du gros linge où se trouvait marqué, à la pierre infernale : *Chambre n° 8*. On lui avait donné aussi une paire de pantoufles, en échange de ses bottes. Mais la chemise qu'on lui avait réservée se trouva être trop étroite pour lui, et l'infirmière fut obligée d'aller lui en chercher une autre.

– Dieu ! comme vous êtes grand ! dit-elle en

sortant de la salle de bains où avait lieu l'essai des vêtements et du linge.

Laurent Petrovitch, à demi nu, attendit patiemment et humblement le retour de l'infirmière. Baissant son énorme tête chauve, il considérait avec curiosité sa forte poitrine, qui pendait en avant comme celle d'une vieille femme, et son ventre, que la maladie avait ballonné. À Saratov, où il demeurait, Laurent Petrovitch allait au bain tous les samedis, ce qui lui fournissait l'occasion d'examiner son corps ; mais à présent ce corps, tout secoué de petits frissons de froid, ce corps jaune et boursoufflé lui apparut sous un aspect nouveau, d'autant plus pitoyable qu'il s'accompagnait encore d'une apparence générale de vigueur et de solidité. Au reste, tout en lui avait changé, dès l'instant où on lui avait retiré son vêtement ordinaire : c'était comme si, dès ce moment, il eût cessé de s'appartenir, prêt à faire tout ce qu'on voudrait bien lui commander.

Puis l'infirmière revint avec le linge ; et bien que Laurent Petrovitch conservât encore assez de

force pour être capable de faire tomber cette femme en la touchant d'un seul doigt, il se laissa habiller par elle avec une obéissance parfaite. Avec la même obéissance il attendit, courbé en deux, que l'infirmière eût achevé de nouer le ruban qui fermait le col de la chemise. Après quoi il la suivit de nouveau dans la chambre où il allait désormais demeurer. Et, de ses lourdes jambes d'ours, il marchait lentement et timidement, comme un enfant que son père emmène pour le mettre en pénitence. Sa nouvelle chemise lui semblait trop étroite, de même que l'autre ; elle le serrait aux épaules, en marchant, et il l'entendait craquer ; mais il n'osait point le dire à l'infirmière, bien que chez lui, à Saratov, il fût accoutumé à faire trembler ses dix commis d'un seul de ses regards.

– Tenez, voici votre place ! lui dit l'infirmière en lui désignant un petit lit très haut, auprès duquel se trouvait une petite table. C'était, en vérité, une bien petite place, et reléguée dans un des coins de la chambre : mais elle n'en plut que davantage à un homme cruellement fatigué de la vie. Sans bruit, avec des mouvements inquiets et

rapides, Laurent Petrovitch ôta sa blouse, ses pantoufles et se mit au lit. Et, dès cet instant, tout ce qui le fâchait et le préoccupait quelques heures auparavant s'effaça de lui, lui devint étranger et indifférent. En une seule image, soudaine et précise, s'évoqua à sa mémoire toute sa vie des années précédentes. Il revit la marche impitoyable de sa maladie, minant de jour en jour son énergie physique et morale ; il revit son affreux isolement parmi une foule de cousins avides, dans une atmosphère de mensonge, de haine, et de frayeur ; il revit sa fuite, son pénible voyage, son arrivée à Moscou ; et puis, tout à coup, l'image disparut, lui laissant dans l'âme une souffrance sourde et vague. Laurent Petrovitch cessa de penser ; il jouit doucement de la propreté du lit, de la pureté de l'air, dans la chambre ; et il s'endormit d'un profond sommeil, tandis que flottait, devant ses yeux encore à demi ouverts, un gai rayon de soleil, se jouant sur la blancheur du mur, en face de son lit.

Le lendemain, on plaça au-dessus de la tête de Laurent Petrovitch une planchette de fer noire avec ces mots : « Laurent Kochevirov, marchand,

52 ans, entré à la clinique le 25 février. » Des planchettes semblables pendaient aux lits des deux autres malades qui demeuraient dans la huitième chambre. Sur l'une était écrit : « Philippe Speransky, diacre, 52 ans » ; sur l'autre : « Constantin Torbetzky, étudiant, 23 ans. » Les lettres, écrites à la craie, se détachaient nettement sur le fond noir ; et, quand le malade était étendu sur le dos, les yeux fermés, l'inscription blanche continuait à parler de lui, pareille à ces épitaphes qui annoncent qu'en tel lieu, sous la terre grise ou couverte de neige, un être humain se trouve enseveli.

C'est encore le lendemain de son arrivée que Laurent Petrovitch fut pesé. Il pesait tout près de 160 livres. L'infirmier lui dit le chiffre de son poids, et ajouta, avec un sourire entendu : « Savez-vous que vous êtes l'homme le plus lourd de toute la clinique ? »

Cet infirmier était un jeune homme qui aimait à parler et à se comporter comme un médecin, estimant que le hasard seul l'avait empêché d'en devenir un véritablement, en lui refusant les

moyens de faire ses études. Et nous devons ajouter qu'il s'attendait à ce que, en réponse à sa plaisanterie, le malade se mît à sourire, comme souriaient tous les malades, même des plus gravement atteints, aux plaisanteries encourageantes des médecins. Mais Laurent Petrovitch ne sourit pas, et ne répondit rien. Ses yeux profondément creusés regardaient le mur ; ses épaisses mâchoires, semées d'une barbe rare et grisonnante, se tenaient serrées comme si elles eussent été de fer. Et ce fut pour l'infirmier une déception, qui faillit troubler sa bonne humeur pour le reste de la journée : car depuis longtemps, entre autres études, il s'occupait de physionomie, et, à voir le large crâne chauve du marchand, il avait rangé celui-ci dans la série des « bons garçons » ; tandis que, à présent, il aurait à le ranger dans la série des « mauvais coucheurs ». Du moins se promit-il d'examiner, dès qu'il le pourrait, l'écriture du nouveau malade, car il se piquait également d'être fort expert en graphologie. Peu de temps après la pesée, Laurent Petrovitch eut à subir l'inspection des médecins : ils étaient vêtus de blouses blanches,

qui achevaient de leur donner un aspect sérieux et grave. Et, depuis cette première visite, tous les jours ils l'examinèrent une ou deux fois, souvent avec des médecins étrangers qu'ils amenaient pour le voir. Sur l'ordre des médecins, Laurent Petrovitch, humblement, ôta sa chemise, se coucha sur son lit, bombait son énorme poitrine charnue. Les médecins frappaient sa poitrine avec de petits marteaux, y appliquaient de petites trompettes, et écoutaient, échangeant entre eux des réflexions, ou bien signalant aux étudiants telle ou telle particularité intéressante. Souvent ils forçaient Laurent Petrovitch à recommencer le récit de sa vie antérieure : il obéissait en rechignant, mais il obéissait. De ses réponses ressortait qu'il avait beaucoup mangé, beaucoup bu, beaucoup aimé les femmes, beaucoup travaillé ; et, à chacun de ces « beaucoup » nouveaux, Laurent Petrovitch se reconnaissait moins dans l'homme dont ses réponses esquissaient l'image. Il était stupéfait de découvrir que c'était vraiment lui, le marchand Kochevirov, qui s'était conduit d'une façon si sottise, si dangereuse pour lui-même !

Après les médecins, les étudiants lui tapotaient la poitrine ou y appliquaient leurs oreilles. Souvent aussi ils venaient le voir en l'absence des médecins. Les uns d'une voix brève et sèche, d'autres avec une irrésolution timide, ils l'invitaient à se dévêtir ; et de nouveau commençait l'examen attentif et minutieux de son corps. En raison de l'intérêt tout particulier que son cas présentait pour eux, ils tenaient même un journal de sa maladie ; et Laurent Petrovitch, en les voyant toujours occupés à noter par écrit des mots qu'il ne comprenait pas, avait l'impression d'être transporté tout entier sur les pages de leur cahier. De jour en jour il s'appartenait moins ; du matin au soir son corps était à la disposition de tout le monde. À heure fixe, il portait lourdement ce corps jusqu'à la salle de bains, ou bien l'asseyait à la table où mangeaient ceux des malades qui pouvaient se remuer. Et là encore, souvent, des internes venaient le pincer, le tâter, s'occuper de lui.

Le fait est que jamais, dans toute sa vie, on ne s'était autant occupé de lui ; et, avec tout cela, il éprouvait, du matin au soir, un sentiment de

profonde solitude qui le désespérait. Il n'y avait pas jusqu'aux murs de la chambre qui ne lui parussent plus absolument étrangers que ceux des hôtels garnis où il avait demeuré au cours de ses voyages. Ces murs étaient blancs, mais il souffrait de ne pas y voir une seule tache. Ils étaient propres, et parfaitement aérés ; mais, dans les maisons même les plus propres, l'air a toujours une odeur spéciale, n'appartenant qu'à elles, et correspondant au caractère des personnes qui les habitent : et la chambre de la clinique n'avait aucune odeur. Médecins et étudiants étaient toujours pleins d'attention et de prévenance pour lui ; ils plaisantaient avec lui, lui tapaient sur l'épaule, le consolait ; mais, dès qu'ils l'avaient quitté, Laurent Petrovitch recommençait aussitôt à songer qu'il était en route pour quelque grand voyage mystérieux, et que ces médecins et ces étudiants étaient des conducteurs, chargés de l'escorter jusqu'au bout de ce voyage. Ils avaient escorté déjà des milliers de voyageurs, de la même façon ; et, sous toutes leurs bonnes paroles, il devinait qu'ils s'inquiétaient surtout de savoir si son billet était

bien en règle. Et plus eux et les autres s'occupaient de son corps, plus lui paraissait profonde et terrible la solitude de son âme.

– Quel jour reçoit-on les visites, ici ? – demanda Laurent Petrovitch à l'infirmière. Il parlait en petites phrases courtes, sans regarder ceux à qui il s'adressait.

– Le dimanche et le jeudi. Mais en demandant au médecin-chef, on peut aussi recevoir des visites les autres jours, répondit l'infirmière, qui aimait à causer.

– Et ne pourrais-je pas obtenir que personne n'eût le droit de venir me voir ?

L'infirmière, étonnée, répondit que la chose était possible ; et cette réponse fit manifestement grand plaisir au malade. Toute cette journée-là, il se sentit un peu plus gai. Et, bien que son contentement ne le rendît pas plus bavard, c'est de meilleure humeur et avec plus de complaisance qu'il écouta ce que lui racontait gaiement, bruyamment, infatigablement, son voisin de lit, le diacre Philippe.

Ce diacre venait du gouvernement de Tambov. Il était entré à la clinique deux jours seulement avant Laurent Petrovitch ; mais déjà il avait fait connaissance avec tous les habitants des cinq chambres du premier étage. Il était de petite taille, et si maigre que, quand il ôtait sa chemise, pour la visite, on voyait saillir toutes ses côtes ; son frêle petit corps, blanc et propre, ressemblait au corps d'un enfant de dix ans. Il avait des cheveux épais, longs, d'un blond grisonnant, et qui frisaient aux extrémités. Son tout petit visage bruni, aux traits réguliers, ressortait comme dans un cadre trop grand. Et c'était même cette analogie de son visage avec les sombres et sèches figures des vieux portraits qui avait d'abord amené l'infirmier physionomiste à ranger le diacre dans la catégorie des tempéraments sévères et difficiles à vivre. Mais, dès le premier entretien, il avait dû reconnaître la fausseté de son diagnostic. Le « père diacre », comme tout le monde l'appelait, était le meilleur enfant de la terre. Volontiers, et avec une franchise parfaite, il parlait à tous de lui-même, de sa famille, de ses connaissances ; et à interroger les autres sur tout

cela il mettait une curiosité si ingénue, que tous lui répondaient avec une franchise pareille. Lorsque quelqu'un éternuait, la voix joyeuse du père diacre criait, de loin :

– À vos souhaits ! Que Dieu vous bénisse !

Personne ne venait le voir, et il était très gravement malade ; mais il ne se sentait nullement seul, s'étant lié non seulement avec tous les malades, mais encore avec leurs visiteurs. Au reste, il ne connaissait pas l'ennui. Plusieurs fois par jour, il souhaitait aux malades une prompte guérison ; aux bien portants il souhaitait l'accomplissement de tous leurs désirs ; et il n'y avait personne à qui il ne trouvât quelque chose de bon et d'agréable à dire. Tous les matins, il saluait chacun de ses compagnons en particulier ; et, quel que fût le temps au dehors, jamais il ne manquait d'affirmer qu'on allait avoir une journée charmante. Il riait constamment, d'un rire silencieux et jovial. Et il remerciait tout le monde, souvent sans que l'on pût deviner de quoi. C'est ainsi que, la première fois, après le goûter, il remercia Laurent

Petrovitch de lui avoir tenu compagnie.

– Et le fait est que, à nous deux, nous venons d’avaler une bonne petite ration de thé, n’est-ce pas, petit père ? dit-il, bien que Laurent Petrovitch prît son thé à part, et ne fût point d’humeur à gratifier personne de sa compagnie.

Il était très fier de sa dignité de diacre, qu’il n’avait acquise que depuis trois ans, ayant été jusque-là un simple chantre. Mais il paraissait plus fier encore de la taille exceptionnelle de sa femme.

– Ma femme, ah ! si vous voyiez comme elle est grande ! disait-il orgueilleusement à tous ses interlocuteurs. Et les enfants, tous comme elle !

Tout ce qu’il voyait, dans la clinique, – la propreté, l’ordre, la complaisance des médecins, les fleurs dans le corridor, – tout l’enthousiasmait. Et, tantôt riant, tantôt faisant un signe de croix devant l’image sainte, il s’épanchait de ses sentiments devant le taciturne Laurent Petrovitch ; et, quand les mots lui manquaient, il s’écriait :

– Que Dieu vous bénisse ! Aussi vrai que je vis, que Dieu vous bénisse !

Le troisième habitant de la chambre était un jeune étudiant, brun et barbu, Torbetsky. Celui-là ne se levait presque pas de son lit ; et, tous les jours, il recevait la visite d'une grande jeune fille aux yeux modestement baissés, mais d'ailleurs pleine d'aisance et de légèreté dans ses mouvements. Serrée dans son manteau noir, qui lui allait à ravir, elle franchissait rapidement le corridor, s'asseyait près du lit de l'étudiant, et y restait jusqu'à quatre heures, où, d'après le règlement, devaient cesser les visites. Parfois, les deux jeunes gens causaient beaucoup et avec animation, en se souriant, et à voix basse ; mais par instants on entendait certains de leurs mots, de ceux, précisément, qu'ils avaient sans doute l'intention de se dire tout bas : « Mon trésor » – « Je t'aime ! » Parfois aussi il y avait entre eux de longs silences, où ils se contentaient de se regarder dans les yeux. Alors, le père diacre toussait, et, prenant une mine sérieuse et affairée, sortait de la chambre. Et Laurent Petrovitch, feignant de dormir, voyait, sous ses paupières un

peu entrouvertes, que les deux jeunes gens se mangeaient de baisers. Aussitôt, une souffrance s'allumait en lui, son cœur se mettait à battre très fort, par saccades, ses yeux se rouvraient, et ses massives mâchoires entraient en mouvement. De l'air le plus indifférent qu'il pouvait, il considérait le mur blanc, en face de lui ; mais, dans la blancheur même de ce mur, il croyait lire une raillerie qui l'exaspérait.

II

La journée, dans la chambre, commençait très tôt, avant l'aube d'hiver ; et elle était longue, claire et vide. À six heures, on donnait aux malades leur thé du matin, qu'ils buvaient lentement, par petites gorgées. Puis on leur mettait le thermomètre, pour mesurer leur température. Un grand nombre des malades de la clinique, et le père diacre en particulier, avaient appris là pour la première fois l'existence, chez eux, d'une température : celle-ci leur paraissait une chose infiniment mystérieuse, et ils attachaient une importance extrême à la mesurer. Le petit tube de verre, avec ses raies noires et rouges, était devenu pour eux l'indice de leur vie, de telle sorte qu'un dixième de degré de plus ou de moins les rendait heureux ou malheureux pour la journée entière. Le père diacre lui-même, éternellement gai, avait une seconde de tristesse et hochait la tête avec mélancolie lorsque la

température de son corps se trouvait plus basse que ce qu'on lui avait dit être la normale.

– Voilà une drôle d'histoire, mon petit père ! Trente-six et huit dixièmes ! disait-il à Laurent Petrovitch, en examinant avec méfiance le thermomètre dans sa main.

– Tiens-le quelque temps encore sous ton bras, ça le réchauffera ! répondait Laurent Petrovitch d'un ton méprisant.

Et le père diacre obéissait ; et, si la chance voulait qu'il gagnât un dixième de degré de plus, il se rassérénait, et remerciait chaudement Laurent Petrovitch pour son bon conseil.

Ce thermomètre ramenait la pensée des malades, pour toute la journée, à la préoccupation de leur santé ; et toutes les recommandations des médecins s'accomplissaient non seulement avec ponctualité, mais même avec une certaine solennité. Mais personne ne les accomplissait aussi solennellement que le père diacre : quand il tenait le thermomètre, quand il avalait une potion, aussitôt il prenait une mine grave et recueillie, la même qu'il prenait pour parler de sa consécration

en qualité de diacre. Souvent il se fâchait contre ceux des malades qui ne remplissaient pas à la lettre les instructions des médecins. Il y avait, en particulier, dans la chambre voisine, un gros homme nommé Minaïev, qu'il ne cessait point de sermonner à ce sujet. À ce Minaïev les médecins avaient défendu de manger de la viande, et lui, en cachette, il en dérobait des bouchées à ses compagnons de table, et il les dévorait, sans même mâcher !

Vers sept heures, la chambre se remplissait de la lumière du jour, entrant par les hautes fenêtres. Aussitôt les murs blancs, les draps blancs des lits, le plafond et le plancher, tout brillait et rayonnait. Mais c'était chose bien rare que quelqu'un s'approchât des fenêtres pour regarder au dehors : la rue et le monde entier, tout ce qui se trouvait au-delà des murs de la clinique, avait perdu son intérêt pour les malades. Là-bas, on vivait. Là-bas, des charrettes couraient, pleines de gens, un régiment de soldats défilait, les portes des magasins s'ouvraient avec bruit. Ici, trois malades étaient couchés sous les draps, ayant à peine assez de force pour se retourner ; ou bien,

vêtus de robes de chambre grises, ils se traînaient lentement sur le parquet ciré. L'étudiant recevait un journal ; mais lui et ses compagnons ne le regardaient presque pas ; la moindre irrégularité des fonctions digestives chez un des malades de la clinique les intéressait et les émouvait davantage que les plus graves événements qui agitaient la surface du monde.

Vers onze heures arrivaient les médecins et les étudiants, et de nouveau recommençaient les interrogatoires. Laurent Petrovitch, les yeux fixés devant lui, répondait d'une voix sombre et avec effort ; le père diacre, très ému, parlait tant et si vite, avec un tel désir de satisfaire tout le monde, et de témoigner à tout le monde sa considération, que souvent on avait peine à comprendre ses paroles. Parlant de lui-même, il disait :

– Lorsque j'ai eu l'honneur d'entrer à la clinique...

Parlant de l'infirmière, il disait :

– Elle a eu la bonté de m'administrer un lavement...

Toujours il savait exactement à quelle heure et à quelle minute il avait éprouvé de l'oppression, à quels moments de la nuit il s'était réveillé, et combien de fois. Et quand les médecins s'en allaient, il redevenait plus gai, les remerciait, s'efforçait d'avoir un mot aimable pour chacun d'eux en particulier. Après quoi il montrait au taciturne Laurent Petrovitch, et à l'étudiant, qui souriait, de quelle façon il avait salué d'abord le docteur Alexandre Ivanovitch, et puis le docteur Sémène Nicolaïevitch.

Il était très malade, incurablement, et ses jours étaient comptés. Mais il ne s'en doutait pas, et il parlait avec enthousiasme du pèlerinage qu'il ferait, après sa guérison, au monastère Troïtzky, ou bien encore d'un pommier qu'il avait dans son jardin, et dont il attendait beaucoup de fruits pour l'été prochain. Dans les belles journées, quand les murs et le parquet de la chambre se remplissaient des rayons du soleil, quand les ombres, sur les draps blancs des lits, devenaient bleues, sous une lumière déjà presque d'été, le père diacre entonnait à voix haute un hymne touchant :

« Chantons le maître du monde, qui, du haut des cieux, nous envoie la pure lumière de son soleil !... »

Sa voix, une faible petite voix de ténor, commençait à trembler ; et, rempli d'une émotion qu'il s'efforçait de cacher à ses voisins, il s'essuyait les yeux, avec son mouchoir, et souriait. Puis, traversant la chambre, il s'arrêtait devant la fenêtre et levait son regard vers le ciel bleu sans nuages : et le ciel lui-même, infiniment haut au-dessus de la tête, infiniment beau, semblait un grand chant solennel et divin. Et souvent l'on entendait s'y mêler, tout à coup, une petite voix de ténor, timide et tremblante, mais pleine d'une supplication doucement passionnée :

« Sous mes nombreux péchés chancelle mon corps, chancelle mon âme ! À toi j'ai recours, Jésus bienfaisant, espoir des désespérés ! Toi, viens à mon aide. »

À midi, on servait le dîner ; à quatre heures le thé, à huit heures le souper. À neuf heures la petite lampe électrique se recouvrait d'un abat-jour bleu, et la nuit commençait, une nuit longue

et vide comme la journée.

Un grand silence s'étendait sur toute la clinique, coupé seulement par le bruit monotone de la respiration des convalescents, par la toux des malades, par de faibles soupirs et gémissements. Et ces murmures nocturnes avaient souvent quelque chose d'énigmatique, qui épouvantait. Était-ce un malade qui se plaignait au loin, ou bien n'était-ce pas la mort elle-même qui venait errer le long des murs blancs, entre les draps blancs ?

Sauf la première nuit, où il avait dormi d'un sommeil de plomb, Laurent Petrovitch ne dormait presque pas. Et les nuits étaient pleines, pour lui, de pensées nouvelles et pénibles. Tenant ses deux mains velues sous sa tête, immobile, il considérait obstinément la lueur de la lampe, tamisée par l'abat-jour bleu, et il songeait à toute sa vie. Il ne croyait pas en Dieu, ne tenait pas à la vie, et ne craignait pas la mort. Tout ce qu'il y avait eu en lui de vie et de force, tout cela avait été dépensé sans profit et sans joie. Dans sa jeunesse, quand ses cheveux frisaient sur sa tête,

souvent il volait de la viande ou des fruits, chez son patron ; et on le surprenait, on le battait, et il détestait ceux qui le battaient. Plus tard, dans l'âge mûr, il se servait de sa richesse pour pressurer les pauvres gens ; il écrasait ceux qui lui tombaient sous la main, et eux, en échange, ils le payaient de haine et d'effroi. Puis était venue la vieillesse, était venue la maladie, et l'on avait commencé à le voler lui-même, et lui-même avait traité sans pitié ceux qu'il avait pu surprendre... Ainsi s'était passée toute sa vie : elle n'avait été qu'une longue et amère suite d'humiliations et de haines, où s'étaient bien vite éteintes les petites lueurs fugitives de l'amour, ne laissant dans son âme qu'un grand tas de cendres froides. À présent, il aurait voulu sortir de la vie, oublier ; mais la nuit silencieuse était cruelle et impitoyable. Et il songeait avec mépris à la sottise de ceux qui aimaient cette vie. Il tournait la tête vers le lit voisin, où dormait un de ces sots, le père diacre. Longtemps et attentivement il considérait le petit visage blanc, qui se confondait avec le linge blanc de l'oreiller et des draps. Et parfois un mot lui jaillissait des lèvres :

– Imbécile !

Puis il regardait dormir l'étudiant, celui que, dans la journée, embrassait la jeune fille ; et, plus amèrement encore, il murmurait :

– Quels imbéciles !

Le jour son âme semblait s'éteindre ; son corps accomplissait exactement tout ce qu'on lui ordonnait, avalait les potions, se tournait et se retournait. Mais, de semaine en semaine, il faiblissait ; et bientôt on dut le laisser au lit toute la journée, immobile, énorme avec une trompeuse apparence de vigueur et de santé.

Le diacre, lui aussi, faiblissait. Il allait moins dans les autres chambres, il riait plus rarement. Mais dès qu'entrait dans la chambre un petit rayon de soleil, il recommençait à bavarder joyeusement, remerciant tout le monde, depuis le soleil jusqu'aux médecins, et se complaisant plus encore que naguère dans le souvenir de son cher pommier. Puis il chantait son hymne, et son visage, qui était devenu plus sombre, s'éclaircissait de nouveau, tout en prenant une mine plus grave, ainsi qu'il convenait pour un

diacre. Le chant fini, il se tournait vers Laurent Petrovitch et lui décrivait le diplôme qu'on lui avait donné lors de sa consécration.

– Une feuille énorme, grande comme ça ! – disait-il en étendant les mains, – et toute pleine d'écriture ! Des lettres noires, d'autres dorées ! Une rareté, vraiment !

Il faisait le signe de la croix devant l'image sainte, et ajoutait, d'un ton recueilli :

– Et, en bas, le sceau de l'archiprêtre. Un sceau énorme, mon petit père ! Ah ! si vous pouviez voir ça !

Et il riait de tout son cœur, cachant ses yeux brillants dans le réseau de ses petites rides. Mais, tout à coup, un nuage gris recouvrait le soleil, la chambre s'assombrissait de nouveau, et le père diacre, avec un soupir, se recouchait sur son oreiller.

III

Dans les champs et les jardins, la neige gisait encore ; mais déjà elle avait été balayée dans les rues, où, par endroits, les voitures commençaient même à soulever un peu de poussière. Le soleil versait dans la chambre une vraie pluie de lumière ; et cette lumière était si chaude que déjà parfois l'on avait à s'en garer, comme en été. Aussi ne parvenait-on pas à comprendre que, dehors, derrière les fenêtres de la chambre, l'air restât frais, aigre et piquant. Au reste, le bruit de la rue ne pénétrait guère dans la clinique, à travers les doubles fenêtres ; mais quand, le matin, on ouvrait la partie supérieure de ces fenêtres, tout à coup, sans transition, s'y précipitait le vacarme joyeux, bruyant, et comme ivre, des moineaux. Tous les autres bruits s'effaçaient devant celui-là ; et lui, solennellement, il se répandait à travers les corridors, descendait les escaliers, faisait vibrer

les éprouvettes de verre du laboratoire. Les malades souriaient involontairement ; et le père diacre, se mettant une main sur les yeux, étendait l'autre main et murmurait à ses voisins :

– Les moineaux ! entendez-vous les moineaux ?

La fenêtre se refermait, le mince cri enfantin des moineaux mourait aussi soudainement qu'il était né, et la chambre retombait à son silence ordinaire.

Mais à présent les malades s'approchaient plus souvent des fenêtres, et y stationnaient longtemps, frottant les vitres de leurs doigts. Ils n'avaient plus le même entrain à mesurer leur température. Et tous ne parlaient plus que de l'avenir. Cet avenir leur apparaissait à tous clair et beau.

Tel il apparaissait même à ce petit garçon de la douzième chambre qui, quelques jours auparavant, avait dû être transporté dans un cabinet spécial, où les infirmières racontaient qu'il était en train d'agoniser. Bon nombre des malades l'avaient vu, quand on l'avait enlevé de

la douzième chambre, avec tous les draps de son lit : on l'avait emporté la tête la première, et il restait étendu, immobile, promenait seulement d'un objet sur l'autre ses grands yeux noirs ; et dans ces yeux se lisait un regard si étrange et si affreux à la fois que tout le monde s'était détourné pour y échapper. Et tout le monde, dès lors, avait deviné que l'enfant allait mourir ; mais l'idée de sa mort n'émouvait ni n'effrayait personne : car la mort était ici une chose aussi ordinaire et aussi simple qu'elle doit être, sans doute, à la guerre.

Un autre des malades de la même chambre mourut, précisément, vers ce temps-là. C'était un petit vieillard, grisonnant, et d'apparence encore assez drue, mais qui avait été frappé de paralysie. Toute la journée il se traînait d'un lit à l'autre, une de ses épaules en avant, et à tous les malades il racontait une seule et même histoire : celle du baptême de la Russie sous saint Vladimir. Ce qui l'intéressait, dans cette histoire, jamais on n'avait pu le deviner : car il parlait très bas et d'une façon à peine compréhensible ; mais il était si exalté qu'il ne cessait pas d'agiter sa main droite

et de tourner en tous sens son œil droit, – le côté gauche de son corps étant paralysé. Lorsqu'il était de bonne humeur, il terminait brusquement son récit en murmurant, à demi-voix : « Que Dieu soit avec nous ! » Mais plus souvent encore il était mal disposé, et se plaignait qu'on ne lui donnât point de bains chauds, qui infailliblement devaient lui rendre la santé. La veille de sa mort, il avait enfin obtenu la permission de prendre un bain chaud ; aussitôt il s'était rasséréiné, et avait répété plusieurs fois, en riant : « Que Dieu soit avec nous ! » Ce soir-là, les malades qui passaient devant la salle de bains en avaient entendu sortir un grognement continu et rapide : c'était le petit vieillard, qui, pour la dernière fois, s'adressant à l'infirmier chargé de veiller sur lui, racontait l'histoire du baptême de la Russie sous saint Vladimir.

Dans la huitième chambre, cependant, les choses allaient leur train. L'étudiant Torbetzky se rétablissait ; Laurent Petrovitch et le père diacre baissaient de jour en jour. La vie s'écoulait d'eux si doucement, si sournoisement, qu'eux-mêmes ne s'en apercevaient presque pas, bien qu'ils

eussent désormais cessé de pouvoir se lever de leurs lits.

Et, toujours avec la même régularité, les médecins et les étudiants venaient, en blouse blanche, tapotaient, écoutaient et causaient entre eux.

Le cinquième vendredi du carême, on conduisit le père diacre dans la salle où se donnaient les leçons publiques ; et il en revint visiblement très ému. Il faisait des signes de croix, s'essuyait les yeux avec le rebord de son drap, et ses yeux étaient tout rouges.

– Pourquoi pleurez-vous, père diacre ? demanda l'étudiant.

– Ah ! petit père ! ne m'en parlez pas ! répondit le diacre d'une voix tremblante. Voilà que Semène Nicolaïevitch me fait asseoir dans un fauteuil, se tient debout près de moi, et dit aux étudiants : « Tenez, voici un malade... »

Mais soudain le visage du diacre se rembrunit de nouveau, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes. Il se détourna, tout honteux, et

poursuivit :

– Ah ! petit père ! si vous aviez entendu Semène Nicolaïevitch ! C'était si affreux, de l'entendre ! Le voilà qui dit : « Tenez, *c'était* un diacre... »

De nouveau le diacre s'arrêta, la voix étranglée :

– C'était un diacre...

Les larmes empêchèrent le père diacre de continuer. Il reposa sa tête sur l'oreiller, se tut quelques instants et reprit :

– Toute ma vie, il l'a racontée. Comme quoi j'ai été chantre, et n'ai pas mangé à ma faim. De ma femme aussi, il en a parlé ! Tout cela était si affreux ! si affreux ! On aurait dit que j'étais mort, et qu'on parlait sur mon cercueil. C'était, qu'on disait, c'était un diacre...

Et pendant que le père diacre parlait ainsi, tout le monde voyait clairement que cet homme allait mourir ; on le voyait aussi clairement que si la mort elle-même avait été debout, là, au pied du lit. Du joyeux petit diacre soufflait un froid

mystérieux et terrible ; et lorsque, avec de nouveaux sanglots, il cacha sa tête sous le drap, l'étudiant se mit à froter nerveusement ses mains, et Laurent Petrovitch partit d'un gros rire qui le fit tousser.

Depuis quelques jours, Laurent Petrovitch s'agitait beaucoup dans son lit, se retournait, grommelait et se fâchait contre les infirmières. C'est du même air fâché qu'il accueillait les médecins, et l'un d'eux finit par s'en apercevoir : ce médecin était un brave homme, qui lui demanda avec sympathie :

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Je m'ennuie, répondit Laurent Petrovitch. Il dit cela d'une voix d'enfant malade, et referma les yeux pour cacher ses larmes. Et, ce soir-là, dans le *journal* de sa maladie, parmi des observations sur son pouls, sa température, sa respiration, se trouva mentionné un phénomène nouveau : « Le malade se plaint de l'ennui. »

L'étudiant continuait à recevoir les visites de la jeune fille qu'il aimait. Elle arrivait dans la chambre avec des joues si roses, après sa marche

à l'air frais, que c'était un spectacle à la fois charmant et un peu triste de les voir. Penchant son visage contre celui de Torbetzky, elle lui disait :

– Tiens, tête comme mes joues brûlent !

Et le jeune homme le tâtait non pas avec ses mains, mais avec ses lèvres ; il le tâtait longtemps et passionnément, car la santé lui revenait et les forces avec elle. Désormais les deux amoureux ne se gênaient plus, devant les autres malades, et s'embrassaient ouvertement. Sur quoi le diacre, par délicatesse, se détournait ; tandis que Laurent Petrovitch, ne faisant plus semblant de dormir, fixait sur eux un regard ironique. Aussi aimaient-ils le père diacre, tandis qu'ils détestaient Laurent Petrovitch.

Le samedi, le diacre reçut une lettre de chez lui.

Il l'attendait déjà depuis une semaine, et tout le monde, à la clinique, savait que le père diacre attendait une lettre ; tout le monde s'en inquiétait avec lui. Ranimé et ragaillardi, il se leva de son lit et se mit à traîner lentement par les chambres,

saluant, remerciant, recueillant les félicitations et montrant la lettre. Tout le monde connaissait déjà depuis longtemps la haute taille de sa femme ; mais, ce jour-là, il révéla une autre de ses particularités :

– Ah ! elle n’a pas sa pareille pour ronfler ! Quand elle est dans son lit, vous pourriez la battre, elle ne s’éveillerait pas !

Puis le père diacre, s’interrompant d’imiter le ronflement de sa femme, s’écria :

– Et avez-vous jamais vu quelque chose comme ceci ?

Il montrait la quatrième page de la lettre, où une plume maladroite et tremblante avait dessiné le contour d’une petite main d’enfant étendue ; et, au milieu, juste à l’endroit de la paume, on avait écrit : « Tossik a appliqué sa main. » Ce Tossik, avant d’appliquer sa main, s’était évidemment livré à quelque travail dans la boue, car partout où la main avait touché le papier, celui-ci portait de grosses taches grises.

– C’est mon petit-fils ! Hein, croyez-vous

qu'il est gaillard ? Il a quatre ans en tout, et sage, et malin, vous n'en avez pas idée ! Il a appliqué sa main, voyez-vous ça ?

Enthousiasmé de ce trait de génie, le père diacre se frappait les genoux et riait silencieusement. Et son visage, longtemps privé d'air, pâli et jauni, redevenait pour une minute le visage d'un homme bien portant, dont les jours n'étaient pas encore comptés.

Ce même samedi, Laurent Petrovitch fut, à son tour, conduit dans la salle des leçons publiques. Il en revint, lui aussi, très ému, avec des mains tremblantes et un sourire forcé. Il repoussa durement l'infirmier qui l'aidait à se déshabiller, et, sitôt dans son lit, il ferma les yeux. Mais le père diacre, qui savait maintenant par expérience ce qu'étaient les leçons publiques, attendit le moment où les yeux de Laurent Petrovitch s'entrouvrirent et, avec une curiosité pleine de sympathie, commença à interroger son voisin sur les détails de la séance.

– Eh bien, petit père, c'est affreux, hein ? Je suis sûr que, de toi aussi, on aura dit : « C'était,

qu'on aura dit, c'était un marchand... »

Laurent Petrovitch se tourna, d'un air furieux, vers le diacre, le parcourut du regard, se retourna de l'autre côté et, de nouveau, ferma les yeux.

– Ça ne fait rien, petit père, ne t'inquiète pas ! Tu guériras, tu pourras même encore doubler ta fortune, avec l'aide de Dieu ! – poursuivit le père diacre.

Il était étendu sur le dos et, rêveusement, considérait le plafond, où était venu se jouer, on ne savait comment, un léger rayon de soleil. L'étudiant sortit pour aller fumer une cigarette, et il y eut une minute de silence où l'on entendit seulement le souffle bref et lourd de Laurent Petrovitch.

– Oui, petit père, – reprit le diacre lentement, d'une voix calme et joyeuse, – et quand tu passeras dans nos pays, ne manque pas de venir me voir ! C'est à cinq verstes de la station : n'importe quel moujik pourra te conduire. Tu verras comme nous te ferons fête ! J'ai du kvass, à la maison, que jamais certainement tu n'en auras bu d'aussi doux !

Le père diacre se tut quelques instants, soupira et reprit encore :

– Quant à moi, ma première affaire sera d’aller au couvent Troïtzky. Et j’y mettrai aussi un cierge pour toi ! Après cela, j’irai voir les saintes églises. Au bain de vapeur, j’irai aussi ! Comment donc s’appelle celui dont on parlait l’autre jour ? Le Bain du Marché, est-ce bien ça ?

Laurent Petrovitch ne répondant pas, le père diacre résolut lui-même la question :

– Le Bain du Marché, c’est bien cela ! Et puis après, aussi vrai qu’il y a un Dieu, en route pour la maison !

Enfin le diacre cessa de parler ; et, dans le silence qui suivit, le souffle sourd et saccadé de Laurent Petrovitch ressembla au ronflement irrité d’un bateau à vapeur arrêté en chemin. Et le père diacre n’avait pas encore congédié de son imagination la perspective, évoquée par lui, de leur prochain bonheur, lorsqu’il entendit entrer dans son oreille d’étranges, d’incompréhensibles, d’effrayantes paroles. Effrayantes par le son seul qu’elles avaient ; effrayantes par la voix grossière

et haineuse qui les prononçait, et, bien qu'il n'en comprît pas le sens, son cœur s'arrêta de battre quand il les entendit.

– La route du cimetière de Vagankov, voilà la route que tu vas prendre !

– Qu'est-ce que tu dis, petit père ? demanda le diacre, se figurant avoir mal entendu.

– Au cimetière, au cimetière, je te dis, et sans que ça traîne ! répondit Laurent Petrovitch. Il s'était de nouveau retourné vers le diacre, et avait même tendu sa tête hors du lit pour être plus sûr que tous ses mots iraient à leur adresse. Mais avant, on te portera à l'amphithéâtre, et là on te découpera le corps de si belle façon que ce sera un plaisir, aussi vrai que je crois en Dieu.

Et Laurent Petrovitch éclata de rire.

– Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as ? Que Dieu soit avec nous ! – murmurait le père diacre.

– Moi, peu importe ce que j'ai ! Mais ce qui est sûr, c'est qu'on a ici une belle façon de dépecer les morts avant de les enterrer ! On

commencera par te couper une main, et on enterrera ta main. Puis, c'est un pied qu'on te coupera, et on enterrera ton pied. Il y a comme ça des morts qu'on fait traîner pendant des mois, sans en venir à bout.

Le diacre se taisait, les yeux obstinément fixés sur Laurent Petrovitch, qui continuait de parler. Et il y avait quelque chose de repoussant à la fois et de pitoyable dans la franchise cynique de ses paroles.

– Je te regarde, père diacre, et je songe en moi-même : « Voilà un homme qui est vieux, et il est bête comme un enfant de deux ans ! » Écoute, à quoi cela te sert-il de dire : « J'irai au couvent Troïtzky, j'irai au bain de vapeur ? » Ou bien encore de nous rebattre les oreilles avec ton pommier ? Il te reste à peine huit jours à vivre, et toi...

– Huit jours ?

– Mais oui, huit jours ! Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les médecins qui le disent. J'étais couché ce matin, et tu n'étais pas là ; voilà qu'arrivent les étudiants, et les voilà qui disent :

« Notre petit père diacre, ce sera bientôt son tour ! Il pourra encore traîner une petite semaine !

– Traî-ner ?

– Hé ! te figures-tu qu'*elle* va avoir pitié de toi et t'épargner, toi tout seul ? – Laurent Petrovitch insista sur le mot *elle*, comme pour en accentuer le sens effrayant. – Allons, regarde bien ! Applique bien ton thermomètre ! Hé ! diacre imbécile ! « J'irai au couvent Troïtzky ! J'irai au bain de vapeur ! » Des gens meilleurs que toi ont vécu, et ils sont morts !

Le visage du père diacre était devenu jaune comme du safran. Il ne pouvait ni parler, ni pleurer, ni même gémir. Silencieusement, lentement, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, la cacha sous les draps, pour échapper aux paroles de Laurent Petrovitch et au monde entier ; et il resta immobile. Mais Laurent Petrovitch ne pouvait s'empêcher de parler : chacun de ses mots dont il blessait le diacre lui apportait, à lui, une consolation et un soulagement. Et ce fut du ton le plus bonhomme qu'il répéta :

– Mais oui, petit père, c'est ainsi ! Une petite

semaine ! Tu es là à prendre ta température, à compter les degrés : les voilà, les degrés ! Et, quant au bain de vapeur, tu en reparleras dans l'autre monde !

En cet instant rentra l'étudiant, et Laurent Petrovitch, à regret, se tut. Il essaya d'abord de se cacher la tête sous ses draps, comme le père diacre ; mais bientôt il rejeta les draps, et, avec un sourire moqueur, il regarda l'étudiant.

– Et votre sœur, je vois qu'aujourd'hui encore elle ne va pas venir ? – demanda-t-il au jeune homme, avec la même bonhomie affectée, et le même vilain sourire.

– Elle est souffrante ! – répondit sèchement l'étudiant dont le front s'était rembruni.

– En vérité ? quel malheur ! – fit Laurent Petrovitch en hochant la tête. – Et qu'a-t-elle donc ?

Mais l'étudiant ne répondit pas, il feignit de ne pas avoir entendu la question. Depuis trois jours déjà, la jeune fille qu'il aimait n'était pas venue le voir à l'heure de la visite ; et, ce jour-là encore,

elle ne venait pas. Torbetzky faisait semblant de regarder par la fenêtre, au hasard, par désœuvrement ; mais en réalité il s'efforçait d'apercevoir, sur la gauche, la porte de la clinique, que d'ailleurs on ne pouvait pas voir. Tantôt il allongeait le cou, appuyait son front sur la vitre, tantôt il consultait sa montre ; et l'on entendit enfin sonner quatre heures, et le délai pour les visites se trouva écoulé. Pâle et fatigué, le jeune homme but à contrecœur un verre de thé et s'étendit sur son lit, ne remarquant pas même le silence anormal du père diacre, ni la loquacité, non moins anormale, de Laurent Petrovitch.

– Allons, notre petite sœur n'est pas venue ! – dit celui-ci ; et il sourit de son vilain sourire.

IV

Cette nuit-là fut effroyablement longue et vide. La petite lampe brûlait faiblement sous l'abat-jour bleu ; le silence semblait frémir et s'inquiéter, portant de chambre en chambre les gémissements sourds, les ronflements, la lourde respiration des malades. Quelque part, une petite cuiller à thé tomba sur la dalle, et le bruit qu'elle produisit était pur et argentin comme celui d'une sonnette, et longtemps il continua de vibrer dans l'air lourd et muet. Aucun des trois habitants de la huitième chambre ne dormit, cette nuit-là : mais ils restaient étendus en silence, comme s'ils dormaient. Seul l'étudiant Torbetzky, oubliant la présence de ses compagnons, poussait parfois un grognement, se tournait et se retournait, soupirait, remettait en ordre ses couvertures et son oreiller. Deux fois il se leva pour aller fumer dans le corridor ; et puis enfin il s'endormit, vaincu par la force impérieuse de son organisme convalescent.

Et son sommeil était sain, et sa poitrine se soulevait d'un mouvement égal et léger. Sans doute même eut-il de beaux rêves : car sur ses lèvres apparut un sourire qui y resta longtemps, étrange et émouvant à voir, en contraste avec la profonde immobilité du corps et les yeux fermés.

Au loin, dans la salle des leçons publiques, sombre et vide, trois heures venaient de sonner, lorsque Laurent Petrovitch, qui commençait à sommeiller, entendit un bruit étouffé, menaçant et mystérieux. Le bruit semblait faire suite au son de l'horloge, et d'abord il paraissait doux et beau, comme un chant lointain. Laurent Petrovitch écouta : le son s'élargissait et croissait ; il restait toujours mélodieux, mais il ressemblait maintenant aux pleurs timides d'un enfant qu'on a enfermé dans une chambre sans lumière et qui, ayant peur à la fois des ténèbres et de ses parents qui l'ont enfermé, retient les sanglots dont sa poitrine est remplie. Mais, dès l'instant suivant, Laurent Petrovitch se réveilla tout à fait, et tout de suite il comprit l'énigme : c'était quelqu'un qui pleurait, un adulte, et qui pleurait sans beauté, s'étranglant de ses larmes.

– Qu’y a-t-il ? demanda Laurent Petrovitch effrayé.

Mais il ne reçut pas de réponse. Les pleurs s’arrêtèrent, et cet arrêt rendit encore la chambre plus vide et plus triste. Les murs blancs semblaient glacés, et il n’y avait personne de vivant à qui l’on pût se plaindre de sa solitude et de sa frayeur.

– Qui est-ce qui pleure ? répéta Laurent Petrovitch. Diacre, est-ce toi ?

Les sanglots cherchaient à se cacher quelque part, derrière Laurent Petrovitch ; mais tout à coup, ne se laissant plus retenir, ils s’épanchèrent en liberté. Le drap qui recouvrait le père diacre se mit à s’agiter, et la petite planchette de métal se cogna légèrement contre le fer du lit.

– Qu’est-ce que tu fais donc ? Qu’est-ce que tu as ? grommelait Laurent Petrovitch. Allons, ne pleure pas !

Mais le père diacre pleurait toujours ; et toujours plus souvent la petite planchette frappait le fer du lit, secouée par les mouvements

saccadés du petit corps tout tremblant. Laurent Petrovitch s'assit sur son lit, réfléchit un moment ; puis, avec lenteur, il sortit hors des draps ses jambes enflées. À peine les eut-il mises à terre, que quelque chose de chaud et de bruyant lui battit la tête ; son souffle s'arrêta, et il sentit qu'il allait tomber en arrière. Se soutenant péniblement sur ses pieds, il attendit la fin du vertige ; et son cœur retentissait avec un bruit si net que c'était comme si quelqu'un, dans sa poitrine, l'eût frappé à coups de marteau. Enfin Laurent Petrovitch reprit son souffle et, résolument, il franchit l'espace qui le séparait du lit du père diacre, – un énorme espace d'un pas et demi. L'effort achevé, de nouveau il eut à reprendre haleine. Tout en reniflant lourdement, il posa la main sur le petit corps frémissant, qui s'était écarté pour lui faire place sur le lit ; et, d'une voix très douce, d'une voix de prière, il dit :

– Ne pleure pas ! Allons, pourquoi pleures-tu ? Tu as peur de mourir ?

Brusquement le père diacre rabattit le drap qui

cachait son visage et, d'un accent plaintif, il s'écria :

– Ah ! petit père !

– Eh bien, quoi ? Tu as peur ?

– Non, petit père, je n'ai pas peur ! répondit le diacre, avec le même accent plaintif, mais accompagné d'un énergique hochement de la tête. Non, je n'ai pas peur ! répéta-t-il ; après quoi, s'étant de nouveau retourné vers le mur, il se remit à pleurer et à sangloter.

– Ne te fâche pas contre moi, pour ce que je t'ai dit tantôt ! demanda Laurent Petrovitch. Comme tu es bête, mon ami, de te fâcher !

– Mais je ne me fâche pas ! De quoi pourrais-je me fâcher ? Est-ce que c'est toi qui m'as amené la mort ? Elle vient toute seule...

Et le père diacre soupira profondément.

– Mais, alors, pourquoi pleures-tu ? demanda Laurent Petrovitch.

Sa pitié pour le père diacre commençait à se calmer et se changeait en une incertitude fatigante. Sans cesse ses yeux erraient sur le

visage à peine visible du diacre, avec sa barbiche grise ; et il sentait sous sa main le frémissement débile du petit corps amaigri, et il s'impatientait.

– Pourquoi pleures-tu comme ça ? répétait-il avec insistance.

Le père diacre se couvrit le visage de ses mains et dit, tout haut, d'une voix chantante d'enfant :

– Ah ! petit père, petit père ! c'est le soleil que je regrette. Si seulement tu savais... comme il... chez nous... dans le gouvernement de Tambov... comme il brille ! Aussi vrai... aussi vrai qu'il y a un Dieu ! Quel soleil !

Laurent Petrovitch ne comprenait pas et était déjà prêt à s'irriter contre le diacre. Mais tout à coup il se rappela l'effluve de chaude lumière qui, dans la journée, entrait par la fenêtre et dorait le plafond ; il se rappela comme le soleil brillait dans le gouvernement de Saratov, sur le Volga, sur le bois, sur le sentier poussiéreux qui traversait la plaine. Et il se frappa la poitrine de ses mains et, avec un sanglot enroué, il se laissa tomber en arrière, sur le lit, tout contre le diacre.

Et ainsi ils pleurèrent ensemble. Ils pleuraient le soleil, qu'ils ne reverraient plus, les pommiers qui désormais produiraient des fruits sans eux, ils pleuraient la douce vie et la mort cruelle. Le silence frémissant de la chambre emportait leurs sanglots et leurs soupirs, les répandait dans les chambres voisines, les mêlait aux ronflements vigoureux des infirmières, fatiguées de la longue journée, à la toux et aux gémissements sourds des malades, au souffle léger des convalescents. L'étudiant continuait de dormir, mais le sourire s'était éteint sur ses lèvres. La petite lampe électrique brillait d'une lumière immobile et sans vie. Les hauts murs blancs regardaient avec indifférence.

Laurent Petrovitch mourut la nuit suivante, à cinq heures du matin. S'étant endormi le soir d'un profond sommeil, il s'était réveillé tout à coup avec la conscience qu'il mourait, et qu'il y avait quelque chose qu'il devait faire : appeler au secours, crier, ou faire le signe de la croix. Et puis il avait perdu connaissance. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait fortement, ses jambes s'écartaient et se rapprochaient, sa tête alourdie

roulait au bas de l'oreiller. Le père diacre, à travers son sommeil, entendit un bruit, et demanda, sans rouvrir les yeux :

– Qu'est-ce que tu as, petit père ?

Mais personne ne lui répondit et il se remit à dormir.

Le lendemain, les médecins lui assurèrent qu'il allait vivre, et il les crut, et il fut heureux. Assis dans son lit il saluait de la tête tous les passants, les remerciait, leur souhaitait une bonne journée.

Heureux était aussi l'étudiant ; et, cette nuit-là, il avait dormi d'un fort sommeil plein de santé. Car, la veille, son amie était revenue le voir, l'avait tendrement embrassé, et était même restée vingt minutes de plus que le temps réglementaire.

Et le soleil se levait joyeusement.

*Traduit du russe par
Teodor de Wyzewa*

Dans le sous-sol

I

Il buvait beaucoup, il avait perdu sa situation et ses amis, puis il était venu habiter dans le sous-sol, en compagnie des voleurs et des prostituées ; il vivait des dernières hardes qui lui restaient.

Son corps exsangue et maladif était usé par le travail, rongé par la souffrance et l'eau-de-vie, et la mort, oiseau de proie, aveugle à la lumière du soleil et clairvoyant seulement dans les ténèbres, le guettait déjà. De jour, elle se cachait dans les coins sombres, et la nuit, elle venait silencieusement s'asseoir à son chevet, y passait de longues heures, jusqu'à l'aurore, avec une persévérance calme et obstinée. Lorsqu'aux premières lueurs du jour, il sortait de dessous la couverture sa tête pâle aux yeux d'animal pourchassé, la chambrette était déjà vide ; mais il ne croyait pas, comme les autres, à ce vide trompeur. Il examinait les recoins avec défiance. Se retournant avec des ruses soudaines, il jetait

un coup d'œil derrière lui, dans l'obscurité fondante de la nuit qui s'en allait. Alors il voyait ce que les autres n'aperçoivent jamais : un énorme corps couleur de cendre qui se mouvait, informe et terrible. Ce corps était fluide, il remplissait toute la chambre et laissait transparaître les objets comme une cloison de verre. Mais maintenant, Kijnakof n'en avait pas peur, et le monstre disparaissait jusqu'à la nuit suivante, laissant derrière lui comme des traces glacées.

L'homme s'endormait pour un instant, et des cauchemars hideux et extraordinaires le tourmentaient. Il voyait une chambre blanche, au plancher et aux murs immaculés éclairés d'une vive lumière blanche, elle aussi, et un serpent noir glissait sous la porte, avec un bruit léger semblable à un rire. La bête, appuyant sur le sol sa tête plate et aiguë, rampait rapidement en se tortillant au travers de la pièce, et disparaissait mystérieusement pour reparaître de nouveau sous la porte avec sa langue visqueuse, et ses anneaux qui se déroulaient comme un sombre ruban noir... et ce manège recommençait sans trêve. Une fois,

l'homme vit en rêve quelque chose d'amusant, et il se mit à rire, mais le rire sonna, singulier, pareil à un sanglot étouffé, et c'était lugubre de l'entendre : dans la profondeur inconnue de l'âme quelque chose pleure ou rit, alors qu'au même moment le corps gît immobile comme un cadavre.

Peu à peu les bruits du jour naissant frappaient ses oreilles : les voix des passants qui résonnaient sourdement, le grincement lointain d'une porte, le crissement du balai du portier enlevant la neige entassée sur le seuil, tous les sons vagues de la grande ville qui s'éveillait. Et c'est alors que se dressait devant lui cette chose affreuse : la conscience impitoyable et lucide qu'un jour nouveau était venu, que lui Kijnakof devrait bientôt se lever et reprendre sa lutte contre la vie sans espoir de vaincre.

Il fallait vivre.

Kijnakof tournait le dos à la lumière, tirait la couverture sur sa tête, afin qu'aucun rayon ne parvînt jusqu'à ses yeux ; il se pelotonnait, remontait ses genoux vers son menton et attendait

ainsi, sans bouger, redoutant de faire un mouvement ou simplement d'étendre les jambes. Les hardes dont il se couvrait, pour se protéger du froid qui régnait dans le sous-sol, s'élevaient en un grand tas sur le lit, mais il n'en sentait pas le poids et son corps était glacé. Chaque fois qu'arrivait jusqu'à lui un son parlant de la vie, il lui semblait que son corps s'enflait et s'étalait à découvert : alors il se contractait encore davantage et gémissait silencieusement sans voix et sans pensées, car maintenant il avait peur de sa propre voix et de ses propres pensées. Il priait on ne sait qui, afin que le jour ne vînt pas et qu'il lui fût toujours possible de rester couché sous son monceau de guenilles, sans bouger ni penser ; puis il tendait toute sa volonté pour retenir le jour qui grandissait et se persuader que la nuit continuait. Il aurait souhaité par dessus tout que quelqu'un vint lui mettre un revolver contre la nuque, à l'endroit où l'on sent un creux, et tirât.

Le jour s'affirmait, large, irrésistible ; il appelait à la vie avec autorité, et le monde entier commençait à se mouvoir, à parler, à travailler et à penser. Dans le sous-sol, c'était la vieille

Matrena, la logeuse, dont l'amant était âgé de vingt-cinq ans, qui se levait la première et commençait à piétiner dans la cuisine, à entrechoquer les ustensiles et à se démener près de la porte de Kijnakof. Il la sentait proche et se figeait, décidé à ne pas répondre si elle l'appelait. Mais elle s'éloignait. Quelques heures plus tard, deux autres locataires s'éveillaient ; Douniacha, une fille légère, et l'amant de la vieille, Abrame Pétrovitch. C'est ainsi que tous, respectueusement, l'appelaient malgré sa jeunesse, car c'était un voleur hardi et expérimenté et même autre chose encore ; de cela, on le soupçonnait sans oser en parler. C'était de leur réveil que Kijnakof avait le plus peur, car tous deux avaient des droits sur lui : ils pouvaient envahir sa chambre, s'asseoir sur son lit, le toucher de leurs mains, l'obliger à penser et à parler. Il était entré en relations avec Douniacha un jour qu'il était ivre, et avait promis de l'épouser. Bien qu'elle en plaisantât en lui frappant sur l'épaule, elle le considérait comme amoureux d'elle et le protégeait ; elle était bête et malpropre, elle sentait mauvais et passait souvent

la nuit au poste. Trois jours auparavant seulement, il s'était grisé en compagnie d'Abrame Pétrovitch et, après s'être embrassés, ils s'étaient juré une amitié éternelle.

La voix pleine et bruyante d'Abrame Pétrovitch retentit derrière la porte. Kijnakof, glacé de terreur, l'oreille tendue, se mit à gémir tout haut, sans pouvoir se retenir, et cela l'effraya encore davantage. Il vit distinctement apparaître devant lui la scène de leur ivresse, alors qu'ils étaient assis dans la pénombre d'un cabaret, éclairé d'une seule lampe, parmi des gens suspects qui chuchotaient entre eux ; et eux aussi parlaient à voix basse, on ne sait pourquoi. Abrame Pétrovitch, pâle et excité se plaignait de l'existence pénible des voleurs. Tout à coup il mit à nu son bras et fit tâter à son compagnon ses os dont le développement était défectueux. Kijnakof l'avait alors embrassé en disant :

– J'aime les voleurs. Ils sont audacieux, puis il lui proposa de boire à leur fraternelle amitié, bien qu'ils se tutoyassent depuis longtemps déjà.

– Et moi, je t'aime parce que tu es instruit et

que tu nous comprends, nous autres, répondit Abrame Pétrovitch. Regarde donc cette main !

Il tendait une main fine dont la blancheur semblait devoir inspirer la pitié, et, dans une extase incompréhensible pour lui maintenant et dont il ne se souvenait plus bien, Kijnakof avait embrassé cette main. Alors Abrame Pétrovitch s'était écrié avec fierté :

– C'est vrai, frère ! Nous mourrons plutôt que de nous rendre.

Puis, il y avait eu quelque chose de sale, qui tourbillonnait dans le cabaret, un gémissement, un coup de sifflet et des feux qui se mouvaient. Quelle joyeuse soirée ! mais maintenant que la mort se cachait dans les coins et que de partout s'avancait le jour avec la nécessité de vivre, de s'agiter, de lutter pour quelque chose, c'était poignant et terrible, indiciblement.

– Monsieur dort ? demanda d'un ton railleur Abrame Pétrovitch, derrière la porte et, ne recevant pas de réponse, il ajouta : « Hé bien, dors, et que le diable t'emporte ! »

Abrame Pétrovitch reçoit beaucoup d'amis, et pendant toute la journée, la porte grince et des voix de basse retentissent. Et à chaque heurt, il semble à Kijnakof qu'on est entré chez lui, pour le chercher, et il se blottit de plus en plus dans son lit et prête longtemps l'oreille jusqu'à ce qu'il sache à qui appartient la voix. Il attend, attend plein d'anxiété, tout son corps tremble, bien qu'il n'y ait dans le monde entier personne qui puisse venir chez lui.

Une fois, il y a bien longtemps, il avait une femme ; elle était morte maintenant. En remontant dans le passé, il revoyait des frères et des sœurs et, encore plus loin, un être qui lui paraît vague et beau et qu'il appelait mère. Ils étaient tous morts. Peut-être quelqu'un d'entre eux vivait-il encore, mais si perdu dans le monde infini que cela équivalait à la mort. Lui-même, il mourrait bientôt, il le savait. Lorsque, tout à l'heure, il allait se lever de sa couche, ses jambes vacilleraient et fléchiraient, ses bras auraient des mouvements incertains, étranges, et c'était la mort. Mais en attendant qu'elle vienne, il faut vivre, et c'est un problème si menaçant pour

l'homme qui n'a ni argent, ni santé, ni volonté, que le désespoir s'empare de Kijnakof. Il lance la couverture loin de lui, il a des picotements dans les bras, et jette dans l'espace des gémissements si prolongés qu'ils semblent être poussés par des milliers de poitrines souffrantes.

– Ouvre, diable ! crie Douniocha avec force coups de poing dans la porte. Sinon, j'enfonce la porte !

Tremblant et chancelant, Kijnakof se lève, ôte le verrou et, toujours trébuchant, court se remettre au lit. Douniacha, déjà frisée et poudrée, s'assied à côté de lui, le pousse vers le mur, croise les jambes et dit d'un ton important :

– Je t'apporte une nouvelle : Katia a rendu l'âme hier.

– Quelle Katia ? demande Kijnakof. Sa langue se meut avec difficulté et incertitude comme si elle ne lui appartenait pas.

– Allons, tu l'as oubliée ! dit Douniacha en riant. La Katia qui a demeuré ici. Comment, tu ne te rappelles pas ? et pourtant il y a une semaine

seulement qu'elle est partie !

– Elle est morte ?

– Mais oui, elle est morte, comme tout le monde meurt.

Douniacha humecte de salive son petit doigt et enlève la poudre qui couvre ses maigres sourcils.

– Comment est-elle morte ?

– Comme tout le monde, te dis-je. Qui sait de quoi elle est morte ? On me l'a annoncé hier au café. On m'a dit : Katia est morte.

– Et tu l'aimais ?

– Bien entendu, je l'aimais. Quelle question !

Les yeux bêtes de Douniacha considèrent Kijnakof, avec une indifférence stupide et elle balance sa grosse jambe. Elle ne sait plus de quoi parler et s'efforce de regarder l'homme de manière à lui montrer son amour ; dans ce but, elle cligne légèrement d'un œil et abaisse les coins de ses lèvres épaisses.

La journée a commencé.

II

Ce jour-là, un samedi, le froid était si vif que les collégiens ne se rendirent pas en classe, et que les courses furent remises à une autre date, de peur que les chevaux ne tombassent malade.

Lorsque Nathalie Wladimirovna sortit de l'asile des femmes en couches, elle se sentit contente que le soir fût déjà là, et qu'il n'y eût personne sur le quai : on ne la rencontrerait pas, elle, une jeune fille, avec un enfant de six jours sur les bras. Elle avait craint que, dès qu'elle franchirait le seuil, une foule entière l'accueillit avec des cris et des coups de sifflets, que dans cette foule se trouvât son père, cacochyme, paralysé et presque aveugle, les étudiants, les officiers et les demoiselles de sa connaissance, et que tous la montrassent du doigt en disant : « Voilà la jeune fille qui a suivi les six classes du gymnase ; elle avait pour amis des étudiants intelligents et de bonne famille ; elle rougissait

toutes les fois qu'on prononçait devant elle une parole déplacée, et elle a accouché il y a six jours, dans un asile, côte à côte avec d'autres femmes tombées. »

Mais le quai était désert. Le vent glacé soufflait à son aise, soulevant un gris tourbillon de neige, que le froid avait réduite en une poussière corrosive, et enveloppait tout ce qu'il rencontrait de mort ou de vivant sur sa route. Avec un sifflement léger, il s'enroulait autour des grilles, qui brillaient comme si on les avait polies et semblaient si froides et si solitaires qu'il était douloureux de les regarder. Et la jeune fille, elle aussi, avait l'impression d'être glacée et comme déracinée du monde extérieur. Elle avait une petite jaquette courte, celle qu'elle mettait généralement pour aller patiner et qu'elle avait enfilée à la hâte en quittant la maison, lorsqu'elle avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement. La rafale la transperça, plaquant sa robe mince sur ses jambes et lui glaçant le visage. Elle eut peur de geler et la crainte de la foule disparut. Le monde lui apparut comme un désert morne et immense, où il n'y a ni êtres humains,

ni lumière, ni chaleur. Deux petites larmes brûlantes lui vinrent aux yeux et se refroidirent rapidement. Inclinant la tête, elle les essuya au paquet informe qui encombrait ses bras et marcha plus vite. Maintenant, elle n'aimait plus l'enfant ni elle-même, et leur vie à tous deux lui semblait inutile. Cependant elle était obstinément poussée en avant par une pensée, qui paraissait ne pas venir de son cerveau, mais se tenir devant elle et l'attirer en disant :

– Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle avait répété ces mots pendant six jours, alors qu'elle était au lit et qu'elle nourrissait l'enfant. Ils signifiaient qu'il fallait aller à la rue Némtchinowsky où demeurait sa sœur de lait, une prostituée, car chez celle-ci seulement, et nulle part ailleurs, elle pouvait trouver un refuge pour elle et son enfant. L'année précédente, alors que la jeune fille menait une existence exempte de soucis, chantait et riait toujours, elle avait été chez Katia qui était malade, lui avait donné de

l'argent, et maintenant, c'était la seule personne devant laquelle elle n'éprouverait pas de honte.

– Rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinowsky, la seconde maison après le coin.

Elle allait, et le vent jouait méchamment autour d'elle. Lorsqu'elle arriva sur le pont, il se jeta avec violence contre sa poitrine et enfonça ses griffes d'acier dans ses joues froides. Vaincu, il tomba du pont avec fracas, tourbillonna sur la surface neigeuse et unie de la rivière et s'élança de nouveau en l'air, barrant la route de ses ailes glacées et mouvantes. Nathalie Wladimirovna s'arrêta et, désespérée, s'appuya au parapet. Tout en bas, une petite flaque d'eau qui n'était pas gelée la considérait comme un œil noir et terne, très profond, et ce regard était énigmatique et terrible. À ses oreilles, les mêmes paroles retentissaient toujours et l'appelaient avec instance :

– Rue Némtchinovsky, la seconde maison après le coin ; rue Némtchinovsky, la seconde maison après le coin.

Après s'être habillé, Kijnakof s'était remis au lit où il s'enveloppa jusqu'aux yeux d'un paletot ouaté, l'une des dernières nippes qui lui restassent. Il faisait froid dans la chambre et des couches de glace se formaient dans les coins humides ; mais il respirait dans le col fourré de peau de mouton, ce qui lui procurait une sensation de chaleur agréable. Pendant toute la journée, il s'était leurré lui-même en se disant qu'il irait chercher du travail le lendemain ou mendier quelques secours et en attendant, plongé dans une sorte de béatitude, il ne pensait à rien et frissonnait lorsqu'une voix s'élevait derrière le mur ou que la porte se fermait avec vigueur. Longtemps il était resté ainsi tranquille, lorsqu'on cogna timidement à la porte d'entrée à coups inégaux, pressés et brefs comme si l'on frappait avec le dessus de la main. Sa chambre était la plus proche de l'entrée, et en détournant la tête, il distinguait très bien ce qui se passait dans le couloir. Matrena s'avança, la porte s'ouvrit et se referma sur quelqu'un qui venait d'entrer ; puis un silence régna.

– Qui demandez-vous ? interrogea la voix

enrouée et hostile de Matrena.

Et une voix inconnue, douce et brisée, répondit :

– Je voudrais voir Katia Nétchaieva. Elle demeure bien ici. Katia Nétchaieva, n'est-ce pas ?

– Elle a demeuré ici. Pourquoi désirez-vous la voir ?

– J'ai absolument besoin de la voir. Elle n'est pas à la maison ? Un effroi perça dans la voix.

– Katia est morte. Morte, vous dis-je, à l'hôpital.

De nouveau régna un long silence, si long que Kijnakof en ressentit une douleur dans la nuque, car il n'osait tourner la tête avant que la conversation reprit. Alors la voix inconnue dit, très bas d'un ton dénué d'expression :

– Adieu.

Mais, évidemment, la nouvelle venue n'était pas partie, car un instant après, Matrena demanda :

– Qu’avez-vous là ? Vous apportiez quelque chose à Katia ?

Quelque chose en effet tomba sur le plancher, frôlant les genoux de la logeuse, et la voix inconnue prononça, très vite, pleine de sanglots contenus.

– Prenez ! Prenez, au nom de Dieu ! Prenez... Et moi, moi, je m’en vais.

– Mais qu’est-ce que cela ?

Puis de nouveau se fit un long silence coupé par un faible bruit de sanglots saccadés et désespérés, qui parlaient d’une mortelle lassitude, d’une douleur inconsolable. Il semblait qu’une main exténuée touchait sans force une corde très tendue, que cette corde était la dernière d’un instrument précieux, et que lorsqu’elle serait brisée, le son délicat et triste s’éteindrait pour toujours.

– Mais vous l’avez presque étouffé ! s’écria Matrena avec colère et d’un ton grossier. Et ça se mêle d’avoir des enfants. Est-ce possible de faire des choses pareilles, d’emmitoufler à ce point un

enfant ! Venez avec moi. Allons, allons, c'est bon, allons, vous dis-je. Est-il possible d'être aussi maladroite !

Cette fois-là, le silence se prolongea près de la porte, Kijnakof prêta encore un peu l'oreille et se recoucha, heureux de ce qu'on ne fût pas venu chez lui, pour le chercher, et n'essayant pas de deviner ce qu'il y avait d'incompréhensible pour lui dans ce qui venait de se passer. Il commençait déjà à sentir l'approche de la nuit et il eût voulu que quelqu'un montât la lampe. Sa tranquillité d'esprit disparaissait et il s'efforçait de retenir sa pensée : dans le passé, il y avait la boue, la chute et la terreur – et une terreur pareille se cachait dans l'avenir. Il se pelotonnait peu à peu, blottissant ses mains et ses pieds sous la couverture, lorsque Dounachia entra. Elle avait revêtu, pour sortir, une blouse rouge et était légèrement ivre. Elle s'assit sur le lit, sans façon, et s'écria en frappant l'une contre l'autre ses mains courtes :

– Ah ! mon Dieu ! puis elle hocha la tête et se mit à rire. On a apporté un petit enfant. Il est tout

petit et hurle comme un agent de police. Ma parole ! comme un agent de police.

Elle jura pieusement et donna d'un geste coquet une chiquenaude sur le nez de Kijnakof.

– Allons le regarder. Ma parole, qu'y a-t-il là de si difficile ? Nous le regarderons, et ce sera tout. Matrena a envie de le baigner, et d'allumer le samovar. Abrame Piétrovitch attise le feu avec une botte, c'est très amusant ! Et l'enfant crie : ouaou, ouaou...

Douniacha fit une grimace qu'elle supposait ressembler à celle de l'enfant et piailla encore une fois :

– Oaaou, ouaou ! Comme un agent de police ! Ma parole ! Allons ! Tu ne veux pas ? hé bien, que le diable t'emporte ! Crève dans ta niche, pomme gelée que tu es !

Elle s'en alla en pirouettant. Une demi-heure plus tard, vacillant sur ses jambes débiles et se retenant du doigt aux murailles, Kijnakof, indécis, entrouvrait la porte de la cuisine.

– Ferme, tu laisses entrer le froid ! cria

Abrame Piétrovitch. Kijnakof entra, referma vivement la porte et regarda autour de lui de l'air d'un coupable, mais personne ne faisait attention à lui, et il reprit son sang-froid. Il faisait chaud dans la cuisine, à cause du poêle, du samovar et des gens réunis là et la vapeur s'élevait en flocons épais et rampait sur les murs froids. Avec une dignité courroucée, Matrena baignait l'enfant dans une auge et de sa main couturée, elle faisait jaillir l'eau sur lui en disant :

– Petit ! Petit ! Nous allons être tout blanc, tout propre.

Était-ce parce que la cuisine était claire et gaie, ou parce que l'eau tiède le caressait, mais l'enfant se taisait et plissait sa petite figure rouge comme s'il eût voulu éternuer. Par dessus l'épaule de Matrena, Douniacha regardait l'auge, et, saisissant l'instant propice, avec trois doigts elle fit jaillir de l'eau sur l'enfant.

– Va-t-en ! s'écria la vieille menaçante. De quoi te mêles-tu ? On n'a pas besoin de toi pour savoir ce qu'il y a à faire... on a eu des enfants !

– C'est juste ; ne viens pas embêter les autres,

confirma Abrame Piérovitch. Un enfant est une chose fragile, il faut savoir comment s'y prendre.

Il s'assit sur la table et regarda le petit corps rose avec un plaisir condescendant. L'enfant agita ses doigts menus et Douniacha, pleine d'un enthousiasme sauvage, se mit à secouer la tête et à rire.

– C'est un vrai agent de police, ma parole !

– En as-tu déjà vu un agent de police dans une auge ? demanda Abrame Pérovitch.

Tout le monde se mit à rire et Kijnakof sourit ; mais aussitôt, il contint avec effroi le sourire qui se dessinait sur ses lèvres et regarda la mère. Très lasse, elle s'était assise sur un banc, la tête rejetée en arrière, et ses yeux noirs, que la maladie et les souffrances avaient rendus immenses, étincelaient d'une lueur calme, tandis que sur les lèvres pâles errait un orgueilleux sourire maternel. Alors Kijnakof rit, tout seul, après les autres :

– Hi ! hi ! hi !

Et lui aussi regarda tout autour de lui avec

orgueil. Matrena avait sorti le bébé de l'auge et l'enveloppait dans un drap. L'enfant se mit à pousser des cris sonores, mais il se tut bientôt, et Matrena, écartant le linge qui l'entourait, dit avec un sourire modeste :

- Quel corps il a, c'est comme du velours !
- Laisse-moi le toucher, demanda Douniacha.
- Et quoi encore ?

Douniacha fut prise d'un tremblement soudain de tout son corps et, piétinant, suffoquant d'impatience d'une envie folle qui l'envahissait, elle s'écria d'une voix perçante que personne ne lui connaissait :

- Donne !... donne !... Donne !...
- Donnez-le-lui ! dit Nathalie Ivanovna, effrayée.

Tout aussi soudainement Douniacha se calma et sourit, elle toucha avec précaution, du bout des doigts l'épaule de l'enfant et, après elle, avec un clignement d'yeux plein de condescendance, Abrame Pétrovitch allongea lui aussi la main vers la petite épaule rosée.

– C’est vrai. L’enfant est une chose fragile, dit-il comme pour justifier son geste.

Kijnakof s’approcha le dernier de tous. Pendant un instant ses doigts se trouvèrent en contact avec quelque chose de vivant, de duveté comme du velours, et si délicat et si frêle que ses doigts lui semblèrent devenir étrangers à lui-même et délicats eux aussi. Alors, le cou tendu, le visage inconsciemment illuminé par un sourire de bonheur singulier, le voleur, la prostituée, l’homme solitaire et perdu restèrent là, autour de cette petite vie, chétive comme un feu dans la plaine, qui les appelait vaguement pour les mener on ne sait où, promettant quelque chose de beau, de lumineux, d’immortel. Et la mère, heureuse, les regardait avec orgueil, tandis qu’au-dessus du plafond bas s’étageait la lourde masse de pierres de la maison, dont les chambres spacieuses étaient habitées par des gens riches qui s’ennuyaient.

La nuit vint. Elle vint, noire et méchante, comme toutes les autres nuits, et l’obscurité s’étendit sur les lointains neigeux, tandis qu’aux

arbres les rameaux nus, ceux qui saluaient les premiers le soleil levant, se figeaient de crainte. Avec la faible lumière des lampes, les gens luttèrent contre la nuit puissante et mauvaise, contre la nuit qui ceignait les flammes isolées d'un cercle sans issue, remplissait d'ombre les cœurs des hommes, et éteignait dans tant d'âmes jusqu'aux faibles étincelles qui couvaient sous la cendre.

Kijnakof ne dormait pas. Recroquevillé sur lui-même, il s'abritait du froid et de la nuit sous un tas de chiffons mous et pleurait, sans effort, sans douleur et sans convulsions, comme pleurent ceux qui ont le cœur pur et innocent, comme pleurent les enfants. Il pleurait sur lui-même, pelotonné en une masse et il lui semblait qu'il pleurait en même temps sur l'humanité entière et, dans ce sentiment, il y avait une joie mystérieuse et profonde. Il voyait l'enfant nouveau-né, et il s'imaginait que c'était lui qui était né à une nouvelle vie, et qui allait vivre longtemps d'une existence magnifique. Il aimait cette nouvelle vie et il en avait pitié ; alors il ressentit en même temps une telle joie qu'il se mit à rire, il secoua le

tas de guenilles et se demanda :

– Pourquoi est-ce que je pleure ?

Ne trouvant pas d'explication suffisante, il se répondit :

– C'est ainsi.

Et le sens de ces paroles était si profond qu'une nouvelle ondée de pleurs brûlants monta de la poitrine de l'homme dont la vie était si morne et si solitaire.

Mais à son chevet, la mort avide s'était déjà assise, sans bruit, et elle attendait, calme, patiente et obstinée.

*Traduit du russe par
Serge Persky.*

La victoire des ténèbres

I

D'ordinaire, il réussissait dans ses entreprises les plus hasardeuses. Or, depuis trois jours, les circonstances lui étaient devenues défavorables, sinon hostiles. En homme dont la jeune existence ressemblait à un coup de dés, il connaissait ces brusques variations du sort et, toujours, il en méditait les secrets enseignements. L'enjeu qu'il risquait quotidiennement, c'était la vie elle-même, la sienne et celle d'autrui. Aussi avait-il appris de bonne heure à se montrer sagace, à penser mûrement et avec calme et à prendre rapidement une décision.

Il fallait qu'il trouvât une issue à sa position actuelle. Un hasard, une de ces éventualités impossibles à prévoir, avait mis la police sur ses traces. Depuis quarante-huit heures, les agents de la sûreté le filaient et tentaient de le capturer dans un réseau toujours plus resserré. L'un après l'autre, les locaux où se réunissaient, pour

conspirer, terroristes et dynamiteurs, avaient été découverts par les limiers de la police secrète. Il ne lui restait plus que quelques rues, un ou deux boulevards et des restaurants où il pût se réfugier. Mais après deux nuits blanches, sa fatigue et la tension de son esprit étaient telles qu'il craignait de s'endormir soit en fiacre, soit sur le banc d'une promenade, et de se faire appréhender stupidement. On était au mardi. Le surlendemain, un attentat terroriste de la plus haute importance devait être accompli. Depuis longtemps, le groupe peu nombreux auquel il appartenait l'avait préparé et c'était à lui qu'était échu « l'honneur » de lancer un dernier engin, l'engin décisif ! Il fallait donc à tout prix qu'il se tirât d'affaire jusque là.

Comme il arrivait au carrefour de deux rues animées, il décida de se rendre dans une maison publique de la ruelle X. Il avait déjà songé maintes fois à s'y réfugier, bien que l'endroit ne fût pas des meilleurs, mais au moment de franchir le seuil de l'établissement, une gêne invincible l'en avait empêché. De tempérament chaste, il répugnait aux voluptés grossières de la débauche.

À vingt-six ans, il ignorait encore les caresses féminines. Sa continence était parfaite : après avoir soutenu une lutte pénible contre sa chair en révolte, peu à peu, il se l'était imposée comme une habitude et il en était arrivé à considérer la femme avec une sérénité dont il ne se départait jamais. Toutefois, à la pensée d'en affronter une pour qui l'amour était une profession, il se sentit vaguement troublé. Ses maladresses et ses gaucheries probables ne le trahiraient-elles pas ? Un instant encore, il hésita. Mais son hésitation fut de courte durée, car il chancelait déjà de fatigue.

II

Il était encore tôt, dix heures à peine, quand il pénétra dans la grande salle blanche aux chaises et aux glaces dorées, déjà prête à recevoir ses hôtes quotidiens. Près du piano à queue dont le couvercle était relevé, le pianiste, un jeune homme très correct, en redingote noire, – les prix de la maison étaient très élevés – secouait les cendres de sa cigarette avec précaution pour ne pas salir ses vêtements et feuilletait des cahiers de musique. Dans un angle, près du petit salon à demi-obscur, trois filles, assises sur des chaises adossées au mur, causaient à mi-voix.

Lorsqu'il entra, en compagnie de la patronne, deux des filles se levèrent, mais la troisième resta assise. Celles qui s'étaient avancées étaient décolletées très bas, tandis que l'autre avait une robe noire montante. Les deux premières regardèrent l'homme en face, d'un air provocant, quoique las et indifférent, mais la troisième se

détourna ; elle avait un profil doux et simple de fille honnête. Et parce qu'elle se taisait et semblait pensive, parce qu'elle ne le regardait pas, et qu'elle seule conservait une attitude correcte, il la choisit. Il ignorait encore que, dans tout établissement bien tenu, se trouve une et même plusieurs femmes de ce genre. Généralement vêtues de noir, comme des nonnes ou de jeunes veuves, elles ont un visage pâle, sans fard, d'une expression sévère. Leur rôle est de donner l'illusion de la correction à ceux qui la recherchent. Mais lorsqu'elles se sont enivrées avec leurs amants de passage, elles deviennent pareilles aux autres filles, pire même, quelquefois. Ce sont des femmes de cette sorte que les étudiants ivres courtisent et qu'ils exhortent à recommencer une existence honnête.

Mais il l'ignorait. Et lorsqu'elle se leva, à contrecœur, en le regardant d'un air sombre et mécontent, de ses yeux peints, tandis que son visage, d'une pâleur mate, prenait une expression encore plus acerbe, il se dit une fois de plus : « Oh ! qu'elle est donc correcte ! » et il se sentit rasséréné. D'un air avantageux, il se balança sur

ses jambes, fit claquer ses doigts et dit à la fille, du ton aisé d'un débauché plein d'expérience :

– Hé bien, ma poupoule ? Montons dans ta chambre, veux-tu ? Où est ton nid ?

– Tout de suite ? fit-elle avec étonnement, en levant les sourcils.

Il se mit à rire gaiement, découvrant des dents solides, serrées et égales ; puis il répondit tout rouge :

– Certainement. À quoi bon perdre un temps précieux ?

– On va faire de la musique. Nous danserons.

– Bah ! qu'est-ce que la danse, ma belle ? On tourne bêtement sur soi-même, comme un chien qui veut attraper sa queue. Est-ce que nous n'entendrons pas aussi bien la musique dans ta chambre ?

Elle le regarda et sourit.

– Oui, on l'entend un peu.

Il commençait à lui plaire. Il avait un visage large, aux pommettes saillantes et complètement

glabre ; les joues et une étroite bande, au-dessus de ses lèvres fortes bien dessinées, étaient d'une teinte bleuâtre. Il avait de beaux yeux noirs, quoiqu'il y eût dans leur expression quelque chose de figé et qu'ils tournassent dans leurs orbites avec lenteur, comme s'ils parcouraient une grande distance. Cependant, malgré son visage rasé et sa taille svelte, il ne ressemblait pas à un acteur, mais plutôt à un étranger russifié, à un Anglais.

– Tu n'es pas Allemand ? demanda la fille.

– Un peu. Plutôt Anglais. Aimes-tu les Anglais ?

– Comme tu parles bien le russe ! On ne s'aperçoit pas que tu es étranger.

Il se rappela son passeport anglais, le jargon qu'il avait employé les derniers temps et il s'aperçut qu'il avait oublié de feindre comme il aurait fallu. Il rougit de nouveau et, prenant la fille par le bras, il l'entraîna vivement.

– Je suis Russe, Russe, entends-tu ? Eh bien, par où passe-t-on ? Par ici ? Montre-moi le

chemin.

Dans le grand miroir qui descendait jusqu'au plancher, le couple qu'ils formaient se dessina nettement : lui, grand, large d'épaules, habillé de sombre et pâle comme elle. À la clarté du lustre électrique qui tombait sur lui, son front découvert et ses fermes pommettes surtout, étaient d'une blancheur frappante dans laquelle ses yeux semblaient des trous noirs, un peu mystérieux, mais beaux. Et ce couple sombre et grave paraissait si étrange entre les parois blanches, dans le large cadre doré du miroir, qu'il s'arrêta étonné et pensa : « On dirait des fiancés ! » À la vérité, l'insomnie et la fatigue sans doute l'empêchaient de penser raisonnablement, car, l'instant d'après, regardant leur image, austère et funèbre, il se dit : « C'est comme à un enterrement. » Et ces deux réflexions lui furent également désagréables.

La jeune femme semblait partager ses impressions. Sans mot dire, elle considérait tour à tour leurs deux images ; étonnée, elle essaya de plisser les paupières, mais le miroir ne refléta pas

ce léger mouvement et continua obstinément et lourdement à représenter le sombre couple immobile. La fille trouva-t-elle que c'était beau ou se remémora-t-elle un épisode un peu triste de son passé ? Toujours est-il qu'elle sourit doucement et serra un peu le bras ferme et replié de son compagnon.

– Quelle paire nous faisons ! s'écria-t-elle, pensive, et ses longs cils noirs et brillants, aux extrémités finement retroussées, devinrent soudain plus apparents.

Il ne répondit pas et se remit à marcher d'un air résolu, entraînant la fille, dont les hauts talons Louis XV martelaient le plancher. Ils suivirent un corridor, où s'ouvraient de petites chambres obscures et ils pénétrèrent dans une pièce sur la porte de laquelle on avait tracé en caractère inégaux le nom de « Liouba ».

– Eh bien, Liouba, fit-il, en regardant autour de lui et en se frottant les mains l'une contre l'autre, en un geste coutumier, comme s'il les lavait soigneusement dans l'eau froide, il nous faut du vin et quoi d'autre encore ? Des fruits

peut-être ?

– Les fruits coûtent cher, ici.

– Qu’importe ? Buvez-vous du vin ?

Il s’était oublié et lui avait dit « vous ». Mais il ne se reprit pas, car il y avait eu dans l’étreinte de la fille quelque chose qui l’empêchait maintenant de dissimuler et de se montrer familier avec elle. Et il sembla que ce sentiment-là aussi était celui de la fille : elle le regarda fixement et, après un instant de silence, elle répondit, avec une hésitation dans la voix et dans le sens des mots prononcés :

– Oui, j’en bois. Attendez, je vais en demander. Je commanderai seulement deux poires et deux pommes. En aurez-vous assez ?

Elle aussi disait « vous » maintenant ; et dans le ton dont elle prononçait ce mot, se manifestait la même incertitude, une légère hésitation, peut-être une interrogation. Mais il n’y prit pas garde. Resté seul, il se mit à examiner rapidement et à fond toute la pièce. Il essaya la porte : elle fermait bien, à crochet et à clef ; il s’approcha de

la fenêtre, ouvrit les deux cadres ; elle était au troisième étage et donnait sur la cour. Il fit la grimace et hocha la tête. Puis il tenta une expérience avec la lumière ; il y avait deux lampes ; quand celle du plafond s'éteignait, l'autre, coiffée d'un abat-jour rouge, s'allumait près du lit – comme dans les meilleurs hôtels.

Mais le lit !

Il haussa les épaules et découvrit les dents, feignant de rire, pour obéir à ce besoin de grimacer qu'éprouvent, lorsqu'ils sont seuls, ceux qui sont obligés de dissimuler et de se composer un visage.

Mais le lit !

Il en fit le tour, tâta la couverture ouatée, piquée, et rejetée en arrière ; brusquement saisi du désir de faire l'espiègle, heureux à l'avance de pouvoir dormir, il lui fit une grimace d'écolier, tendit les lèvres en avant et écarquilla les yeux, pour exprimer le degré suprême de l'étonnement. Mais il redevint presque aussitôt sérieux ; il s'assit et attendit Liouba avec lassitude. Il voulut penser au surlendemain, à cette soirée qu'il

passait dans une maison publique, mais ses pensées ne lui obéissaient pas. Et soudain l'homme se mit à bâiller si furieusement que les larmes lui vinrent aux yeux. Il sortit son browning, ainsi que trois réservoirs pleins de cartouches ; avec colère, il souffla dans le canon comme dans une clef ; tout était en ordre et il sentit une envie de dormir irrésistible.

Lorsqu'on apporta le vin et les fruits et que Liouba, qui s'était attardée on ne sait pourquoi, revint, il ferma la porte, au crochet seulement, pour commencer, puis il dit :

– Eh bien, Liouba, buvez, je vous en prie.

– Et vous ? demanda la fille étonnée en lui jetant un vif coup d'œil oblique.

– Je boirai après vous. Voyez-vous j'ai fait la noce deux nuits de suite, sans dormir, et maintenant... – il bâilla avec bruit, à se décrocher les mâchoires.

– Ah !

– Oh ! pas longtemps ! Une petite heure seulement... Je me réveillerai bientôt. Buvez, je

vous en prie, ne vous gênez pas. Et mangez les fruits. Pourquoi en avez-vous pris si peu ?

– Puis-je retourner au salon ? On va y faire de la musique.

Ce projet avait des inconvénients. On pouvait parler de lui et deviner peut-être l'identité de cet étrange client ; ce qui n'était pas à souhaiter. En réprimant un peu le bâillement qui lui séparait les mâchoires, il répondit d'un ton grave et modéré :

– Non, Liouba, je vous prie de rester ici. Voyez-vous, je déteste dormir seul dans une chambre. C'est un caprice, je le sais, excusez-moi...

– Mais comment donc ! Du moment que vous avez payé...

– Oui, oui, dit-il en rougissant pour la troisième fois. C'est certain. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. Et... si vous voulez... vous pouvez vous coucher aussi. Je vous ferai place. Seulement, mettez-vous du côté du mur, s'il vous plaît. Cela ne vous fait rien ?

– Je ne veux pas dormir.

- Lisez quelque chose.
- Il n’y a point de livres, ici...
- Voulez-vous le journal d’aujourd’hui ?
Tenez, je l’ai. Vous y trouverez des choses intéressantes...
- Non, merci.
- Eh bien, faites ce que vous voudrez ; vous le savez mieux que moi.

Et il ferma la porte à double tour, puis mit la clef dans sa poche. Il ne remarqua pas le regard singulier dont la fille le suivit. D’ailleurs, toute cette conversation correcte et polie, si étrange pourtant en pareil lieu, lui semblait naturelle et tout à fait convaincante. Toujours avec la même politesse, comme s’il se fût promené en barque avec des demoiselles, il entrouvrit légèrement son veston et demanda :

- Vous me permettez d’enlever mon veston ?

La jeune fille fronça un peu les sourcils.

- Je vous en prie. Enfin, vous...

Mais elle n’acheva pas sa phrase.

– Et mon gilet ?

Liouba ne répondit pas et haussa les épaules imperceptiblement.

– Voici mon portefeuille, mon argent. Voulez-vous avoir l’obligeance de le mettre en lieu sûr ?

– Déposez-le, vous-même, au bureau. C’est ce que font généralement nos clients...

– Pourquoi ? (Il jeta un coup d’œil sur Liouba et détourna le regard avec embarras.) Ah ! oui, je comprends... Bah ! ce sont des bêtises...

– Savez-vous combien vous avez d’argent ? Il y en a qui ne le savent pas, et après...

– Je le sais, je le sais ! Mais pourquoi pensez-vous à des choses pareilles ?

Il se coucha en lui laissant poliment une place, contre le mur. Soudain, il se mit à rire.

– Pourquoi riez-vous ? demanda la fille avec un sourire contraint.

– Parce que je suis bien. Quels oreillers moelleux vous avez ! Maintenant, on pourrait peut-être un peu causer. Pourquoi ne buvez-vous

pas ?

– Puis-je enlever mon corsage ? Vous me le permettez ? Sinon, l'attente me paraîtra longue. Une légère ironie perçait dans sa voix. Mais lorsqu'elle eût rencontré son regard confiant et lorsqu'elle l'eut entendu lui répondre avec douceur : « Mais oui, je vous en prie ! », elle expliqua, grave et simple : Mon corset est trop serré. Il me laisse des traces sur le corps.

– Mais oui, mais oui, je vous en prie !

Il se détourna un peu et rougit de nouveau. Était-ce parce que l'insomnie troublait ses pensées, ou bien parce qu'à vingt-six ans, il était resté chaste et naïf, toujours est-il que ce « puis-je ? » lui parut naturel dans une maison où tout semble permis.

On entendit un frou-frou de soie et le bruit d'un busc décroché. Puis, une question :

– Ne seriez-vous pas écrivain ?

– Moi ? Un écrivain ? Pas le moins du monde ! Et pourquoi me demandez-vous cela ? Vous aimez les écrivains ?

– Au contraire !...

– Pourtant, ce ne sont pas... (il bâilla longuement et avec délice) de mauvaises gens.

– Et comment vous appelez-vous ?

Le silence, puis une réponse ensommeillée :

– Appelez-moi Iv... non, Pierre, Pierre !

– Et qui êtes-vous ? Qui êtes-vous donc ?

La fille parlait bas, mais avec fermeté en le guettant ; et d'après le son de sa voix, il semblait qu'elle se fût rapprochée soudain du dormeur. Mais il ne l'entendit plus ; il était assoupi.

*

Il dormit ainsi une heure, deux heures, sur le dos, dans l'attitude correcte qu'il avait prise en se couchant, sa main droite plongée dans la poche où se trouvaient la clef et le revolver. Assise en face de lui, les bras et la gorge nus, la fille fumait, buvait du cognac sans se presser et le regardait fixement. Parfois, pour mieux le voir, elle tendait

son cou mince et flexible ; et en même temps, deux plis profonds et tendus se formaient alors au coin de ses lèvres. Il avait oublié d'éteindre la lampe du plafond et sous la clarté crue, il n'apparaissait ni jeune ni vieux, ni étranger ni proche, mais totalement inconnu. Son épaisse chevelure noire était tondue de près, à l'ordonnance ; sur la tempe gauche, près de l'œil, se trouvait une petite cicatrice blanchâtre, provenant d'on ne sait quelle contusion. Il ne portait point de croix ni de médaille bénite au cou.

Dans le grand salon du bas, la musique se faisait entendre. Mêlés aux piétinements des danseurs, les sons du piano et du violon parvenaient jusqu'à Liouba, qui, la cigarette aux lèvres, contemplait avidement le dormeur. Le cou tendu, elle se mit à étudier, avec attention, la main gauche que l'homme avait posée sur sa poitrine : très large de paume, avec des doigts solides et tranquilles, elle produisait l'impression de quelque chose de pesant qui accablait douloureusement la poitrine. D'un geste précautionneux, la fille la posa le long du corps,

sur le drap. Puis elle se leva vivement et avec bruit ; elle tourna violemment le commutateur comme si elle voulait le briser, éteignit la lampe du plafond en allumant celle du lit, sous l'abat-jour rouge.

L'homme ne bougea pas et son visage rosé resta inconnu, effrayant d'immobilité et de calme. Liouba entoura ses genoux de ses bras nus délicatement teintés de rose, rejeta la tête en arrière et fixa au plafond les trous noirs de ses yeux immobiles. Et ses dents serraient avec force une cigarette inachevée et éteinte.

III

Quelque chose de menaçant et d'inattendu s'était produit ; quelque chose d'important et de terrible s'était passé pendant qu'il dormait. Il le comprit du coup, avant même de s'être bien réveillé, dès qu'il eut entendu une voix, rauque et inconnue ; il le comprit par cette intuition affinée du danger qui était comme un nouveau sens chez ses camarades et chez lui. Il posa rapidement les pieds à terre et s'assit ; sa main serra avec force le revolver tandis que ses yeux fouillaient vigilement le brouillard rose qui planait dans la chambre. Lorsqu'il vit la fille, assise dans la même attitude, les bras nus et la gorge d'une roseur transparente, le regard assombri, énigmatique et fixe, il pensa : « Elle m'a trahi ! » Il l'observa avec plus d'attention, respira profondément et se reprit : « Elle ne m'a pas encore trahi, mais elle va le faire ! » Il respira de nouveau et demanda brièvement :

– Eh bien ? Qu’y a-t-il ?

Elle sourit d’un sourire hostile et triomphant : en le regardant sans mot dire. Il semblait qu’elle le considérait déjà comme lui appartenant, et que, sans hâte, elle voulait jouir de son pouvoir.

– Qu’y a-t-il ? répéta-t-il en fronçant le sourcil.

– Rien. Lève-toi ! Tu as assez dormi. Il y a une fin pour tout. On n’est pas à l’asile de nuit ici, mon petit !

– Allume la lampe, ordonna-t-il.

– Non.

Il tourna le commutateur. À la clarté blanche de l’électricité, il vit alors ses yeux fardés, à l’expression indiciblement haineuse et sa bouche pincée par le mépris et la colère. Il la vit, étrangère, résolue, prête à accomplir quelque chose d’irrévocable. Et il trouva cette fille odieuse.

– Qu’as-tu ? Es-tu ivre ? demanda-t-il, d’une voix grave et inquiète et il étendit la main pour prendre son faux-col. Mais elle prévint son geste,

s'empara du faux-col et le lança, sans regarder, dans un coin, derrière la commode.

– Je ne te le donnerai pas !

– Qu'est-ce que cela signifie ! s'écria-t-il d'une voix étouffée et il serra la main de la femme d'une étreinte telle que les doigts fluets se détendirent, s'allongèrent.

– Laisse-moi, tu me fais mal ! gémit Liouba.

Il desserra son étreinte et gronda :

– Prends garde !

– À quoi, mon petit ? Tu veux me tuer, n'est-ce pas ? Qu'as-tu dans ta poche, dis ? Un revolver ? Hé bien, tire, que je voie comment tu me tueras ! Voyez-vous ça ! Monsieur vient chez une femme et il se couche en disant : « Bois, moi, je dormirai ! » Penses-tu donc que parce que tu es rasé et tondu, que personne ne te reconnaîtra ? Et au poste, veux-tu y aller ? Veux-tu aller au poste, dis, mon petit ?

Elle se mit à rire bruyamment, gaiement. Transi d'horreur, il contempla le visage de Liouba qui s'éclairait d'une joie sauvage et

désordonnée. On eût dit qu'elle devenait folle. Sa terreur grandit encore à l'idée que tout échouait misérablement et qu'il faudrait commettre un assassinat stupide puis périr quand même, selon toutes probabilités. Livide, bien que calme et résolu d'aspect, il la regardait, guettant chacun de ses gestes, tout en combinant à la hâte un plan d'action.

– Eh bien ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? La peur t'a fait perdre la langue ?

Il fallait saisir ce cou flexible comme un serpent et le serrer ; elle n'aurait sûrement pas le temps de crier. Certes, il n'éprouvait pour elle aucune pitié ; mais que trouverait-il en bas, dans la rue ?

– Sais-tu qui je suis, Liouba ?

– Oui. Tu es un... – et elle prononça d'un ton ferme et un peu solennel, en scandant les syllabes : – un terroriste.

– Et comment le sais-tu ?

Elle eut un sourire ironique.

– Nous ne sommes pas des imbéciles...

– Enfin, admettons...

– Oui, admettons. Mais lâche-moi d’abord. Vous êtes tous les mêmes, quand il s’agit d’abuser de votre force avec les femmes.

Il obéit et s’assit, en regardant la fille avec une tristesse morne et obstinée. Dans ses pommettes, quelque chose remuait ; mais tout le reste de son visage était calme, grave et un peu douloureux.

– Eh bien, quand tu auras fini de me dévisager ! cria la fille avec colère.

Il leva les sourcils avec étonnement, mais sans détourner le regard et il se mit à parler d’une voix un peu sourde et étrangère, comme s’il était à une très grande distance.

– Écoute, Liouba. Tu peux me livrer, c’est certain, et tu n’es pas la seule qui puisse le faire. Tous les êtres qui vivent dans cette maison, chaque passant dans la rue peuvent me trahir. Il suffit de crier : « Arrêtez-le ! » pour qu’aussitôt des dizaines, des centaines de gens s’assemblent pour m’appréhender, me tuer même ! Et pourquoi cela ? Simplement parce que je n’ai fait de mal à

personne, parce que j'ai consacré ma vie au bonheur de ces mêmes gens. Comprends-tu ce que cela signifie : consacrer sa vie ?

– Non, je ne comprends pas, répondit la fille avec rudesse ; mais elle écoutait attentivement.

– Et les uns le feront par méchanceté, les autres par bêtise, parce que les mauvais n'aiment pas les bons, Liouba, les méchants n'aiment pas les bons...

– Et pourquoi les aimerait-on ?

– Ne pense pas que je me vante, à dessein, Liouba. Qu'est-ce qu'a été ma vie, ma vie tout entière ? Depuis l'âge de quatorze ans, je rôde de prison en prison. On m'a chassé du lycée, on m'a chassé de la maison paternelle. Un jour, j'ai failli être fusillé, je n'ai échappé à la mort que par miracle. Quand je pense que j'ai vécu ainsi pour les autres et jamais pour moi, jamais !...

– Et pourquoi es-tu si bon ? demanda la fille avec ironie.

Il répondit gravement :

– Je n'en sais rien. Je suis né ainsi,

probablement.

– Et moi, je suis née mauvaise ! Pourtant nous sommes venus au monde de la même manière, la tête la première... N'est-ce pas vrai ?

Mais on eût dit qu'il n'avait pas entendu. Continuant à regarder au dedans de lui-même, dans son passé qui se dressait devant lui d'une manière si inattendue dans son héroïque simplicité, il reprit :

– Écoute-moi, Liouba : j'ai vingt-six ans ; j'ai déjà des cheveux gris aux tempes et pourtant, le croiras-tu ?... – il hésita un peu, puis il continua d'une voix ferme et même un peu hautaine – et pourtant je ne sais pas encore ce que c'est qu'une femme ! Pas du tout, m'entends-tu ? Tu es la première que je voie ainsi. Et à dire le vrai, j'ai un peu honte de regarder tes bras nus.

De nouveau la musique se déchaîna avec fracas et les piétinements des danseurs firent trembler le plancher. Un de ceux-ci qui était ivre se mit à pousser des cris frénétiques, comme pour rassembler un troupeau de chevaux furieux. Dans la chambre, tout était tranquille ; la fumée du

tabac s'étirait voluptueusement en brouillard doré, puis se dissipait.

– Voilà quelle est ma vie, Liouba !

Et il baissa la tête, l'air grave et pensif, vaincu par le souvenir de cette existence si pure et belle comme celle d'un martyr. Liouba garda le silence, se leva et jeta un fichu sur ses épaules nues. Mais, lorsqu'elle eût rencontré le regard surpris et comme reconnaissant de l'homme, elle ricana, arracha vivement le fichu et arrangea sa chemise de manière à ce qu'un de ses seins fût complètement découvert. Il se détourna et haussa un peu les épaules.

– Bois ! dit la fille. Ne fais donc plus d'embarras.

– Je ne veux pas boire.

– Tu ne veux pas boire ? Eh bien, moi, je boirai ! et elle eut un mauvais rire.

– Si tu as des cigarettes, j'en prendrai.

– Les miennes sont mauvaises.

– Que m'importe !

Quand il eût pris une cigarette, il remarqua avec plaisir que Liouba avait remonté sa chemise et il conçut l'espoir que tout s'arrangerait. Il fumait mal, sans aspirer, et tenait sa cigarette comme le font les femmes, entre deux doigts nerveusement tendus.

– Tu ne sais même pas fumer, s'écria la fille et elle lui arracha la cigarette des mains, d'un geste brutal. Laisse ça !

– Tu te fâches de nouveau...

– Certainement...

– Et pourquoi, Liouba ? Réfléchis donc : c'est vrai que je n'ai pas dormi les deux dernières nuits ; j'ai couru par la ville comme un loup traqué. Si tu me livres, on m'arrêtera, quel plaisir en auras-tu ? Et je ne me rendrai pas vivant, Liouba...

Il se tut.

– Tu tireras ?

– Oui, je tirerai.

La musique avait cessé ; mais l'ivrogne affolé par l'alcool continuait à pousser des cris affreux ;

quelqu'un essayait de lui fermer la bouche avec la main ; soit pour plaisanter, soit sérieusement et le son, en sifflant entre les doigts, devenait encore plus terrible et sauvage. Dans la chambre flottait une odeur épaisse et moite de savon à bon marché ; au mur, des jupes et des corsages pendaient, fripés et aplatis, sans un rideau pour les recouvrir. Et ce spectacle était si répugnant, la pensée que toutes ces choses participaient de la vie était si douloureux qu'il haussa les épaules avec pitié et regarda encore une fois autour de lui...

– Comme c'est drôle, chez vous ! dit-il pensivement et son regard se posa sur Liouba.

– Pourquoi ? fit-elle brièvement.

Devant l'attitude de la femme, il comprit qu'il fallait avoir pitié d'elle ; et dès qu'il l'eût compris, il la plaignit sincèrement.

– Pauvre Liouba !

– Tu dis ?

– Donne-moi la main...

Et pour montrer à la fille qu'il estimait en elle

l'être humain, il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres.

– C'est à moi que tu fais cela ?

– Oui, Liouba, à toi !

Et tout à fait bas, comme pour remercier, la fille dit :

– Va-t'en ! Va-t'en donc, imbécile !

Il ne comprit pas du coup.

– Quoi ?

– Va-t'en ! Va-t'en d'ici ! Fiche le camp !

À grands pas, sans mot dire, elle traversa la pièce, ramassa le faux-col dans un coin et le lui lança avec une expression de dégoût intense, comme si c'eût été le chiffon le plus souillé, le plus malpropre qu'elle eût trouvé. Sans rien dire, sans honorer la fille d'un regard, plein de dignité, il remit son col, lentement et tranquillement ; mais, l'instant d'après, avec un glapissement sauvage, Liouba le frappa avec violence sur sa joue glabre. Le faux-col roula à terre et l'homme chancela. Très pâle, presque bleu, mais sans se départir de son calme, avec le même air altier, il

fixa sur Liouba ses yeux pesants et immobiles.

– Eh bien ! souffla-t-elle.

Il continuait à la fixer sans répondre. Complètement affolée par cette impassibilité hautaine, terrifiée, perdant l'esprit, comme devant une sourde muraille de pierre, la fille le prit par les épaules et l'assit avec force sur le lit. Puis, se penchant tout près de lui, vers son visage, vers ses yeux, elle haleta :

– Eh bien ! pourquoi ne dis-tu rien ? Que vas-tu faire de moi, canaille ? Me baiser la main ? Tu viens faire le fanfaron ici ! Exhiber ta beauté ! Que fais-tu donc de moi, pauvre malheureuse que je suis ?

Elle le secouait par les épaules et ses doigts minces, en se serrant et se desserrant inconsciemment comme ceux d'un chat, le griffaient à travers sa chemise.

– Tu n'as jamais eu de femme, dis-tu ? Et c'est à moi que tu oses dire cela, à moi que tous les hommes... tous... Es-tu donc inconscient pour me parler ainsi ! « Je ne me rendrai pas vivant »,

proclames-tu ? Eh bien, moi, je suis morte, comprends-tu cela, bandit ! je suis morte ! Et je te crache à la figure !... Tiens... vivant ! Tiens, canaille, tiens !

Avec une fureur qu'il ne pouvait plus contenir, il la poussa loin de lui et elle alla donner de la nuque contre le mur. Il ne raisonnait déjà plus bien, sans doute, car son geste suivant, tout aussi rapide et résolu, fut de sortir son revolver et il sembla qu'une bouche noire s'était mise à sourire. Mais la fille ne voyait ni le visage grimaçant de colère folle, ni l'arme menaçante... Cachant ses yeux sous ses mains, comme pour les enfoncer dans son crâne, elle traversa la chambre à grands pas rapides et se jeta sur le lit, le visage sur les oreillers. Et elle se mit aussitôt à sangloter silencieusement.

Ce qu'il attendait ne se produisait pas ; il n'arrivait que des choses stupides et insensées. Il haussa les épaules, cacha dans sa poche son arme inutile et se mit à aller et venir dans la chambre. La fille pleurait. Les mains dans les poches, il s'arrêta près d'elle et la regarda. Couchée sur le

ventre, la femme sanglotait éperdument, dans une affreuse crise d'hystérie. Ses omoplates pointues et nues se rejoignaient presque, par moments, comme si on eût mis sous la poitrine de Liouba des charbons ardents ; puis elles se séparaient lentement, comme si la femme s'en fût allée on ne sait où en serrant sa douleur contre son sein. La musique avait recommencé ; des officiers étaient venus, sans doute, car on entendit un cliquetis d'éperons. Jamais encore il n'avait vu pleurer de la sorte. Aussi en était-il troublé. Sans savoir pourquoi, il sortit les mains de ses poches et dit tout bas :

– Liouba !

Elle pleurait.

– Liouba ! Qu'as-tu, Liouba ?

Elle répondit, mais si bas qu'il n'entendit pas ; il s'assit à côté du lit, pencha vers elle sa grosse tête rase et posa la main sur les épaules de la femme ; et sa main se mit à trembler follement, comme tremblaient les pauvres épaules nues.

– Je ne comprends pas ce que tu dis, Liouba !

Et une voix lointaine, sourde, pleine de larmes implora ;

– Ne t'en va pas encore... Il y a... des officiers... Ils peuvent... te... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle s'assit vivement sur le lit et resta immobile, après avoir battu des mains, les yeux écarquillés fixant l'espace avec terreur. Ce fut un regard effrayant et il ne dura qu'un instant. Elle se jeta de nouveau sur les oreillers et recommença à pleurer. Au salon, les éperons cliquetaient en cadence et le pianiste, excité ou effrayé peut-être, marquait avec zèle le rythme de la danse entraînante.

– Bois un peu d'eau, Liouba... Allons, bois ! Je t'en prie, chuchota-t-il en se penchant vers elle.

Mais l'oreille de la femme était cachée par les cheveux et, craignant qu'elle ne l'entendît pas, il écarta doucement les mèches noires un peu bouclées, desséchées par le fer et découvrit une petite coquille rouge et ardente.

– Bois, je t’en prie !

– Non, je ne veux pas. C’est inutile. Ça passera comme ça.

Elle se cachait, en effet. Les sanglots cessèrent peu à peu. Elle eut ensuite un long gémissement assourdi ; puis les épaules ne tremblèrent plus et restèrent immobiles, comme profondément pensives. Il caressait doucement la femme depuis le cou jusqu’à la dentelle de la chemise et recommençait.

– Es-tu mieux, Liouba ?

Elle ne répondit pas, poussa un profond soupir et, se tournant, elle lui jeta un coup d’œil rapide. Puis, elle posa les pieds à terre et s’assit à côté de lui. Après avoir soupiré de nouveau, elle posa sa tête sur l’épaule de l’homme, en un geste simple et doux ; et avec la même simplicité, il l’enlaça et l’attira un peu à lui. Il n’était plus troublé de sentir que ses doigts touchaient l’épaule nue ; ils restèrent ainsi longtemps, sans parler, fixant devant eux le regard de leurs yeux assombris qui s’étaient tout à coup cernés. Ils soupiraient.

Soudain, des bruits de pas et des voix résonnèrent dans le corridor, des éperons cliquetèrent doucement, et tous ces sons se rapprochèrent et s'arrêtèrent devant la porte. Il se leva vivement ; on frappait déjà à l'huis, d'abord avec les doigts, puis à coups de poing et la voix rauque d'une femme criait : – Liouba ! Ouvre !

IV

Il la regarda et attendit.

– Donne-moi un mouchoir ! dit-elle sans jeter les yeux sur lui et elle tendit la main.

Elle s'essuya soigneusement le visage, se moucha avec bruit, lança le mouchoir sur les genoux de son compagnon et se dirigea vers la porte. Il la suivait des yeux et attendait. En passant, Liouba tourna le commutateur et il fit tout à coup si sombre que l'homme entendit le bruit de sa propre respiration, un peu oppressée. Et sans savoir pourquoi, il se rassit sur le lit qui grinça un peu.

– Hé bien ! qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ? demanda Liouba à travers la porte, sans ouvrir, et sa voix calme trahissait un secret mécontentement.

Plusieurs voix féminines s'élevèrent à la fois, s'interrompant l'une l'autre. Et toutes

s'interrompirent ensemble lorsqu'une voix masculine demanda quelque chose, en insistant avec une politesse étrange.

– Non, je ne veux pas.

Les voix résonnèrent de nouveau, et de nouveau, les coupant comme des ciseaux tranchant un fil de soie dévidé, s'éleva la voix masculine, jeune et persuasive. Des éperons cliquetèrent nettement, comme si celui qui parlait avait salué. Et, chose étrange, Liouba se mit à rire.

– Non, non, je n'irai pas. Oui, c'est bon, c'est bon. Vous avez beau me donner de gentils petits noms, je n'irai quand même pas.

Encore des rires, des jurons, un cliquetis d'éperons et tout s'éloigna de la porte pour mourir on ne sait où, au fond du corridor. Trouvant dans l'obscurité le genou de son compagnon, Liouba s'assit à côté de lui, mais elle ne replaça plus la tête sur son épaule. Elle expliqua brièvement :

– Les officiers organisent un bal. Ils invitent

tout le monde. On dansera le cotillon.

– Liouba ! demanda-t-il d’une voix caressante, donne-nous de la lumière, je t’en prie.

Sans mot dire, elle se leva et tourna le commutateur. Mais au lieu de s’asseoir à côté de lui, elle reprit sa place sur une chaise en face du lit, de l’air renfrogné d’une maîtresse de maison qui a des visiteurs ennuyeux et lents à partir.

– Vous n’êtes pas fâchée contre moi, Liouba ?

– Pourquoi le serais-je ?

– J’ai été très étonné de vous entendre rire si gaiement à l’instant. Comment cela vous est-il possible ?

Elle rit, sans le regarder.

– C’est amusant et je ris, voilà tout ! Mais vous ne pouvez pas vous en aller tout de suite. Il faut attendre que les officiers soient partis. Ils ne resteront pas longtemps.

– J’attendrai. Merci, Liouba.

Elle eut de nouveau un petit rire.

– Merci de quoi ? Comme vous êtes poli !

– Cela vous plaît ?

– Non, pas beaucoup. À quelle classe appartenez-vous ?

– Mon père était docteur, médecin militaire. Mon grand-père était paysan. Nous sommes des Vieux-croyants.

Liouba le regarda avec quelque intérêt.

– Tiens ! Et vous ne portez pas de croix au cou ?

– Une croix ! fit-il en souriant. Nous portons notre croix sur le dos.

La jeune fille fronça un peu les sourcils.

– Vous vouliez dormir. Au lieu de bavarder, vous feriez mieux de vous coucher.

– Non, je ne veux pas me coucher. Je ne veux plus dormir.

– Comme vous voudrez.

Il y eut un long silence embarrassé. Liouba regardait à terre d'un air déconcerté. Des yeux, il faisait le tour de la chambre, évitant chaque fois avec soin le regard de la femme.

Le silence devenait pénible ; il demanda :

– Pourquoi ne buvez-vous pas ?

Elle tressaillit :

– Quoi ?

– Buvez donc, Liouba. Pourquoi ne buvez-vous pas ?

– Je ne veux pas boire seule.

– Par malheur, je ne bois pas d'alcool.

La fille ne répondit rien et se détourna. Mais elle surprit le regard de l'homme posé sur ses épaules nues, et elle se couvrit d'un fichu tricoté en laine grise.

– Il fait froid ! dit-elle d'une voix saccadée.

– Oui, un peu ! acquiesça-t-il, quoiqu'il fût chaud dans la chambrette.

De nouveau, régna un long silence embarrassé. Du salon, arrivaient les sons bruyants et entraînants d'une ritournelle.

– Ils dansent, dit-il.

– Oui, répondit-elle.

– Pourquoi vous êtes-vous emportée contre moi, Liouba ? Pourquoi m’avez-vous frappé ?

La fille répondit avec rudesse, après un instant de silence :

– Il le fallait. Je ne vous ai pas tué, n’est-ce pas ?

Elle eut un mauvais rire.

Elle avait dit : « Il le fallait. » Elle le regardait en face, de ses yeux noirs cernés, en souriant d’un sourire pâle et décidé. Et il était difficile à l’homme de croire que cette tête irritée et pâle était celle qui s’était posée sur son épaule quelques minutes auparavant, celle qu’il avait caressée.

– Ah ! c’est cela ! dit-il d’une voix sombre.

Il se mit à arpenter la pièce, sans faire un pas vers elle et quand il reprit sa place, il avait un air sévère, froid et un peu hautain. Les sourcils levés, il regarda au plafond où jouait une tache claire aux bords roses. Quelque chose de petit, de noir voletait, sans doute une mouche d’automne attardée et que la chaleur avait ranimée.

La fille se mit à rire bruyamment.

– Qu'est-ce qui vous amuse ? fit-il en la regardant avec froideur ; puis il se détourna.

– Rien. Vous avez tout de même l'air d'un écrivain. Cela ne vous fâche pas que je vous le dise ? Eux aussi, ils commencent à prendre les gens en pitié, et ensuite, ils s'irritent parce qu'on ne les adore pas comme des images saintes. Ils sont si susceptibles ! S'ils étaient Dieu, ils ne nous feraient pas grâce d'un seul cierge !

– Et d'où connaissez-vous les écrivains, puisque vous ne lisez rien ?

– Il y en a un qui vient ici, répliqua Liouba.

Il se mit à réfléchir, en fixant sur elle un regard immobile, lourd, investigateur, trop calme même. En homme dont toute la vie n'a été qu'une lutte, il avait le vague sentiment que Liouba était une âme rebelle, ce qui le troublait et le poussait à chercher pourquoi la colère de la fille s'était portée sur lui. Ses relations avec des écrivains, sa conduite qui pouvait être si correcte et si digne par moments, ses paroles haineuses, tout cela la

relevait involontairement aux yeux de l'homme et donnait au soufflet qu'elle lui avait lancé un caractère beaucoup plus grave et plus sérieux qu'une simple incartade de prostituée hystérique, à demi-ivre. Simplement irrité, mais nullement offensé au premier abord, il se sentait à présent blessé, et pas rien qu'en esprit.

– Pourquoi m'avez-vous frappé, Liouba ? Quand on soufflette quelqu'un, on doit lui dire pourquoi ! répéta-t-il d'une voix sombre et insistante. Et dans ses pommettes saillantes, sur son front pesant qui écrasait les yeux, il y avait l'obstination et la dureté de la pierre.

– Je ne sais, répondit Liouba, avec le même entêtement, mais en évitant son regard.

Elle ne voulait pas répondre. Il haussa les épaules et se remit à examiner la fille et à réfléchir. En temps ordinaire, sa pensée était lente et difficile ; mais une fois alarmée, elle se mettait à travailler avec une force et une inflexibilité presque automatiques ; elle était pareille à une presse hydraulique qui fend des pierres, courbe des poutres de métal et écrase des gens, s'ils

tombent sous sa coupe, avec indifférence, lentement, fatalement. Sans regarder à droite ni à gauche, dédaignant les sophismes, les allusions, les échappatoires, il actionnait sa pensée lourdement, cruellement même, jusqu'à ce qu'elle commençât à flamber ou qu'elle arrivât à la barrière logique extrême, au-delà de laquelle il y a le vide et le mystère. Il ne séparait pas sa pensée de lui-même ; il pensait tout entier, pour ainsi dire, de tout son corps ; et, chaque déduction logique devenait aussitôt effective pour lui, comme il n'arrive que chez les gens robustes et simples, qui n'ont pas encore fait de leur pensée un jouet.

Et maintenant qu'il était bouleversé, sorti de son ornière, – pareil à une locomotive qui a déraillé dans de profondes ténèbres et qui continue, par prodige, à bondir par-dessus les monticules et les monceaux, – il cherchait sa voie et voulait la trouver à tout prix. Mais la fille se taisait et visiblement n'avait nul désir de parler.

– Liouba ! Causons tranquillement ! Il faut pourtant...

– Je ne veux pas causer tranquillement...

Il reprit :

– Écoutez, Liouba. Vous m’avez frappé et je ne puis laisser passer cela...

La fille ricana :

– Vraiment ? Et que voulez-vous me faire ? Vous me citerez devant le juge de paix...

– Non. Mais je reviendrai ici jusqu’à ce que vous vous soyiez expliquée.

– Je vous en prie ! Autant de gagné pour la patronne...

– Je reviendrai demain. Je reviendrai...

Et soudain, en même temps qu’il pensait qu’il ne pourrait revenir ni le lendemain ni le surlendemain, il devina, il eut la certitude de savoir pourquoi la fille avait agi de la sorte. Il en devint tout joyeux.

– Ah ! c’est cela. Vous m’avez frappé parce que je vous ai plainte, parce que ma pitié vous a outragée. En effet, c’était bête de ma part ! Pourtant, je ne voulais pas vous offenser, je vous

le jure, mais peut-être était-ce en effet outrageant pour vous. Évidemment, puisque vous êtes un être humain comme moi...

– Quelle espèce d'être humain ? ricana-t-elle.

– Allons, assez ! Faisons la paix ; donnez-moi la main...

Liouba pâlit un peu.

– Vous voulez que je vous donne encore une gifle ?

– Non, donnez-moi la main, comme à un camarade ! En camarade ! s'écria-t-il avec sincérité, en prenant on ne sait pourquoi une voix de basse.

Mais Liouba se leva et reculant un peu, elle déclara :

– Écoutez : ou bien vous êtes un imbécile, ou bien on ne vous a pas encore assez battu !

Puis elle le regarda et, avec un bruyant éclat de rire :

– Par Dieu, je vous le jure, mon écrivain ! Vous êtes un écrivain de la plus belle eau ! Et

comment ne vous battraient-on pas, mon petit !

Pour elle, le mot d'« écrivain » était à coup sûr une injure et elle attachait à ce terme un sens particulier et défini. Avec un mépris parfait, absolu, sans prendre garde à lui, le traitant comme une chose, comme un idiot ou un ivrogne, elle se mit à aller et venir, sans se gêner, dans la pièce ; elle lui jeta en passant :

– Est-ce que je t'ai fait bien mal en te battant ? Pourquoi geins-tu encore ?

Il ne répondit rien.

– Mon écrivain prétend que je lui fais très mal quand je le bats. Mais peut-être a-t-il un visage plus aristocratique que le tien ; on doit pouvoir taper tant qu'on veut sur ton museau de paysan, sans que tu sentes rien ? Ah ! que de gens j'ai déjà giflés ! Pourtant personne ne me fait moins pitié que mon petit écrivain. « Bats-moi, bats-moi, me répète-t-il, c'est tout ce que je mérite. » Il est saoul, il bave, il est dégoûtant même à gifler. Quelle crapule !... Et je me suis fait mal avec ton museau ! Tiens, embrasse la meurtrissure.

Elle tendit la main vers les lèvres de l'homme et se remit à aller et venir d'un pas précipité. Son excitation croissait ; il semblait par moments qu'elle étouffait dans une atmosphère brûlante ; elle se frottait la poitrine, ouvrait la bouche toute grande pour aspirer l'air et se retenait machinalement aux draperies de la fenêtre. Par deux fois déjà, elle s'était versé du cognac et avait vidé le verre. La seconde fois, il s'en aperçut et lui fit observer avec maussaderie :

– Je croyais que vous ne vouliez pas boire seule ?

– Je n'ai point de caractère, mon petit ! répliqua-t-elle simplement. Et puis, je suis empoisonnée ; dès que je ne bois pas, j'étouffe. C'est de ça que je crèverai.

Et tout à coup, comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence, elle prit un air étonné et dit en riant :

– Ah ! c'est toi ! Tu es encore là ! Tu n'es pas parti !

Avec un regard sauvage, elle arracha son châle

tricoté et de nouveau ses épaules et ses bras minces, délicats et rosés, apparurent.

– Pourquoi donc avais-je mis mon châle ! Il fait déjà trop chaud sans cela, et moi... C'était pour le ménager... Ah ! c'est bien nécessaire ! Écoutez, déshabillez-vous ! Allons, mon petit, allons, mon chéri, qu'est-ce que ça peut vous faire...

Elle riait, et le rire la suffoquait ; elle le priait en tendant les bras. Puis elle se laissa glisser à terre, s'agenouilla et lui prit la main ; elle l'implora :

– Allons, mon chéri, mon ami, je vous baiserais les mains.

Il s'écarta et demanda avec une tristesse amère :

– Pourquoi me tourmentez-vous, Liouba ? Que vous ai-je fait ? Je n'ai que de bonnes intentions... Pourquoi vous moquez-vous de moi ? Vous ai-je offensée ? Si je l'ai fait, je vous en demande pardon. Je suis si... si ignorant dans toutes ces affaires...

Liouba haussa avec mépris ses épaules nues, se leva et s'assit, d'un mouvement souple. Elle haletait.

– Vous ne voulez pas ? C'est dommage ; j'aurais aimé vous voir...

Il balbutia quelque chose, s'interrompit et reprit en hésitant, en traînant les mots :

– Écoutez, Liouba... Évidemment, je... Ce ne sont que des bêtises... Et si vous le désirez tant, je... on peut éteindre la lumière. Éteignez, Liouba.

– Quoi ? fit la fille étonnée en écarquillant les yeux.

– Je veux dire, fit-il précipitamment, que vous êtes une femme et moi, je... j'ai eu tort, c'est certain... Ne croyez pas que c'est par pitié, Liouba, non, non, pas du tout... Moi-même, je... Éteignez, Liouba !

En souriant d'un sourire embarrassé, il tendit les bras vers elle, avec la tendresse gauche de ceux qui n'ont jamais possédé une femme. Et il vit qu'elle avait étroitement entrelacé les doigts et

les avait portés à son menton ; on eût dit qu'elle s'était transformée tout entière en un immense souffle retenu dans la poitrine soulevée. Et les yeux de la femme s'étaient agrandis et avaient une expression de terreur, de douleur, d'indicible mépris.

– Qu'avez-vous, Liouba ? demanda-t-il en reculant. Avec une froide terreur, elle chuchota sans desserrer les doigts :

– Vaurien ! Mon Dieu ! Quel vaurien tu es !

Cramoisi de honte, humilié de l'avoir outragée, il tapa du pied et lança des paroles brèves et insultantes :

– Prostituée ! Fille ! Tais-toi !

Mais elle hochait la tête et répétait :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel vaurien tu es !

– Silence, canaille ! Tu es saoule ! Tu es folle ! Crois-tu que j'aie besoin de toi ? Crois-tu que j'aie besoin de ton corps souillé ? Crois-tu que je me sois gardé pour une créature de ta sorte ? Ordures ! Tu mérites d'être battue ! Et il leva la main comme pour la souffleter, mais il ne

la toucha pas.

– Mon Dieu ! Mon Dieu !

– Et on a pitié d’elles ! Il faudrait les anéantir ces viles créatures, elles et leurs amants ! C’est de moi, de moi que tu as osé penser cela !

Il serra avec violence les bras de la femme et la jeta sur une chaise.

– Tu es un honnête homme, n’est-ce pas ? Tu es un honnête homme ?

Elle riait avec ravissement, comme si elle eût été en proie à une joie folle.

– Oui, je suis un honnête homme ! J’ai été honnête toute ma vie ! Et pur ! Mais toi ! Qu’es-tu, toi, ordure, malheureuse dégradée !

– Honnête homme ! répéta-t-elle, ivre d’enthousiasme.

– Oui, honnête homme ! Après-demain j’irai à la mort pour les autres, et toi, que feras-tu ? Tu dormiras avec mes bourreaux ! Appelle tes officiers ! Je te jetterai à leurs pieds, qu’ils reprennent leur charogne. Appelle-les !

Liouba se leva lentement. Et quand, surexcité, fier, les narines gonflées, il la regarda, il rencontra un regard aussi hautain et plus méprisant encore que le sien. Il y avait même comme une lueur de pitié dans les yeux orgueilleux de la prostituée, qu'un miracle avait soudain placée sur les marches d'un trône invisible, d'où elle regardait avec une attention froide et sévère quelque chose de petit, de criard et de lamentable qui se tenait à ses pieds. Elle ne riait plus, elle ne semblait pas émue et l'œil cherchait involontairement les marches sur lesquelles elle se tenait, tant elle savait regarder de haut.

– Qu'es-tu ? demanda-t-il, sans céder, irrité encore, mais subissant déjà l'influence du regard hautain et calme de la femme.

Sévèrement, avec une conviction menaçante derrière laquelle on sentait des millions de vies détruites, une mer de larmes douloureuses, la révolte ardente et incessante de la justice indignée, elle demanda :

– Quel droit as-tu d'être bon, alors que je suis

mauvaise ?

– Quoi ? demanda-t-il, sans comprendre sur-le-champ, terrifié par le gouffre qui venait d'ouvrir une gueule noire sous ses pieds.

– Il y a longtemps que je t'attendais.

– Tu m'attendais ?

– Oui, j'attendais un honnête homme. Voilà cinq ans que j'attends, peut-être plus. Tous ceux qui viennent ici confessent qu'ils sont des coquins, ce qui, d'ailleurs, est la vérité. Au commencement, mon écrivain se vantait d'être honnête, par la suite, il m'a avoué qu'il était lui aussi, une fripouille. Je n'ai que faire de gens pareils.

– Que te faut-il donc ?

– Toi, mon ami, toi. Oui, parfaitement, un homme comme toi ! (Elle le toisa avec attention des pieds à la tête, très calmement, en hochant la tête.) Merci d'être venu.

Lui, qui n'avait peur de rien, il se sentit tout à coup mal à l'aise.

– Que te faut-il donc ? répéta-t-il en reculant.

– J’avais besoin de battre un honnête homme, mon petit, un véritable honnête homme. À quoi bon battre les autres, on ne fait que se salir les mains. Maintenant, c’est fait et je puis me baiser la main. Bonne main, tu as frappé un juste !

Elle se mit à rire et baisa sa main droite à trois reprises. Il la regardait d’un air sauvage et ses pensées si lentes d’ordinaires couraient maintenant avec une rapidité désespérée ; en un noir nuage quelque chose d’horrible et d’irréparable comme la mort s’avançait.

– Tu viens de dire quelque chose... Qu’as-tu dit ?

– J’ai dit : « Il est honteux d’être honnête. » Tu ne le savais pas ?

– Non ! murmura-t-il et il s’abîma dans une profonde méditation, comme s’il avait oublié la femme. Il s’assit.

– Eh bien, apprend-le.

Elle parlait avec calme et seul, le soulèvement de sa poitrine, sous sa chemise, décelait son émotion intense, le cri tumultueux qu’elle

comprimait.

– Eh bien, le sais-tu ?

– Quoi ? fit-il en revenant à lui.

– Le sais-tu maintenant ?

– Attends !

– J’attendrai, mon ami. J’attends depuis cinq ans, j’attendrai bien encore cinq minutes.

Elle se laissa tomber sur une chaise, croisa ses bras nus derrière sa tête et ferma les yeux.

– Ah ! mon chéri ! Mon chéri !

– Tu as dit qu’il est honteux d’être honnête ?

– Oui, chéri, c’est honteux.

– Mais alors, c’est...

Il s’arrêta, terrifié.

– Oui, oui. Cela te fait peur ? Ce n’est rien, ce n’est rien. C’est tout d’abord seulement que c’est terrible.

– Et après ?

– Reste avec moi et tu le sauras.

Il ne comprit pas.

– Comment, rester avec toi ?

La fille s'étonna à son tour.

– Où pourrais-tu aller, après cela ? Prends garde, mon ami, ne me trompe pas. Tu n'es pas un coquin, toi, tu n'es pas comme les autres. Si tu es honnête, tu resteras. Ce n'est pas en vain que je t'ai attendu cinq ans.

– Tu es folle ! dit-il d'un ton tranchant.

Elle le regarda avec sévérité et le menaça même du doigt.

– Ne parle pas ainsi. Du moment que la vérité est venue à toi, tu dois t'incliner très bas devant elle et non pas dire : « Tu es folle ! » C'est mon écrivain qui dit : « Tu es folle ! » Mais lui, c'est une canaille ! Toi, sois honnête !

– Et si je ne restais pas ! ricana-t-il d'un air sombre, les lèvres blêmies et tordues.

– Tu resteras ! dit-elle avec assurance. Où irais-tu maintenant ? Tu ne peux aller nulle part. Tu es honnête. Je l'avais déjà compris quand tu m'as baisé la main. « C'est un imbécile, ai-je pensé, mais un honnête homme. » Cela ne te

fâche pas, que je t'aie pris pour un imbécile ? D'ailleurs, c'est de ta faute. Pourquoi m'as-tu offert ta virginité ? Tu as pensé que si tu me sacrifiais ton innocence, je te laisserais la paix ? Ah ! nigaud ! Petit nigaud ! Tout d'abord j'ai été vexée. « Eh quoi, pensai-je, il ne me considère pas comme une créature humaine », puis j'ai vu que ta réserve était le fait de ton honnêteté. Et tu t'es dit ceci : « Je lui sacrifierai ma virginité et par là, je deviendrai plus pur encore. » Ce sera comme une pièce de monnaie enchantée qu'on donne à un mendiant et qui vous revient, et ainsi de suite. Non, mon chéri, ça ne se passera pas ainsi.

– Non ?

– Non, non, mon petit ! répéta-t-elle en traînant les mots. Je n'accepterai de toi que ce que tu as de plus cher ! Peut-être ne me sacrifies-tu ta virginité que parce qu'elle te paraît inutile. As-tu une fiancée ?

– Non.

– Si tu en avais une, qu'elle t'attendît demain devant l'autel, me l'aurais-tu donnée, ta

virginité ?

– Je n'en sais rien, répondit-il en hésitant.

– Non, sans doute. Tu m'aurais dit : « Prends plutôt ma vie, mais laisse-moi l'honneur ! » Tu sacrifies ce que tu as de moins cher ! Or, j'exige ce que tu as de plus cher, ce sans quoi tu ne pourrais vivre toi-même !

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Comment, pourquoi ? Mais pour que tu ne sois pas honteux.

– Liouba ! s'exclama-t-il, étonné. Écoute, mais tu es toi-même...

– Honnête, n'est-ce pas ? On me l'a déjà dit. Mon écrivain me l'a répété plus d'une fois. Seulement, cela n'est pas vrai, mon chéri. Je suis une véritable prostituée. Tu le verras, si tu restes...

– Mais je ne resterai pas ! cria-t-il, les dents serrées.

– Ne crie pas, mon chéri. Crier contre la vérité ne sert à rien. La vérité vient comme la mort, accepte-la, quelle qu'elle soit. Il est dur de

rencontrer la vérité, mon chéri, je le sais par moi-même !

Et elle ajouta tout bas, en le regardant en face :
« Dieu, Lui, est bon aussi ! »

– Alors ?

– Rien... Il faut que tu comprennes toi-même ; moi, je ne dirai plus rien. Il y a cinq ans que je n'ai pas été à l'église. La voilà, la vérité !

La vérité... Quelle vérité ? Quelle était encore cette terreur nouvelle et inconnue, qu'il n'avait éprouvé ni devant le visage de la mort ni devant celui de la vie. La vérité !

Lui ne savait dire que oui, ou non ; il était assis, soutenant de la main sa grosse tête aux pommettes saillantes et mouvant lentement les yeux comme s'il examinait la vie d'une extrémité à l'autre. Et la vie tombait en ruines, pareille à une petite boîte close, mouillée par la pluie d'automne, dans laquelle il était impossible de reconnaître le temple si beau et si pur où son âme était renfermée, peu de temps auparavant. Il se rappela les chers camarades avec lesquels il avait

vécu et travaillé, étroitement uni à eux dans la joie comme dans la souffrance ; ils lui semblèrent étrangers ; leur vie lui parut incompréhensible et leur besogne stupide. On eût dit que des mains puissantes s'étaient emparées de son âme, la brisaient, comme on brise une canne sur un genou solide, et en jetaient les débris au loin. Il n'était que depuis quelques heures dans cette maison, il y avait quelques heures seulement qu'il avait quitté ses compagnons, et déjà il lui semblait qu'il était là depuis toujours, en face de cette femme à demi-nue, à entendre un bruit de musique lointaine et un cliquetis d'éperons. Il ne savait pas s'il était au-dessus ou au-dessous de ce qui, le jour même encore, constituait sa vie et son âme ; il savait seulement qu'il était hostile à tout cela, et il en souffrait. Il était honteux d'être honnête...

Et il comprit soudain, avec effroi, avec une souffrance indicible que cette vie-ci était terminée à jamais pour lui, puisqu'il ne pouvait plus être honnête. Son intégrité seule le faisait vivre, elle était toute sa joie, elle seule l'armait contre la vie et la mort ; dès qu'elle faisait défaut,

rien ne subsistait : c'étaient les ténèbres ! Ah ! pourquoi était-il venu dans cette maison maudite ? Pourquoi n'était-il pas resté dans la rue ? et ne s'était-il pas livré aux policiers ? Maintenant, il était trop tard, même pour aller en prison !

– Tu pleures ? demanda la fille, avec inquiétude.

– Non, répliqua-t-il d'un ton tranchant. Je ne pleure jamais.

– Tu as raison, mon chéri. C'est nous autres, les femmes, qui pouvons pleurer, mais pas les hommes. Si vous vous mettiez à pleurer vous aussi, qui répondrait à Dieu ?

– Liouba ! cria-t-il avec angoisse. Que faire ! Que faire !

– Reste avec moi ! Reste avec moi ! Car tu es à moi maintenant.

– Et eux ?

Elle fronça les sourcils :

– Qui « eux ? »

– Mais les hommes, tous les hommes ! répliqua-t-il avec fureur. Ceux pour qui j’ai travaillé ? Ce n’est pourtant pas pour moi, ce n’est pas pour mon propre plaisir que j’ai enduré tant de tourments et que je me suis préparé au crime !

– Ne me parle pas des autres ! dit-elle sévèrement, et ses lèvres se mirent à trembler. Ne me parle pas d’eux, sinon je te battrai de nouveau, entends-tu ?

– Mais qu’as-tu ? demanda-t-il, étonné.

– Que suis-je, moi, un chien ? Sommes-nous des chiens, nous tous ? Prends garde, mon chéri. Tu t’es caché derrière les gens assez longtemps, ça suffit ! Tu ne te déroberas pas aux yeux de la vérité, mon petit, tu ne pourras te cacher nulle part. Et si tu aimes les hommes, si tu as pitié de notre malheureuse humanité, hé bien, prends-moi ! Et moi, mon chéri, je te prendrai !

V

Elle était assise, les bras croisés derrière la tête, tout alanguie de ravissement, follement heureuse, comme insensée. Elle hochait la tête et sans ouvrir ses yeux rêveurs et extasiés, elle parlait lentement, presque en chantant :

– Mon bien-aimé ! Nous pleurerons ensemble ! Oh ! que nous pleurerons avec douceur, mon chéri ! Je pleurerai pour toute ma vie ! Il est resté avec moi, il n'est pas parti ! Quand je t'ai vu dans la glace, ce soir, je me suis dit aussitôt : « Voilà celui qui m'est destiné, le voilà, mon bien-aimé. » Je ne sais pas qui tu es, mon frère ou mon fiancé, mais tu m'es tout proche, je te désire...

Il se rappela lui aussi le couple tragique et noir reflété dans le cadre doré de la glace et l'impression qu'il avait eue : « C'est comme à un enterrement. » Et soudain, il éprouva une douleur

insupportable. Cette scène lui parut être un cauchemar si atroce que, dans son angoisse, il grinça des dents. Et sa pensée s'évadant au loin, dans le passé, il se souvint de son revolver, fourré dans sa poche, il se rappela la poursuite des deux derniers jours, la porte unie sans poignée, la sonnette qu'il avait cherchée, le gros valet de chambre bouffi qui avait ouvert, avant d'avoir eu le temps de passer un habit sur sa chemise de coton malpropre, la propriétaire de la maison close qui l'avait introduit dans le salon blanc où se trouvaient les trois femmes, des inconnues.

Et il se sentait de plus en plus libre ; enfin, il lui parut évident qu'il n'était pas resté le même, qu'il était complètement, absolument libre, qu'il pouvait aller où bon lui semblerait.

D'un regard sévère, il fit le tour de cette pièce inconnue, et avec l'assurance d'un homme qui se réveille un instant du sommeil de l'ivresse et se trouve dans un milieu étranger, il jugea tout ce qu'il vit sans bienveillance.

– Qu'est-ce que cela ? Quel non sens ! Quel rêve stupide !

Cependant, la musique vibrat toujours ; la femme était assise là, les bras croisés derrière la tête, souriante, sans avoir la force de parler, épuisée par le fardeau d'un bonheur suprême, inouï. Ce n'était donc pas un rêve !

– Qu'est-ce alors ? Serait-ce la vérité ?

– Oui, la vérité, mon chéri ! Nous ne pouvons plus nous séparer !

C'est la vérité ! La vérité, ce sont ces jupes aplaties et froissées, pendues au mur. La vérité, c'est ce lit, sur lequel des milliers d'hommes ivres se sont tordus dans les spasmes d'une volupté infâme. La vérité, c'est cette puanteur moite et déjà ancienne, qui colle au visage et qui vous dégoûte de la vie. La vérité, c'est cette musique et ces éperons. La vérité, c'est cette femme au visage pâle et tiré, au sourire lamentablement heureux.

Soutenant de nouveau de la main sa tête pesante, il regarda en dessous, du regard d'un

loup qu'on va tuer ou qui veut tuer et il pensait des choses sans suite :

« Alors, c'est cela, la vérité ?... Cela signifie que je n'irai là-bas ni demain ni après-demain, que tous sauront pourquoi je n'ai pas accompli ma tâche, que je suis resté avec une fille, que je me suis enivré ! On m'appellera traître, lâche, canaille ; quelques-uns prendront ma défense, ils devineront... non, mieux vaut ne pas compter là-dessus. C'est fini et bien fini. Puisque je suis dans les ténèbres, il faut que j'y reste... »

Et s'adressant à la femme :

– C'est terrible, Liouba !

– C'est terrible, mon bien-aimé ! Il est terrible pour l'homme de rencontrer la vérité.

« Mais pourquoi est-ce terrible ? De quoi ai-je peur ? De quoi puis-je avoir peur, moi qui brûle du véhément désir de me sacrifier ! Bien au contraire, il n'y a rien à craindre. »

– Non, ce n'est pas terrible, Liouba !

– Détrompe-toi, mon chéri. Mais si tu n'as pas peur de la vérité, tant mieux pour toi !...

« Voilà donc comment j'ai fini ! Je ne m'attendais guère à cette fin-là. Ce n'est certes pas ainsi que j'avais espéré terminer ma jeune et belle existence. Mon Dieu ! Mais c'est de la folie ! Je suis devenu fou ! Il n'est pas encore trop tard. Je puis encore m'en aller. »

– Mon bien-aimé ! chuchota la femme.

Il la regarda d'un air maussade. Dans les yeux extasiés et mi-clos de Liouba, dans son sourire insensé et heureux, il y avait une faim insatiable, une soif inextinguible. On eût dit qu'elle venait de dévorer quelque chose d'immense et qu'elle allait recommencer. Il jeta un coup d'œil sombre sur les bras minces et délicats, le creux noir des aisselles et se leva sans se presser. Avec un dernier effort pour sauver quelque chose de précieux, sa vie, sa raison ou la bonne vieille vérité, il se rhabilla lentement, gravement.

– Où vas-tu ? interrogea la femme en le regardant.

Ses bras étaient retombés et elle se tendit tout entière en avant, vers lui.

– Je m’en vais.

– Tu t’en vas ? répéta-t-elle en traînant. Tu t’en vas ? Où ?

Il eut un rire amer.

– Comme si je ne savais pas où aller !... Vers mes camarades.

– Vers les braves gens ?

– Oui, vers les braves gens ! et il rit de nouveau.

Enfin, il fut prêt.

– Donne-moi mon portefeuille, Liouba.

Elle obéit.

– Et ma montre ?

La montre était posée sur la table. Elle la prit et la lui tendit.

– Adieu !

– Tu as eu peur ?

La question était simple et faite d’un ton calme. Il la contempla : grande et bien proportionnée, avec des bras minces pareils à

ceux d'un enfant, elle souriait, les lèvres blêmies, et demandait :

– Tu as eu peur ?

Comme elle se transformait vite ! Tantôt elle était puissante, terrible même, tantôt, comme à présent, elle était triste et ressemblait moins à une femme qu'à une fillette. Mais qu'importait ! Il fit un pas vers la porte.

– Et moi, qui croyais que tu resterais !

– Tu dis ?

– Je croyais que tu resterais avec moi.

– Pourquoi ?

– C'est toi qui as la clef dans ta poche... pour que je sois plus heureuse.

Déjà le pêne grinçait.

– Enfin ! Va-t'en ! Va-t'en vers tes braves gens ! Quant à moi, je...

Et alors, en cette dernière minute, alors qu'il lui suffisait d'ouvrir la porte pour retrouver ses camarades et terminer une belle vie par une mort héroïque, il accomplit un acte sauvage et

incompréhensible, qui ruina toute son existence. Était-ce la folie qui s'empare parfois si subitement des esprits les plus forts et les plus calmes, ou avait-il vraiment découvert, dans les gémissements ivres du violon, dans le sortilège des yeux peints d'une prostituée, la vérité suprême et terrible de la vie, sa vérité à lui que les autres ne purent et ne peuvent comprendre ? Que ce fût la folie ou la raison, il accepta sa nouvelle conception avec fermeté, irrévocablement.

Il passa lentement, très lentement la main sur son crâne ferme aux cheveux hérissés et, sans même clore la porte, il alla s'asseoir près du lit, à son ancienne place. Pâle, les pommettes larges, il ressemblait à un étranger, à un Anglais.

– Eh bien ! Tu as oublié quelque chose ? fit la femme étonnée, car maintenant, elle ne s'attendait plus à ce qu'il restât.

– Non.

– Alors ? Pourquoi ne t'en vas-tu pas ?

Tranquillement, avec l'expression d'une pierre

sur laquelle la vie aurait gravé de sa main pesante un nouvel évangile, terrible et suprême, il dit :

– Je ne veux pas être un honnête homme.

Elle attendait, sans oser croire, soudain effrayée par ce qu'elle avait désiré et cherché depuis si longtemps. Il sourit légèrement, et s'élevant au-dessus d'elle, d'une manière nouvelle, il lui posa la main sur la tête et répéta :

– Je ne veux pas être un honnête homme.

Et la femme s'agita gaiement. Elle le déshabilla comme un enfant, délaça ses bottines, embrouillant les nœuds, lui caressant la tête et les genoux ; elle ne riait même pas, tant son cœur était plein. Tout à coup, elle le regarda en face et prit peur :

– Comme tu es pâle ! Bois ! bois vite ! Tu souffres, Pierre ?

– Je m'appelle Alexis.

– Qu'importe ! Veux-tu que je te verse du cognac dans un grand verre ? Prends garde de te brûler la gorge ; c'est difficile de boire dans un grand verre quand on n'a pas l'habitude...

Et, la bouche ouverte, elle le regarda boire, à petites gorgées mal assurées. Il se mit à tousser.

– Ce n’est rien, ce n’est rien. Tu sauras supporter la boisson, on voit ça du premier coup. Tu es un gaillard ! Ah ! que je suis heureuse !

Et, poussant un cri, elle bondit sur lui et l’étouffa de baisers brefs et violents, auxquels il n’avait pas le temps de répondre. C’était risible : une inconnue qui l’embrassait si passionnément. Il la serra avec force contre lui, lui enlevant soudain toute possibilité de se mouvoir et il la garda un moment ainsi, sans bouger lui-même, comme pour éprouver la force du repos, la force de sa compagne et sa force à lui. Soumise et ravie, Liouba s’engourdissait entre ses bras.

– C’est bien ! dit-il et il poussa un léger soupir.

La femme s’agita de nouveau, brûlant dans sa joie sauvage comme en un foyer. Elle remplit la chambrette d’un tel mouvement, qu’il semblait qu’elle s’était multipliée et que plusieurs femmes à demi-folles parlaient, remuaient et marchaient à la fois. Elle lui versait du cognac et en buvait

elle-même. Tout à coup, elle se mit à battre des mains.

– Et le revolver, chéri ! Nous avons oublié le revolver ! Donne, donne vite, il faut le porter au bureau.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai peur de ces affaires-là. S’il partait tout à coup ?

Il eut un petit rire et répéta :

– C’est vrai ! S’il partait tout à coup ? S’il partait tout à coup ?

Il sortit le revolver et le tendit à la fille, lentement, comme s’il soupesait l’arme docile. Il lui remit aussi les réservoirs à cartouches.

– Tiens !

Lorsqu’il fut seul, – démuné du revolver qu’il avait porté tant d’années, – il sentit toute l’immensité du fardeau qu’il avait assumé. Il se mit à aller et venir dans la pièce et, se tournant du côté où devaient se trouver ses anciens camarades, il dit :

– Eh bien !

Et il resta immobile, les bras croisés sur la poitrine.

Il y avait beaucoup de choses dans ce petit mot : un dernier adieu, et un sourd défi, la résolution haineuse et irrévocable de lutter envers et contre tous, fût-ce contre ses camarades, et une plainte, à peine perceptible.

Il était toujours dans la même attitude quand Liouba accourut, tout émue ; elle dit, sur le seuil :

– Tu ne te fâcheras pas, chéri ? J’ai invité des amies ! Ne leur fais pas mauvais accueil... Quelques-unes seulement. Cela ne t’ennuie pas ? Tu comprends : j’ai tellement envie qu’elles te voient, mon bien-aimé, mon chéri. Cela ne te fait rien, n’est-ce pas ? Elles sont si gentilles ! Personne ne les a invitées ce soir et elles sont seules là-bas. Les officiers sont montés dans les chambres. Il y en a un qui a vu ton revolver ; il a déclaré qu’il était excellent. Cela ne te fait rien ? Réponds, chéri ?

Et la fille l’étouffait de baisers rapides, brefs et

violents.

Les femmes entraient déjà, glapissantes et maniérées. Elles s'assirent correctement les unes à côté des autres. Fardées, les yeux peints, les cheveux ramenés sur le front, c'étaient les plus laides et les plus vieilles de l'établissement. Les unes feignaient d'être embarrassées et avaient de petits rires ; les autres regardaient l'homme avec gravité, saluaient et tendaient la main en entrant. Sans doute s'étaient-elles déjà couchées, car elles portaient toutes de légères robes de chambre ; l'une d'elles, très grosse, paresseuse et indifférente, arriva même en jupon, ses énormes bras nus, ainsi que sa poitrine grasse, comme enflés. Celle-ci, ainsi qu'une autre fille, semblable à un vieil oiseau méchant, sur le visage de laquelle le fard s'écaillait comme un crépit malpropre sur une muraille, étaient complètement saoules ; leurs compagnes étaient dans une ébriété légère. Et ces créatures à demi-nues, débraillées, glapissantes, l'entourèrent, amenant avec elles une insupportable odeur de corps humain, de bière, de musc et de patchouli. Un sommelier habillé d'un frac trop court et trop

étroit, accourut, apportant du cognac et de la bière ; les filles l'accueillirent en criant en chœur :

– Markoucha ! Gentil Markoucha !
Markoucha !

C'était sans doute l'habitude de le recevoir par ces exclamations, car même la grosse fille ivre bourdonna paresseusement :

– Markoucha !

Tout cela était extraordinaire. On buvait, on trinquait, on parlait à la fois de sujets différents. La fille au visage d'oiseau malfaisant racontait, d'une voix criarde et courroucée, les démêlés qu'elle avait eus avec un client. Souvent, on employait des jurons obscènes ; mais on ne les prononçait pas avec indifférence, comme le font les hommes ; en y mettait toujours une rage particulière, une sorte de provocation ; on appelait toutes choses par leur nom.

D'abord, on fit peu attention à lui ; d'ailleurs, il gardait obstinément le silence et observait. Assise sur le lit à côté de lui, Liouba, tout

heureuse, le tenait par le cou et lui remplissait continuellement son verre. Souvent elle lui chuchotait à l'oreille :

– Chéri !

Il buvait beaucoup, sans se griser ; pourtant, une sensation qui n'était pas étrangère à l'ivresse l'envahissait peu à peu. Il lui semblait qu'un travail de destruction, rapide, énorme et sourd, s'accomplissait en lui. Il lui semblait que tout ce qu'il avait appris au cours de sa vie, tout ce qu'il avait pensé et aimé, ses conversations avec ses camarades, les livres, sa tâche dangereuse et attrayante, tout se consumait sans bruit, s'anéantissait sans laisser de traces ; mais loin de le ruiner lui-même, cette destruction lui donnait de la force et de la fermeté. On eût dit que chaque verre le ramenait à son état primordial, le rendait semblable à ces rebelles primitifs et simples pour lesquels la révolte était une religion et la religion une révolte. Comme une couleur qui s'efface sous l'action de l'eau chaude, la sagesse livresque d'autrui se décolorait et, ternie, cédait la place à une sagesse qui lui était propre. Et cette sagesse

nouvelle s'approfondissait de l'infini des forêts épaisses et de l'espace illimité des champs ; en elle on entendait le cri séditieux des cloches, le crépitement des incendies, le son des chaînes de fer et le rire démoniaque de milliers de gosiers géants.

Il resta ainsi, pâle, le visage large, fraternel à toutes ces malheureuses qui jacassaient autour de lui. Et dans son âme vidée, nettoyée par le feu, dans son monde anéanti, seule sa volonté flamboyante étincelait et brillait avec l'éclat blanc de l'acier fondu. Encore aveugle, encore dépourvue de but, elle se tendait déjà avec avidité, et se sentant infiniment puissant, capable de tout créer et de tout détruire, son corps se galvanisait avec calme.

Tout à coup, il frappa du poing sur la table.

– Bois ! Liouba !

Et lorsque, souriante et rayonnante, elle prit docilement son verre, il leva le sien en disant :

– À notre bande !

– Tu penses aux autres ? chuchota Liouba.

– Non, à ceux-là. Je bois aux coquins, aux fripouilles, aux lâches, à ceux que la vie a écrasés. À ceux qui meurent de la syphilis...

Les filles se mirent à rire, mais la grosse le réprimanda paresseusement :

– Ça, mon ami, c'est exagéré !...

– Tais-toi ! dit Liouba en pâlisant. C'est celui que le sort m'a destiné.

– ... À tous ceux qui sont aveugles de naissance. Voyants ! crevons-nous les yeux, car il est honteux (et il asséna un coup de poing sur la table)... car il est honteux pour les voyants de regarder ceux qui sont aveugles de naissance. Si nos lanternes ne sont pas suffisantes pour illuminer les ténèbres, hé bien ! éteignons nos lumières et rampons tous dans l'obscurité. S'il n'y a pas de paradis pour tous, je n'en ai pas besoin moi-même, car ce n'est plus un paradis. Buvons à l'extinction de toute lumière ! Buvons à la victoire des ténèbres !

Il vacilla un peu et vida son verre. Il parlait avec une légère difficulté mais fermement,

distinctement, prenant des temps, prononçant nettement chaque mot. Personne ne comprit ce discours sauvage, qui plut à tous.

– C’est lui que le sort m’a destiné, reprit Liouba en étendant le bras. Il était honnête, il a des camarades qu’il a abandonnés pour rester avec moi.

– Viens donc prendre la place de Markoucha ! fit la grosse d’une voix mielleuse.

– Tais-toi, Manjka, sinon je te tape sur le museau ! C’est auprès de moi qu’il doit être. Oui, il était honnête...

– Nous avons tous été honnêtes ! fit la fille qui avait l’air vieux et méchant.

Les autres l’approuvèrent.

– Moi, j’ai été honnête jusqu’à l’âge de quatre ans...

– Moi, je suis honnête maintenant encore, je le jure.

Liouba était sur le point de pleurer.

– Taisez-vous, fumiers ! On vous a enlevé

vosre honnêteté de force, lui, il l'a sacrifiée lui-même. Vous êtes toutes des v... et lui est encore vierge...

Elle eut un sanglot, tandis qu'un éclat de rire général retentissait. On riait, comme ne rien que les ivrognes ; on riait comme on ne peut rire que dans une petite chambre où l'air est déjà si saturé de sons qu'il ne peut plus en recevoir et qu'il les renvoie avec un écho sonore et assourdissant. On pleurait de rire, on gémissait, on se jetait les uns sur les autres ; la grosse gloussait d'une voix fluette et tombait presque de sa chaise ; enfin l'homme lui-même se mit à rire en voyant les autres. On eût dit que le monde démoniaque tout entier s'était réuni ici pour enfouir parmi les éclats de rire une petite honnêteté de jeune homme sage ; il semblait que l'honnêteté morte elle-même riait tout bas. Seule Liouba ne riait pas. Tremblante d'indignation, elle se tordait les bras, criait quelque chose, et pour finir, elle se mit à frapper la grosse fille à coups de poings ; celle-ci avait peine à la repousser de ses bras nus, gros comme des poutres, tant le rire l'affaiblissait.

– Assez ! cria-t-il, mais elles ne l’entendaient pas.

Enfin, il y eut une légère accalmie.

– Assez ! cria-t-il encore une fois.

– Laisse-les ! dit Liouba en s’essuyant les yeux avec son poing fermé. Il faut toutes les chasser !

– Tu as eu peur ? (Il tourna vers elle son visage encore tout tremblant de rire.) Ah ! tu as voulu de l’honnêteté ? Nigaude ! C’est de l’honnêteté seulement que tu as envie ! Laisse-moi !

Et, sans plus faire attention à elle, il se tourna vers les autres, se leva et éleva très haut les bras.

– Regardez mes mains ! ordonna-t-il.

Gaies et curieuses, les filles obéirent, dociles comme des enfants et attendirent, bouche bée.

– Voyez ! (Et il agita les mains.) Je tiens ma vie entre mes mains. Vous la voyez ?

– Oui ! Oui ! Après !

– Elle était belle, ma vie. Elle était pure et

splendide. Elle était pareille à un magnifique vase précieux. Et maintenant, regardez : je la jette !

Et il abaissa les bras en gémissant presque ; et tous les yeux se dirigèrent à terre, comme si en effet, quelque chose de fragile, de délicat, brisé en miettes, gisait sur le plancher.

– Piétinez-la, filles ! Piétinez-la, qu’il n’en reste pas trace ! fit-il en tapant du pied.

Tels des enfants ravis par une espièglerie nouvelle, elles se levèrent toutes, avec des rires et des glapissements et se mirent à piétiner l’endroit où se trouvait l’invisible vase brisé. Peu à peu, la fureur s’empara d’elles. Les rires et les glapissements cessèrent. On n’entendit plus que des souffles haletants, des ronflements rauques, un piétinement rageur, impitoyable, indomptable.

Pareille à une souveraine outragée, Liouba le regardait par dessus l’épaule, avec des yeux furibonds, et soudain, comme si elle eût compris, comme si elle fût devenue folle, elle s’élança avec un cri joyeux au milieu des femmes qui se poussaient l’une l’autre et elle se mit à piétiner frénétiquement. Sans la gravité des visages

hébétés, sans la furie des yeux ternis, sans la haine des bouches tordues et grimaçantes, on aurait pu croire que c'était une danse nouvelle, sans rythme ni musique.

Et soutenant de la main son crâne ferme aux cheveux hérissés, il regardait, sombre et calme.

*

Deux voix parlaient dans l'obscurité.

La voix proche, attentive, délicate de Liouba, aux notes légères d'une peur particulière, ainsi que l'est toujours la voix d'une femme dans l'obscurité, et la sienne, ferme, calme, lointaine. Il prononçait ses mots d'une manière trop assurée, trop distincte – et cela suffisait à faire sentir une ivresse pas encore entièrement dissipée.

– Tu as les yeux ouverts ? demandait la femme.

– Oui.

– Tu penses à quelque chose ?

– Oui.

Le silence et l'obscurité, et de nouveau la voix féminine, attentive, prudente :

– Parle-moi de tes camarades. Tu peux ?

– À quoi bon ? C'est du passé...

Il disait cela comme les vivants disent des morts, ou comme un mort pourrait dire d'un vivant. Et il racontait calmement, presque avec indifférence, avec un écho funèbre et cuivré dans sa voix coulante et régulière, comme un vieillard qui raconte aux enfants des contes héroïques à propos de temps lointains. Et dans l'obscurité, dans les bornes infiniment ouvertes de la chambre, se dressait devant les yeux fascinés de Liouba une minuscule poignée de gens, terriblement jeunes, privés de mère et de père, désespérément hostiles aussi bien au monde qu'ils combattaient et au monde pour lequel ils luttait. Leurs rêves fuyant vers un avenir lointain, vers les frères qui ne sont pas encore nés, ils passaient leur courte vie parmi des

ombres pâles et ensanglantées, des fantômes que les gens se brandissent en guise de menace. Et leur vie serait follement courte : chacun d'entre eux attendait la potence, le bagne ou la folie. Il n'y avait rien d'autre à attendre : le bagne, la potence, la folie. Et parmi eux, il y avait des femmes...

Liouba poussa un « oh ! » et se redressa sur ses coudes :

– Des femmes ! Que dis-tu, chéri !

– Des filles très jeunes, frêles, presque des adolescentes, qui suivent avec courage et sans hésitation les traces des hommes, et qui meurent...

– Elles meurent. Seigneur !

Liouba sanglota et se serra contre son épaule.

– Quoi, cela te touche ?

– Ce n'est rien, chéri, je suis comme ça. Raconte ! Raconte !

Il reprit. Et chose étonnante : la glace se changeait en feu ; dans les accents funèbres de son discours d'adieu, la fille aux yeux ouverts et

brûlants eut soudain l'impression d'entendre l'angélus d'une vie nouvelle, joyeuse et puissante. Les larmes se déposaient sur ses yeux et s'évaporaient comme dans un feu ; émue et agitée, elle écoutait avidement, et chaque mot grave lui forgeait une nouvelle âme sonore, comme un marteau sur le fer brûlant. Le marteau descendait régulièrement, et son âme devenait de plus en plus sonore – et soudain, dans la puanteur étouffante de la chambre, une voix nouvelle et inconnue se fit entendre avec fracas – la voix d'un être humain :

- Chéri ! Mais moi aussi, je suis une femme !
- Qu'est-ce que tu veux donc ?
- Moi aussi, je peux les rejoindre !

Il resta silencieux. Et soudain, dans ce silence qui voilait qu'il avait été leur camarade, qu'il avait vécu avec eux – il lui apparut tellement extraordinaire et important qu'elle se décida même à s'allonger maladroitement avec lui, tout simplement, tout près de lui, et à l'étreindre. Elle s'écarta un peu et posa légèrement sa main, de telle manière que le contact se fît sentir le moins

possible. Et, oubliant sa haine envers l'honnête homme, toutes ses larmes et ses malédictions, les longues années de solitude introublée dans le bouge, subjuguée par la beauté et l'abnégation de sa vie – elle s'émut jusqu'à l'apparition de couleurs sur son visage, presque jusqu'aux larmes, à la terrible pensée que ceux-ci pussent ne pas l'accepter.

– Chéri ! Mais est-ce qu'ils me prendront ? Seigneur, que diront-ils ? Qu'est-ce que tu en penses, dis-moi, dis-moi, ils me prendront, ils ne me dédaigneront pas ? Ils ne diront pas : tu ne peux pas, tu es malpropre, tu t'es vendue ? Eh bien, dis-moi !

Le silence, et une réponse porteuse de joie :

– Ils te prendront. Pourquoi pas ?

– Mon chéri ! Comment sont-ils...

– Honnêtes, ajouta la voix masculine, à la manière d'un point final. Et joyeusement, avec une confiance touchante, la fille répéta :

– Oui, honnêtes !

Et son sourire était si radieux que c'était

l'obscurité elle-même qui semblait sourire, et des petites étoiles se mirent à y courir, de tout petits points bleus. La femme était parvenue à une nouvelle vérité, qui ne portait pas avec elle la peur, mais la joie.

Et la voix timide demanda :

– Alors rejoignons-les, chéri ! Tu viendras avec moi, tu n'auras pas honte d'amener quelqu'un comme moi ? Mais ils comprendront comment tu t'es retrouvé ici. En réalité – on chasse l'homme de partout où il va. Mais ici, ce n'est pas tout – ici, tu descendras dans la fosse à purin. Et moi... et moi... Je fais déjà de mon mieux. Mais pourquoi te tais-tu donc ?

Un silence sombre, dans lequel on entendait le battement de deux cœurs : l'un régulier, rapide et soucieux, et les frappements durs et lents, étrangement lents de l'autre.

– Tu as honte d'amener quelqu'un comme moi ?

Un silence long et sombre, et une réponse dans laquelle on sentait le froid et l'inflexibilité

d'un rocher.

– Je n'irai pas. Je ne veux pas être honnête.

Silence.

– Ce sont des messieurs, retentit sa voix, quelque peu étrange et seule.

– Qui ? répondit sourdement la fille.

– Eux, ceux d'avant.

Et encore un long silence – comme si un oiseau était tombé quelque part au-dessus d'eux et, tournoyant sans bruit dans l'air, battait de ses ailes molles sans pouvoir atteindre la terre pour s'y meurtrir et y reposer en paix. Dans l'obscurité, il sentit Liouba, silencieuse et prudente, s'efforçant de le toucher le moins possible, passer par-dessus lui et faire quelque chose.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Je ne veux pas rester couchée ainsi. Je veux m'habiller.

Elle avait dû s'habiller puis s'asseoir, parce qu'une chaise avait grincé légèrement. Et tout

devint aussi calme que s'il n'y avait eu personne dans la chambre. Et tout demeura calme longtemps ; puis une voix calme et sérieuse dit :

– Liouba, il me semble qu'il reste encore du cognac sur la table. Bois un petit verre et viens te coucher.

VI

Le jour s'était déjà levé et tout était paisible dans cette maison, comme dans toutes les autres, quand la police arriva. Après de longues discussions et des hésitations sans fin, par peur du scandale et de la responsabilité, Markoucha avait été envoyé au poste de police, avec mission de remettre au commissaire, en même temps que le revolver, un rapport détaillé des faits et gestes de l'étrange visiteur.

Le policier qui avait reçu Markoucha devina immédiatement de qui il s'agissait. Depuis trois jours, l'homme était le cauchemar de la police qui le talonnait de près et qui l'avait suivi à la trace jusqu'à proximité de la maison de tolérance. On avait même résolu de perquisitionner simultanément dans toutes les maisons publiques du quartier, mais un agent ayant découvert une piste qu'il jugeait bonne, on la suivit et on oublia ainsi les maisons closes.

Le téléphone fonctionna avec une ardeur inquiétante ; et une demi-heure après, par un froid matin d'octobre, un groupe imposant d'agents de la sûreté arpentait les rues désertes. Au premier rang, conscient de son périlleux isolement de vedette, marchait le commissaire de police du quartier, homme de haute taille, vêtu d'un manteau d'uniforme large comme un sac. Il bâillait, son nez écarlate et flasque enfoui dans ses moustaches grisonnantes, en pensant, avec une froide angoisse, qu'il était insensé d'aller arrêter un révolutionnaire aussi dangereux, sans être accompagné de soldats. À plusieurs reprises, il s'était qualifié de « victime du devoir », en poussant chaque fois un bâillement prolongé et pénible.

C'était un vieux commissaire, toujours un peu pris de vin, corrompu par les tenanciers de maisons de débauche, qui lui versaient de fortes sommes pour ne pas être inquiétés. Il n'avait nullement envie de mourir. Lorsqu'on était venu le réveiller dans son lit, il avait jonglé quelque temps avec son revolver ; puis, quoique le temps lui fût mesuré, il avait fait brosser soigneusement

son habit, comme s'il se rendait à une revue. La veille même, au commissariat, il avait parlé avec ses collègues du terroriste que la police traquait depuis trois jours et, avec le cynisme d'un vieillard ivrogne et sans-gêne, le commissaire l'avait traité de héros et s'était baptisé lui-même de vieux salaud de mouchard. Mais maintenant, il sentait nettement que sa boutade était un peu forte. Ce terroriste ne pouvait être qu'une canaille ; et il eut honte des balivernes prononcées la veille :

– Un héros ! grommela-t-il. Allons donc ! S'il bouge, je le tue comme un chien !

On cerna la maison, comme s'il se fût agi de prendre, non pas un seul homme endormi, mais toute une association de malfaiteurs. Doucement, sur la pointe des pieds, les agents se dirigèrent par le corridor obscur, vers la porte fatale. Et lorsqu'ils eurent fait irruption dans la pièce, après avoir failli renverser Liouba à demi-nue, ils ne virent point de bombe ni d'armes terribles, mais seulement un large lit aux draps froissés, des vêtements épars, une table malpropre, maculée de

flaques de bière ; et, sur le lit, un homme rasé aux pommettes saillantes, aux pieds velus, au visage bouffi de sommeil, qui les regardait en silence.

– Les mains en l’air ! cria le commissaire, qui serra plus fort son revolver dans sa paume moite de sueur.

Mais l’homme n’obéit pas et ne répondit rien.

– Fouillez-le ! ordonna le policier.

– Mais il n’y a rien ! J’ai porté son revolver au bureau ! s’écria Liouba, transie de terreur et claquant des dents.

Elle aussi n’était vêtue que d’une chemise froissée, et parmi ces gens habillés de capotes, tous deux, l’homme et la femme à demi-nus, provoquaient la gêne et inspiraient aux policiers une pitié dédaigneuse. On fouilla les habits de l’homme, on inspecta le lit, la commode, on examina tous les recoins, sans rien trouver.

– Mais puisque j’ai porté le revolver au bureau ! répétait Liouba affolée.

– Silence, Liouba ! cria le commissaire, qui connaissait la fille, pour avoir passé deux ou trois

nuits avec elle. Il la croyait, mais cette issue favorable était si inattendue qu'il aurait voulu prendre des précautions, montrer son pouvoir.

– Comment vous appelez-vous ?

– Je ne le dirai pas. D'ailleurs, je ne répondrai pas à vos questions.

– Naturellement ! répliqua le commissaire avec ironie, encore qu'un peu intimidé.

Puis il regarda les pieds de l'homme, la fille qui tremblait dans un coin et, soudain, il fut pris d'un doute.

– Est-ce bien lui ? demanda-t-il à un agent de la sûreté qu'il entraîna à l'écart. Il me semble que...

L'agent examina l'homme avec attention, et hocha affirmativement la tête.

– Oui, il s'est rasé la barbe, voilà tout. On peut le reconnaître à ses pommettes.

– Il a des pommettes de brigand, c'est vrai.

– Et puis, regardez ses yeux. Je le reconnaîtrais entre mille, rien qu'à ses yeux.

– Voyons... Montrez-moi la photographie !

Longuement, il contempla le portrait mat et sans retouche, où le terroriste apparaissait sous les traits d'un beau jeune homme, au visage pur, encadré d'une grande barbe touffue, à la russe. Le regard était le même, mais sans maussaderie, très calme et net. Cependant, on ne remarquait pas les pommettes.

– Vois-tu, on ne distingue pas les pommettes !

– Parce qu'elles sont cachées sous la barbe !
Mais si l'on tâte avec l'œil...

– C'est juste, pourtant... Est-ce qu'il s'enivre quelquefois ?

L'agent de la sûreté, grand et maigre, au teint jaunâtre et à la maigre barbiche, ivrogne avéré, lui aussi, sourit d'un air protecteur :

– Non, cela ne lui arrive jamais.

– Je le sais aussi bien que vous. Pourtant... Écoutez, fit le commissaire en s'approchant de l'homme, vous étiez complice dans l'assassinat de X ?

Et il prononça avec respect le nom très connu

d'une famille haut placée.

L'homme garda le silence. Il balançait un peu l'un de ses pieds nus, aux doigts tordus, déformés par la chaussure.

– Je vous interroge !

– Laissez-le ! dit l'agent. Il ne répondra pas. Attendons le capitaine de gendarmerie et le procureur. Ils sauront bien le faire parler.

– Et toi, Liouba ! cria le commissaire en se retournant vers la fille. Pourquoi n'as-tu pas dit tout de suite que tu l'avais chez toi, coquine ?

– Mais je...

À deux reprises, le policier la souffleta, sur une joue, puis sur l'autre.

– Tiens ! Voilà pour toi ! Je vous apprendrai à vivre, à vous autres !

L'homme leva les sourcils et cessa d'agiter son pied.

– Cela ne vous plaît pas, jeune homme ? (Et le commissaire le foudroya d'un regard de mépris.) Ah ! ah ! Vous avez embrassé ce vilain museau et

nous, nous crachons dessus !

Il éclata de rire, tandis que les agents souriaient avec embarras. Et chose plus étonnante encore : Liouba, battue, se mit à rire elle-même. Elle regardait amicalement le vieux fonctionnaire, comme si elle eût pris plaisir à ses plaisanteries. Depuis que la police était venue, elle n'avait pas une seule fois jeté les yeux sur l'homme qu'elle trahissait naïvement, ouvertement. Lui, s'en était aperçu et souriait avec une étrange ironie. Des femmes presque nues se pressaient à la porte. Parmi elles, se trouvaient celles qui étaient déjà là dans la nuit. Elles prirent un air indifférent, comme si elles voyaient l'homme pour la première fois. Bientôt, on les chassa.

Le jour était tout à fait venu et la chambre parut encore plus sale et abominable. Deux officiers entrèrent, mal réveillés, mais vêtus correctement.

– Il est interdit de lui parler, messieurs, dit le commissaire, en regardant l'homme avec colère.

Les officiers s'avancèrent, examinèrent le

prisonnier depuis la tête jusqu'aux pieds nus aux doigts tordus ; ils toisèrent Liouba et échangèrent leurs impressions sans se gêner.

– C'est un joli coco ! déclara le plus jeune des officiers, grimaçant comme s'il eût été sur le point de pleurer.

– Ainsi, monsieur l'anarchiste, ricana le second officier, vous ne valez pas mieux que nous autres, pauvres pécheurs ? Chez vous aussi, la chair est faible ?

– Pourquoi avez-vous déposé votre revolver ? demanda le plus jeune. Au moins, vous auriez pu tirer. Oui, oui, je comprends, vous êtes tombé ici, mon Dieu, cela peut arriver à tout le monde, mais je m'étonne que vous vous soyez défait de votre arme. Figurez-vous, Knorre, – ajouta-t-il en se tournant vers son collègue, – que cet individu avait un Browning, avec trois réservoirs de rechange. Est-il assez stupide ? qu'en dites-vous ?

Avec un sourire ironique, du haut de sa vérité nouvelle, l'homme regardait le jeune officier indigné, et balançait nonchalamment le pied. Il

n'avait pas honte d'être presque nu, ni d'avoir des pieds malpropres et velus. Si on l'avait transporté tel quel sur la place la plus populeuse de la ville pour l'exhiber aux yeux des femmes, des hommes et des enfants, – il aurait balancé son pied avec la même indifférence et souri avec la même ironie.

« Savent-ils seulement ce que c'est que la camaraderie ? » se demanda le commissaire en jetant un regard féroce sur le pied qui se balançait. Et il déclara de nouveau, mais sans conviction aux officiers : – Il est interdit de lui parler, messieurs, je vous le répète ! Vous connaissez pourtant les règlements...

Mais d'autres officiers survinrent, regardèrent, conversèrent sans se gêner. L'un d'eux serra même la main du commissaire, un ami, probablement.

Celui-ci souriait avec affabilité et tirait son nez rougeâtre et flasque. Il s'avança soudain vers l'homme et, se plaçant de manière à le cacher aux officiers, lui dit, à mi-voix :

– Vous pourriez passer au moins votre

pantalon !... Vous n'avez pas honte ! Voyez-vous ce héros... Se lier avec une fille !... Que vont dire tes camarades ? Hein ?... Brute, va !

Liouba l'écoutait en tendant son cou nu. Et ils étaient là tous trois, l'un près de l'autre, trois vérités, trois différentes vérités de la vie : un vieux débauché concussionnaire qui voulait des héros, une femme vénale dans l'âme de laquelle venaient d'être semés les germes de l'abnégation et du martyr – et lui. En entendant les paroles du commissaire, il pâlit un peu, fut sur le point de répondre, mais se contenta de sourire et se remit tranquillement à balancer son pied nu.

Peu à peu, les officiers s'en allèrent. Indifférents aux êtres comme aux choses, les agents prirent un air maussade et endormi et le commissaire s'abîma dans une rêverie mélancolique.

– Puis-je m'habiller ? demanda subitement Liouba.

– Non !

– J'ai froid !

– Qu’importe ! Tu peux bien rester ainsi.

Le commissaire ne la regardait pas. Elle tendit son cou mince en avant et chuchota quelque chose à l’homme, tendrement, du bout des lèvres. Il l’interrogea en haussant les sourcils et elle répéta :

– Mon bien-aimé ! Mon bien-aimé !

Il hocha la tête et sourit avec tendresse. Et parce qu’il lui souriait ainsi, et n’avait rien oublié, parce que lui, si fier et si bon, était nu et méprisé de tous, elle fut soudain envahie d’un sentiment d’amour indicible et d’une fureur aveugle et désordonnée. Avec un cri plaintif, elle se jeta à genoux, sur le plancher mouillé, et entoura de ses mains les pieds froids de l’homme.

– Habille-toi, chéri ! cria-t-elle avec exaltation. Habille-toi !

– Finis, Liouba ! À quoi bon ?

Le commissaire se jeta sur elle et la repoussa.

La fille se releva brusquement.

– Laisse-moi ! vieux coquin ! Il vaut mieux que vous tous !

– C’est une brute !

– C’est toi qui es une brute !

– Tu dis ? vociféra le commissaire. Hé, Fédociénko, empoigne-la. Mais pose donc ton fusil, animal !

– Chéri ! Pourquoi m’as-tu remis ton revolver ! hurla Liouba, en se débattant contre l’agent. Pourquoi n’as-tu pas apporté de bombe ?... Nous les aurions... nous les aurions... tous...

– Ferme-lui le bec ! cria le commissaire.

Haletante, la femme se tut. Avec une énergie désespérée, elle essayait de mordre les doigts rudes qui la saisissaient. L’agent de police aux sourcils blonds, déconcerté, la prenait tantôt par les cheveux, tantôt par un sein. Enfin il la coucha à terre avec des ronflements profonds. Dans le corridor, on entendit des bruits de voix, et des exclamations ; les éperons d’un gendarme cliquetèrent. Et quelqu’un parla d’une voix de baryton douce et prenante, comme si un chanteur

d'opéra était survenu, comme si le véritable opéra allait seulement commencer.

Le commissaire rajusta son uniforme.

*Traduit du russe par
Serge Persky.*

Le mur

I

Un autre lépreux et moi, nous rampâmes avec précaution vers le pied du mur et nous regardâmes en haut. De l'endroit où nous étions, on n'apercevait pas la crête du mur. Il s'élevait, droit et uni, et semblait partager le ciel en deux. Et la moitié du ciel qui était de notre côté était d'un noir de tempête, qui devenait bleu foncé vers l'horizon, si bien qu'on ne pouvait voir où finissait la terre sombre et où commençait le ciel. Étouffée entre la terre et le ciel, la nuit sinistre haletait, avec des gémissements pénibles, sourds, et, à chaque soupir, elle expulsait de son sein un sable incandescent qui piquait et brûlait nos plaies.

– Essayons de l'escalader, me dit le lépreux. Et sa voix était aussi répugnante et nasillarde que la mienne. Il me tendit le dos, j'y grimpai ; mais le mur resta tout aussi haut. De même qu'il partageait le ciel, ce mur partageait aussi la terre ;

il se dressait comme un énorme serpent repu ; il tombait dans le précipice ; il s'élevait sur la montagne ; et sa tête et sa queue se cachaient derrière l'horizon.

– Eh bien, nous allons l'abattre ! proposa le lépreux.

– Abattons-le ! acquiesçai-je.

Nous heurtâmes de la poitrine contre le mur ; il se colora du sang de nos blessures, mais il resta sourd et immobile. Alors nous tombâmes dans le désespoir.

– Tuez-nous ! Tuez-nous ! gémissions-nous, et nous nous mîmes à ramper ; mais tous les yeux se détournèrent de nous avec dégoût, et nous ne vîmes que des dos frissonnants d'une répulsion profonde.

Ainsi nous arrivâmes jusqu'à l'homme affamé. Il était assis, appuyé contre la pierre, et il semblait que le granit lui-même ressentît douloureusement l'attouchement de ses omoplates saillantes. Il était complètement dépourvu de chair et ses os s'entrechoquaient à

chaque mouvement. Sa peau sèche bruissait, sa mâchoire inférieure pendait, et, de l'obscur orifice de la bouche, sortait une voix saccadée :

– J'ai faim.

Cela nous fit rire, et nous rampâmes plus vite, jusqu'au moment où nous nous heurtâmes à quatre hommes qui dansaient. Ils se rapprochaient, s'éloignaient, s'embrassaient mutuellement et tournaient sur eux-mêmes. Leurs visages étaient pâles, hagards et sans sourire. L'un d'eux se mit à larmoyer, parce qu'il était fatigué de cette danse sans fin, et demanda à se reposer, mais un autre l'enlaça silencieusement et ils recommencèrent à danser ; de nouveau ils se rapprochèrent et s'éloignèrent ; et à chaque pas, une grosse larme trouble tombait des cavités de leurs yeux.

– Je veux danser, dit mon camarade d'une voix nasillarde. Je l'entraînai plus loin. Et, de nouveau, le mur s'élevait devant nous. Tout près, deux hommes étaient accroupis. L'un frappait à intervalles le mur de son front, puis il perdait connaissance et tombait, tandis que l'autre le

considérerait avec gravité, tâta de la main sa tête, et lorsque son compagnon reprenait ses sens, il lui disait :

– Encore, encore, il ne reste plus beaucoup à faire.

Le lépreux se mit à rire.

– Ce sont des imbéciles, dit-il, en gonflant jovialement ses joues. Ce sont des imbéciles. Ils pensent qu'on voit clair là-bas, de l'autre côté du mur. Mais il y fait aussi sombre que chez nous ; là-bas, des lépreux rampent aussi et crient d'une voix suppliante : « tuez-nous ! »

– Et le vieux ? demandai-je.

– Le vieux ? répliqua le lépreux. Mais c'est une vieille bête aveugle, et qui n'y entend rien du tout. Qui a vu le trou qu'il a creusé dans le mur ? L'as-tu vu, toi ? Et moi, l'ai-je vu ?

Alors, je me fâchai et frappai mon camarade avec fureur sur les ampoules dont sa tête était couverte et je criai :

– Et pourquoi as-tu grimpé toi-même ?

Il se mit à pleurer, nous pleurâmes tous les

deux, et nous rampâmes plus loin en criant :
« tuez-nous, tuez-nous » !

Mais les têtes se détournèrent de nous avec répulsion et personne ne voulait nous tuer. Ils tuaient cependant des gens beaux et forts ; mais nous, ils avaient peur de nous toucher. Quels êtres vils !

II

Pour nous, le temps n'existait pas. Il n'y avait ni hier, ni aujourd'hui, ni demain. La nuit ne nous quittait jamais, elle ne s'en allait jamais derrière les montagnes, pour en revenir forte, calme et très noire. C'est pourquoi elle était si fatiguée, si haletante et maussade. Elle était mauvaise. Parfois, il lui devenait insupportable d'entendre nos gémissements et nos lamentations, de voir nos plaies, notre misère, notre méchanceté, et alors une fureur d'orage bouillonnait dans ses profondeurs ténébreuses.

Elle rugissait comme une bête captive dont l'esprit se trouble, et clignotait férocement de ses yeux horribles, pleins de feu, éclairant des gouffres noirs sans fond, le sombre mur orgueilleusement dressé et les pitoyables monceaux de gens qui tremblaient. Nous nous pressions contre le mur comme vers la poitrine d'un ami en lui demandant du secours. Et

cependant il était toujours notre ennemi, toujours. Et la nuit s'indignait de notre manque de courage et de notre lâcheté ; elle se mettait à rire d'une manière menaçante, secouant son ventre gris tacheté, tandis que les vieilles montagnes chauves accompagnaient de leur écho ce rire satanique. Tout égayé, le mur lui répondait d'une voix retentissante et folâtre, il laissait tomber sur nous des pierres qui nous meurtrissaient la tête et nous déchiraient le corps. Ainsi s'amusaient ces géants, et ils s'appelaient entre eux. Le vent leur sifflait une mélodie sauvage et nous, la face contre terre, nous écoutions avec terreur quelque chose d'énorme se mouvoir dans les profondeurs de la terre et gronder sourdement en demandant la liberté. Alors nous recommencions à supplier :
– Tuez-nous !

Mais à force de mourir chaque seconde, nous étions devenus immortels comme des dieux.

L'élan de colère folle et de gaieté avait passé ; la nuit pleurait des larmes de repentir et soupirait péniblement, telle une malade, crachant sur nous du sable humide. Nous lui pardonnions avec joie,

nous nous moquions d'elle, si faible, si épuisée, et nous étions gais comme des enfants. Les lamentations des affamés nous semblaient des chansons douces et nous nous montrions avec envie les quatre qui se rapprochaient les uns des autres, s'éloignaient et tournoyaient légèrement dans une danse sans fin.

Moi aussi, le lépreux, je me trouvai pour un instant une compagne. Ce fut très divertissant. Je l'embrassais et elle riait. Et ses petites dents étaient si blanches, si blanches et ses petites joues si roses, si roses ! Comme c'était réjouissant !

Et je ne sais comment cela se fit, mais les dents qui riaient commencèrent à claquer, les baisers devinrent morsures, et, avec un glapisement dans lequel subsistait encore une trace de joie, nous commençâmes à nous entredévorer. Et elle, sans répit, frappait sur ma faible tête malade, et de ses petits ongles pointus, elle labourait ma poitrine, cherchant à atteindre mon cœur.

Elle me battait, moi, elle me battait, moi, le malade, le lépreux, le pauvre, pauvre homme !

C'était plus terrible que la colère de la nuit et que le rire cruel du mur. Et moi, le lépreux, je pleurais et je tremblais de peur, et, à la dérobée, afin que personne ne pût voir, j'embrassais le pied ignoble du mur et je le suppliais de me laisser passer, moi seul, dans l'autre monde, là, où il n'y a ni fous, ni gens qui s'entretuent. Mais le mur était infâme, il ne me laissa pas passer et alors je crachai sur lui, je le battis de mes poings et je criai :

– Regardez cet assassin, il se moque de nous !

Mais ma voix était nasillarde, mon haleine nauséabonde et personne ne voulait m'écouter, moi, le lépreux.

III

Et de nouveau nous rampâmes, moi et l'autre lépreux ; de nouveau il y avait du bruit autour de nous, et les quatre tournoyaient silencieusement en secouant la poussière de leurs habits et en léchant leurs blessures sanglantes. Mais nous étions fatigués, nous ressentions des douleurs, et le fardeau de la vie nous oppressait. Mon compagnon s'assit et, frappant la terre de sa main enflée, il parla vite, vite :

– Tuez-nous, tuez-nous !

D'un mouvement brusque, nous nous mîmes sur nos pieds et nous nous élançâmes dans la foule ; mais elle s'ouvrit devant nous et nous n'aperçûmes que des dos. Et nous saluâmes ces dos en criant : – Tuez-nous !

Mais ces dos étaient immobiles et sourds comme un second mur, et c'était horrible de ne pas voir des visages humains, mais seulement des

dos, immobiles et sourds.

Maintenant mon compagnon m'a quitté. Il a vu un visage, un visage humain pareil au sien, horrible et couvert de plaies. C'était le visage d'une femme. Alors il s'est mis à sourire et à tourner autour d'elle, allongeant le cou et répandant une odeur fétide. Et elle, elle souriait aussi de sa bouche décharnée et baissait ses yeux qui n'avaient plus de cils.

Alors, ils se sont mariés, et, pour un moment, tous les regards se sont dirigés vers eux, tandis qu'un rire large et bruyant secouait les spectateurs : comme ils étaient ridicules, cet homme et cette femme qui se chérissaient mutuellement ! Je riais aussi, moi, le lépreux, car il est stupide de se marier quand on est aussi laid et aussi malade.

– Imbécile, lui dis-je, sarcastique, que veux-tu faire d'elle ?

Le lépreux souriait et me répondit :

– Nous allons faire le commerce des pierres qui tombent du mur.

– Et vos enfants ?

– Nos enfants, nous les tuerons !

Comme c'est absurde : mettre des enfants au monde pour les tuer !

Et puis elle le trompera, elle a des yeux si menteurs !

IV

Ils avaient achevé leur travail, celui qui se frappait le front contre le mur, et l'autre qui l'aidait, et quand je me suis approché d'eux, j'ai vu le premier pendu à une boucle de fer et encore tout chaud, tandis que son compagnon fredonnait doucement une chanson gaie.

– Va, va, porte la nouvelle à l'affamé, lui ordonnai-je ; et, docile, il s'en alla en fredonnant toujours. Puis je vis l'affamé s'éloigner de sa pierre. Chancelant, titubant, heurtant tout le monde de ses coudes pointus, il venait vers le mur où se balançait le pendu ; il claquait des dents et riait, tout joyeux, comme un enfant. Un seul petit morceau du pied, il ne voulait rien de plus. Mais c'était trop tard, d'autres, plus vigoureux, l'avaient devancé. Se bousculant l'un l'autre, se mordant, s'égratignant, ils entouraient le cadavre du pendu et en rongeaient les pieds avec voracité. L'affamé restait en arrière ; il

s'accroupit, regarda manger ses rivaux, et se lécha les doigts de sa langue maigre. Un hurlement continu sortait de sa grande bouche vide :

– J'ai faim !

Comme c'était ridicule : cet homme était mort pour l'affamé et l'affamé n'avait pas même obtenu le plus petit morceau de son corps ! Je riais, et l'autre lépreux riait aussi, et sa femme ouvrait et fermait comiquement ses yeux rusés : elle ne pouvait pas cligner les paupières, car elle n'avait pas de cils.

Et l'affamé hurlait toujours plus fort, plus furieusement :

– J'ai faim !

Le râle disparut de sa voix, qui monta en un son net et métallique, clair et perçant, frappa le mur, rebondit, vola sur les précipices sombres et par delà les sommets des montagnes grises.

Et bientôt tous ceux qui étaient près du mur se mirent à hurler, et ils étaient comme les sauterelles. Et, comme elles, ils étaient avides et

affamés, et il semblait que la terre brûlée, elle-même, se lamentât dans des douleurs insupportables, ouvrant largement sa gueule de pierre. Comme une forêt d'arbres desséchés, inclinés du même côté par le vent violent, des mains osseuses et suppliantes se tendaient vers le mur, et il y avait tant de désespoir dans ce geste que les pierres tremblaient et que les nuages mornes et bleus s'enfuyaient lâchement. Mais le mur restait là, immobile et haut, et répercutait indifféremment les hurlements qui, pareils à des lames d'acier, coupaient et transperçaient l'air épais et nauséabond.

Alors tous les yeux se tournèrent vers le mur ; il lançait des jets de rayons lumineux. Chacun attendait, croyant que le mur allait tomber, et découvrir un monde nouveau. Dans l'aveuglement de la foi, on voyait déjà les pierres chanceler tandis qu'une secousse faisait onduler de la tête à la queue le serpent de pierre, engraisé de sang et de cerveau humain. Peut-être étaient-ce des larmes qui tremblaient dans nos yeux, mais nous croyions que c'était le mur, et notre cri devint encore plus aigu.

La colère et l'allégresse de la victoire
prochaine y résonnaient.

V

Et voici ce qui se passa alors. Une vieille femme maigre, aux joues pendantes, et dont les cheveux en broussailles étaient semblables à la crinière d'un vieux loup affamé, monta sur une pierre. Ses habits étaient déchirés et laissaient à nu des épaules jaunes, osseuses, et des seins émaciés, épuisés par la maternité, vides d'avoir donné la vie à beaucoup d'êtres. Elle étendit sa main vers le mur, et tous les regards étaient sur elle ; et dans sa voix il y avait tant de douleur que le hurlement désespéré de l'affamé s'arrêta, honteux.

– Rends-moi mon enfant, supplia la femme.

Et tous, nous nous tîmes avec un sourire amer, attendant ce que le mur allait répondre. En une tache grisâtre et sanglante, se dessinait sur le mur le cerveau de celui que la femme appelait son « enfant ». Nous attendions avec impatience

ce que répondrait l'ignoble assassin. Un tel calme régnait que nous entendions le frôlement des nuages qui se mouvaient sur nos têtes. Et la nuit noire, elle-même, refoulait ses sanglots dans sa poitrine, et, avec un sifflement léger, crachait le sable menu et brûlant qui rongerait nos plaies. De nouveau s'éleva la voix tragique et dure qui réclamait :

– Cruel, rends-moi mon enfant !

Notre sourire devenait toujours plus menaçant et plus amer. Mais le mur ignoble se taisait. Alors un beau vieillard aux traits sévères se détacha de la foule silencieuse et se plaça près de la femme.

– Rends-moi mon fils, dit-il.

C'était atroce et réjouissant à la fois. Mon dos se crispait de froid, mes muscles se contractaient sous l'action d'une force puissante et inconnue, et mon compagnon me poussait du poing, claquait des dents tandis qu'une haleine infecte en une vague large et sifflante sortait de sa bouche pourrie.

Un homme encore se détacha de la foule et

cria :

– Rends-moi mon frère !

Et encore un homme s’approcha disant :

– Rends-moi ma fille !

Et voici que hommes et femmes, jeunes et vieux, sortaient de la foule ; ils étendaient les mains et une adjuration implacable retentissait impitoyablement :

– Rends-moi mon enfant !

Alors moi, le lépreux, je me sentis plein de vigueur et de courage, je m’avançai et criai d’une voix haute et menaçante :

– Assassin, rends-moi à moi-même !

Et lui, il se taisait. Fourbe, ignominieux, il feignait de ne rien entendre. Un rire méchant secouait mes joues meurtries, et une fureur insensée gonflait nos cœurs oppressés. Et il se taisait, toujours impassible et stupide. Alors la femme agita avec colère ses longues mains jaunes et maigres, et elle jeta un anathème :

– Sois maudit, toi qui as tué mon enfant !

Le beau vieillard aux traits sévères répéta :

– Sois maudit !

Et de toute la terre des milliers de voix
répondirent par un gémissement prolongé :

– Sois maudit ! maudit ! maudit !

VI

La nuit noire soupira profondément, et, semblable à la mer que saisit l'ouragan pour la lancer contre les rochers de toute son énormité hurlante et lourde, le monde visible tout entier s'agita. Par milliers, des poitrines tendues et furieuses vinrent heurter le mur. Très haut, jusqu'aux nues qui se mouvaient pesamment, jaillit une écume sanglante qui les colora ; elles devinrent ignées et terribles, et projetèrent une lueur rouge en bas, là où quelque chose de petit, de noir, de féroce, mais de monstrueusement nombreux existait, grondait, faisait du bruit. Avec une lamentation qui glaçait le cœur et qui était pleine d'une douleur indicible, ce quelque chose se retira, et le mur restait là, inébranlable et silencieux.

Mais son silence n'avait rien de timide ni de honteux, le regard de ses yeux informes était sombre, menaçant et superbe autant que celui

d'un roi, il laissait glisser de dessus ses épaules comme un manteau pourpre le sang qui coulait, rapide, et qui allait se perdre parmi les cadavres défigurés. Et de nouveau, le flot puissant des corps se mit à mugir et frappa le mur de toute sa force. Puis il se retira, pour recommencer encore, bien, bien des fois, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par la fatigue, un sommeil semblable à la mort. Et moi, le lépreux, j'étais au pied même du mur, et je voyais qu'il commençait à chanceler, le roi orgueilleux, et que la terreur de la chute courait convulsivement sur les pierres.

– Il tombe ! criai-je. Frères, il tombe !

– Tu te trompes, lépreux, me répondirent-ils.

Alors je me mis à les supplier :

– Peu importe ! Qu'il reste debout ! Chaque cadavre n'est-il donc pas une marche qui permet d'arriver au sommet ? Nous sommes beaucoup et notre vie est rude. Jonchons la terre de cadavres ; sur ces cadavres, nous en jetterons d'autres, et ainsi nous arriverons en haut. Et s'il ne reste qu'un seul homme, – cet homme verra le monde nouveau.

Je regardai autour de moi plein d'une joyeuse espérance, mais je n'ai aperçu que des dos indifférents, las et gras. Continuant leur danse infinie, les quatre tournoyaient, se rapprochant, s'éloignant les uns des autres ; la nuit noire crachait, comme une malade, le sable humide, et le mur se dressait en une masse invincible.

– Frères, suppliai-je, frères !...

Mais ma voix était nasillarde, mon haleine nauséabonde et personne ne voulait m'écouter, moi, le lépreux.

Malheur !... Malheur !... Malheur !...

*Traduction du russe
par Serge Persky.*

À la fenêtre

André Nicolaiévitch enleva un pot placé sur le rebord de la fenêtre et contenant un pied de géranium desséché, puis il se mit à regarder ce qui se passait dans la rue. Pendant la nuit et toute la matinée, une fine pluie d'automne était tombée ; les petites maisons de bois imprégnées d'humidité se dressaient, grises et tristes. Des arbres isolés pliaient sous le vent. Leurs feuilles noircies, qui, tantôt se collaient les unes aux autres, avec des murmures et des plaintes, tantôt s'agitaient en tous sens, tremblaient douloureusement et se débattaient sur les minces rameaux. Un volet, qui s'était à demi détaché, pendait de biais le long de la muraille d'une maisonnette sombre et penchée ; avec une obstination stupide, il allait frapper bruyamment la fenêtre, entraînant un bout de ficelle mouillée, puis il se heurtait de nouveau avec fracas aux poutres pourries. Et la partie de la fenêtre qui restait visible, laissant apercevoir une bouteille d'huile jaune et un embauchoir qui traînaient sur

une tablette, avait un air maussade et mécontent, comme un homme dont l'œil malade est caché par un bandeau.

Derrière la cloison de bois qui séparait la chambrette d'André Nicolaiévitch de l'appartement de ses logeurs, on entendait une voix qui murmurait, sourde et lente :

– Voilà l'affaire, j'ai perdu deux copecks.

– Mais ne t'en inquiète pas, Fédor Ivanovitch, suppliait une voix de femme.

– Il faut que je les retrouve.

Des pas lourds faisaient crier le plancher. Un tabouret de bois tomba pesamment. Le boulanger chez lequel logeait André Nicolaiévitch perdait toujours quelque chose quand il était ivre et ne se calmait pas avant de l'avoir retrouvé. Le plus souvent, c'était deux copecks de l'existence desquels André Nicolaiévitch doutait. La boulangère donnait alors à son mari deux de ses copecks à elle, en disant que c'étaient ceux que Fédor Ivanovitch avait perdus ; mais celui-ci n'en croyait rien et recommençait à bouleverser toute

la chambre.

Après avoir soupiré en pensant à la bêtise humaine, André Nicolaiévitch regarda de nouveau la rue. Juste en face de la fenêtre, du côté opposé, s'élevait une belle maison. Des sculptures de bois couvraient toute la façade ; c'était comme une dentelle, qui commençait aux soubassements d'un rouge foncé et se terminait au faîte de la toiture de fer, de laquelle s'élançait une flèche également ajourée. Même par ce mauvais temps, alors que tout aux alentours était inanimé et triste, les miroirs de la maison brillaient et les plantes d'appartement qu'on apercevait dans l'embrasure des fenêtres s'épanouissaient joyeusement, jeunes et fraîches, comme si le printemps pour elles ne mourait jamais et comme si elles eussent possédé une vie secrète, éternellement verte. André Nicolaiévitch aimait à regarder cette maison et à se représenter comment on y vivait. Des personnes élégantes et enjouées glissent silencieusement sur les parquets, leurs pieds foulent des tapis épais ; elles se laissent tomber nonchalamment sur des sièges moelleux qui prennent la forme du corps. Les

plantes vertes empêchent de voir la rue avec sa boue, et, là-bas, tout est confortable, propre et brillant.

À cinq ou six heures généralement, le propriétaire de la maison lui-même revient de son administration ; c'est un grand et bel homme, brun, à l'expression énergique et dont les dents blanches rendent le sourire vif, joyeux et assuré. Souvent il ramène un hôte. En quelques pas fermes et rapides, ils franchissent les marches de pierre du perron et disparaissent en riant derrière la porte de chêne, tandis que le gros cocher irascible fait une brusque volte et entre dans la cour pavée, à l'extrémité de laquelle on aperçoit de vastes dépendances cachées par les hauts arbres d'un vieux jardin. Et André Nicolaiévitch se représentait comment la jeune maîtresse de maison allait venir à la rencontre des arrivants, comment ils prendraient place à une belle table ornée de cristaux et d'autres magnifiques choses qu'il n'a jamais vues de sa vie, et comment ils se mettraient à manger gaiement.

Un jour, il avait rencontré l'homme aux dents

blanches, qui parcourait les rues dans une voiture dont les roues caoutchoutées faisaient jaillir les petits cailloux de la chaussée. André Nicolaiévitch l'avait salué, et il lui avait répondu poliment et d'un air gracieux, sans que sa physionomie trahît le moindre étonnement de ce qu'un inconnu, maigre, au teint plombé, coiffé d'une casquette de fonctionnaire, le saluât ; il ne s'était pas même donné la peine d'y réfléchir.

Mais André Nicolaiévitch lui-même ne savait pas pourquoi il avait salué.

– Tu comprends l'affaire, c'est que ce ne sont pas là mes deux copecks, murmurait la voix sourde et tenace du logeur arrivant à travers la cloison. Mes deux copecks étaient bosselés et ébréchés.

– Mon Dieu ! Quand donc m'enverras-tu la mort libératrice de tous mes maux ! gémissait la femme.

André Nicolaiévitch était assis près de la fenêtre, regardant et écoutant. Il aurait voulu que ce fût continuellement jour férié, afin qu'il pût observer comment vivent les autres, car alors il

n'éprouvait pas cette terreur qui accompagne la vie. Le temps s'arrêtait pour lui ; dans ces minutes-là, il oubliait le gouffre béant qui l'épouvantait toujours.

Des années auraient pu s'écouler ainsi, sans qu'aucun sentiment ni aucune idée pénétrassent dans son âme pétrifiée.

Soudain, la porte cochère de la belle maison s'ouvrit, la voiture sortit et s'arrêta devant le perron, le cocher arrangea les rênes dans ses mains. « C'est la dame qui va sortir », pensa André Nicolaiévitch.

Sur la porte apparut une jeune femme, bien mise, accompagnée de son fils, âgé de sept ans ; il avait le visage aussi brun que celui de son père, et la même expression de dignité tranquille et sévère. Les mains dans les poches d'un long paletot de drap, le petit bonhomme regardait avec plaisir le noir coursier qui piétinait nerveusement le sol, et, avec le même air de bienveillance et de majestueuse tranquillité, sans retirer les mains de ses poches, il permit à la domestique de le soulever et de l'asseoir dans la voiture.

André Nicolaiévitch lui donnait mentalement le titre de « Votre Excellence » et se demandait si vraiment des enfants pareils à celui-ci, avec des épaulettes, comme en portait le petit garçon, viennent au monde de la même manière que les autres. Et lorsque les deux femmes se mirent à rire du petit « général », qui considérait avec un étonnement pensif leur gaieté incompréhensible, le maigre employé, caché derrière sa fenêtre, sourit involontairement et avec respect.

Le cheval se mit en mouvement et l'équipage s'éloigna en sursautant légèrement.

Cachant ses mains rouges sous son tablier, la domestique tourna un peu autour du perron, fit une grimace et disparut derrière la porte. De nouveau la rue humide redevint tranquille et solitaire ; seul le volet flottant battait, désespéré, comme pour demander que quelqu'un voulût bien venir le rattacher. Mais la maisonnette semblait comme morte. Une seule fois, un pâle visage féminin apparut à la fenêtre, mais lui non plus n'avait pas l'air vivant.

André Nicolaiévitch n'avait jamais envié ces

gens-là, et n'aurait pas voulu avoir autant d'argent qu'eux. Depuis six ans environ, il observait la belle maison et il s'y était tellement habitué que, celle-ci disparue, il n'aurait su que faire. Il avait étudié toutes les habitudes de ceux qui l'occupaient. Lorsque l'année précédente, au printemps, des charpentiers et des peintres étaient venus et avaient commencé à travailler, André Nicolaiévitch passait tout son temps libre à la fenêtre, et il se tourmentait beaucoup. Il lui semblait que les peintres maladroits, qui chantaient des refrains stupides, allaient gâter complètement la maison. Aussi quoiqu'il n'en fût rien, et qu'au contraire elle apparût plus brillante et plus jeune après leur départ, André Nicolaiévitch regrettait la vieille façade, dont il connaissait chaque fente. Là où le toit se joignait au mur, dans l'angle, il y avait un endroit qu'il affectionnait particulièrement pour sa beauté originale. Il eut un grand chagrin, lorsque les charpentiers enlevèrent l'antique sculpture et que le coin apparut, dénudé, laissant voir ses blanches solives. Une ou deux fois l'idée vint à André Nicolaiévitch que lui aussi pourrait être un

homme qui gagnerait beaucoup d'argent, qui posséderait une maison aux fenêtres étincelantes et une jolie femme. Mais cette supposition lui causait un grand effroi. Maintenant, il se tenait tranquille dans sa chambrette, et les murs et le plafond, qu'on pouvait facilement atteindre avec la main, l'entouraient et le défendaient contre la vie et les gens. Personne n'entrerait pour lui parler et réclamer de lui une réponse. Personne ne le connaissait et ne pensait à lui, et il est si tranquille ainsi ! C'est comme s'il était couché sur le fond uni d'une mer profonde, et recouvert d'un linceul d'algues, le séparant du monde extérieur et des tempêtes. Et soudain il aurait des richesses, de la puissance, et il serait comme sur le bord d'un précipice ! Tout le monde le regarderait, parlerait de lui, l'approcherait. Il serait obligé de causer avec les gens qui viendraient sans interruption chez lui, et lui-même se rendrait dans des demeures à plafonds élevés, ornées de nombreuses fenêtres laissant pénétrer une vive lumière blanche. Sans défense, il resterait là, comme au milieu de cette place publique qu'il redoute toujours de traverser.

Il serait forcé de penser à son argent, afin qu'il ne s'envolât pas, à sa femme, à la fabrique et à une multitude de choses étranges. Il aurait des serviteurs auxquels il serait tenu de donner des ordres, et si ces domestiques ne les écoutaient pas et se permettaient de les discuter, il devrait crier et taper du pied. Il faut savoir se faire craindre des autres, être fort, très fort, et, à cette idée, André Nicolaiévitch sentait que tout son corps, ses mains, ses pieds devenaient mous, comme si on en eût retiré les muscles et les os. Il éprouvait ce sentiment toutes les fois qu'il devait agir de son propre chef, faire quelque chose qui sortait de ses habitudes et qui ne lui était pas commandé.

Il se trouvait bien, d'ailleurs, dans son bureau. Sa table, la même depuis quinze ans, était recouverte de toile cirée et poussée tout à fait dans le coin, et quand son chef, le conseiller, entrait, il ne voyait pas André Nicolaiévitch caché derrière les autres employés. Tout de même, il éprouvait un sentiment d'effroi dans ces minutes-là, et ce n'était que lorsque le conseiller partait que les employés redressaient leurs épaules, courbées comme des épis de seigle après

un coup de vent.

André Nicolaiévitch se sentait dans une sécurité absolue. Il n'y avait que le sous-secrétaire qui s'occupât de lui pour prendre les papiers recopiés et lui donner de nouveaux ordres. Celui-ci seul savait qu'il existait au monde un employé modeste et consciencieux, qui faisait les « D » avec de grands paraphes et les « R » comme des clefs de sol, que cet employé s'appelait André Nicolaiévitch et que ses camarades l'avaient surnommé « Monsieur Si » ; car son vrai nom de famille n'était connu que du caissier. De son côté, cet employé savait ce qu'il devait faire le lendemain et tout le reste de sa vie, et que rien de nouveau ni d'effrayant ne se rencontrerait sur son chemin. Cinq ans auparavant, on l'avait nommé employé supérieur, mais quels jours affreux cela avait été pour lui ! Il y songeait.

Un nuage approcha et la chambre d'André Nicolaiévitch devint sombre. Il observait, de la fenêtre, comment le vent inclinait vers le toit l'acacia impuissant dans cette lutte, et il

s'efforçait de deviner si l'arbre allait être brisé ou non, et si l'on s'apercevrait de la rafale et du nuage dans la riche maison. Mais ses pensées flottaient mollement et l'image de la vie dans la belle maison restait confuse. Dans la forteresse qu'André Nicolaiévitch s'était édifiée et où il se reposait des vicissitudes de la vie, il y avait un point faible, et lui seul connaissait la porte secrète par où, soudain, apparaissent les ennemis. Il était à l'abri de l'invasion des gens, mais jusqu'à présent il n'avait rien trouvé pour se protéger contre celle des pensées. Elles arrivent, écartent les murs, enlèvent le plafond, jettent André Nicolaiévitch sous le ciel sombre, au milieu de cette place sans limites, ouverte à tous les vents, où il semble devenir le centre de la création et où il se sent si mal à l'aise.

Et précisément comme il venait de se réjouir du temps qui s'était écoulé sans qu'il s'en aperçût, ses ennemis s'avancèrent en cachette, et il vit qu'il n'avait plus la force de les combattre. Voici que les murs ont disparu, la chambre aussi. Il est de nouveau devant le conseiller, il sent ses bras et ses jambes devenir flasques ; il demeure là

comme cloué, regardant le crâne chauve et luisant de son supérieur. Ainsi s'écoulaient lentement une, deux secondes. Les semelles de ses souliers sont soudées au sol, une douzaine de chevaux ne réussiraient pas à faire bouger André Nicolaiévitch d'une ligne.

– Eh bien, qu'y a-t-il encore ? dit le conseiller qui a déjà fini de donner ses ordres. Sa voix retentit comme la trompette du jugement dernier. Les jambes d'André Nicolaiévitch remuent immédiatement, mais au lieu de se diriger vers la porte où est le salut, elles restent à la même place. Sa langue, cependant, tient toujours à son palais, et on ne parviendrait à l'en arracher qu'avec des pinces.

– Eh bien ? répète la trompette.

– Et... si Agapoff n'a pas fini de recopier à deux heures ?

– En effet, répond le conseiller en réfléchissant. Eh bien, qu'il finisse chez lui, à la maison. Quoi encore ? N'est-ce pas clair ?

– C'est clair, répond André Nicolaiévitch,

d'un ton brusque, du même ton entrecoupé que prend son supérieur pour lui parler. Il comprend mal ce qu'on lui dit, parce qu'une nouvelle et terrifiante question se formule dans son cerveau.

– Alors... que voulez-vous encore ? clame la trompette.

– Et... s'il a un autre travail pressé ?

C'était la vérité. Agapoff pouvait avoir un autre travail pressé, et le conseiller n'y avait pas pensé. De nouveau, abandonnant avec ennui ses papiers, il jette un regard d'impatience à André Nicolaiévitch et ne sait que répondre.

– Alors, donnez à quelqu'un d'autre, dit-il enfin.

– Mais si...

– Quoi ? hurle le conseiller, les yeux dilatés par la colère.

André Nicolaiévitch frémit de peur.

– Non, ce n'est pas ce que j'entends, réplique-t-il rapidement, imitant sans le vouloir le ton criard et tranchant de son interlocuteur. On dirait que cette conversation a lieu entre des personnes

séparées par un large fossé. – Et si nous manquons la poste d'aujourd'hui, alors que faire ? La réponse qui suit apparaît à André Nicolaiévitch sous la forme d'un son vague : f.. fa. !

Une semaine plus tard, le conseiller disait au secrétaire.

– Où avez-vous pêché cet individu qui a plein la bouche de « si ». Il est vrai que tout ce qu'il suppose peut arriver, quoique cela ne me soit pas présent à l'esprit. Mais cette maison aussi peut s'écrouler, dit-il avec une soudaine irritation. Cela peut arriver !

– C'est une construction de l'État, répondit d'un ton plaisant le secrétaire en ajoutant, plus sérieusement : Qui l'aurait cru ? c'est un employé si méticuleux.

– Et quel insolent ! il hausse la voix d'une façon !... Remettez-le à son ancienne place !

Et l'on remit André Nicolaiévitch à son ancienne place. Alors, pendant toute une semaine, il sentit ses bras et ses jambes flasques,

comme ceux d'une poupée à bon marché, dont les membres sont remplis de sciure de bois.

*

Dans la rue, retentirent les sons aigus et peu mélodieux d'un accordéon. Sur le trottoir opposé, quatre ivrognes cheminaient ; ils portaient de longues redingotes, des bottes hautes et étroites et des casquettes avec des visières minces comme des lames de couteaux. Ils étaient jeunes tous quatre et avaient des physionomies extrêmement graves et même tristes ; l'un d'eux, tenant son accordéon en l'air, jouait sur un ton discordant qui faisait mal aux oreilles.

C'était un motif qu'on aurait pu traduire ainsi :

« Gan-na-nida – Gan-ni-da.

« Gan-na-nida naï-na ».

Et que les gamins rendaient très bien en faisant grincer des lames de verre en guise d'accordéon, lorsqu'ils voulaient imiter les hommes et jouaient aux ivrognes.

Devant la belle maison, sur la chaussée, se trouvait l'unique endroit relativement sec de toute la rue ; l'un des ivrognes se sépara de ses compagnons, s'avança, et, tout le corps replié, se mit à danser en frappant le sol des talons. Son visage jeune et insolent, avec de petites moustaches claires, resta aussi sérieux qu'auparavant et même triste, comme si cela l'avait ennuyé d'être ivre et de danser sur la chaussée sale, au son aigre de l'accordéon avec son refrain mélancolique. Ses compagnons le regardaient, impassibles et indolents, sans exprimer ni encouragement, ni blâme, et quelque chose d'indiciblement angoissant s'exhalait de cette étrange gaieté, sous le ciel brouillé de printemps, au milieu des maisonnettes difformes.

– C'est Ivan Goussarenko, pensa André Nicolaiévitch, il danse, donc il battra sa femme aujourd'hui.

Lorsque les ivrognes eurent passé, et que s'éteignit la chanson plaintive de l'accordéon, une femme sortit de la maisonnette basse au volet décroché. C'était la femme de Goussarenko ; elle

s'arrêta sur le seuil et suivit des yeux ceux qui venaient de disparaître.

Elle portait un corsage de calicot rouge, taché de suie et luisant à l'endroit où se dessinait sa poitrine, qui était presque celle d'une jeune fille.

Le vent soulevait sa jupe sale et l'enroulait autour de ses jambes, dont il marquait les contours. De ses petits pieds nus jusqu'à sa tête orgueilleusement levée, elle ressemblait à une statuette antique, jetée par un sort cruel dans la boue d'un trou de province. Le beau visage aux traits réguliers, avec un menton ferme, était pâle, et un cercle bleuté agrandissait encore les grands yeux noirs. La haine et la crainte, l'ennui et le mépris s'y répétaient ensemble d'une façon bizarre. Longtemps encore, Natacha resta sur le seuil, et, tandis que son mari allait de cabaret en cabaret, elle le suivait des yeux avec une telle intensité qu'on aurait dit que, par la force de sa volonté, elle allait le faire rebrousser chemin. La main qui tenait le loquet de la porte s'engourdisait, ses cheveux étaient agités par le vent, et le volet, depuis longtemps détaché,

continuait à battre le mur avec insistance, répétant à chaque coup : non, non, non.

– En voilà une femme ! pensa André Nicolaiévitch, avec effroi, lorsque Natacha fut partie sans jeter un coup d’œil à la fenêtre derrière laquelle il se cachait. Dieu soit béni de ce que je ne l’ai pas épousée !

André Nicolaiévitch se mit à rire de plaisir, mais cela ne dura pas longtemps. Les plis creusés sur son visage par le rire ne s’étaient pas encore effacés, que « les ennemis » entraient par la porte secrète. L’image de Natacha, qui ne s’était pas tout à fait évanouie de devant ses yeux, s’accentua nettement, et, tout près, une autre image se dessinait. Les murs s’écartèrent et disparurent ; une odeur de prés et de foin coupé se répandit autour de lui. Au-dessus de l’horizon, le disque rouge sombre de la lune était immobile, et une tranquillité mystérieuse régnait.

– Mon Dieu ! implora André Nicolaiévitch sur un ton de prière, est-ce que ce n’est pas assez d’une fois, faut-il que cela recommence ? Cela n’est pas nécessaire et je n’y tiens absolument

pas.

De ses doigts jaunis par le tabac, il prit un morceau d'épais papier à cigarettes, semblable à du papier d'emballage, sortit d'une boîte de fer blanc une pincée de tabac fin, roula une cigarette et colla les bords du papier avec sa langue. Derrière la cloison, ronflait le boulanger. Abruti par l'alcool et fatigué de chercher les deux copeks, il s'était endormi et ne se réveillerait que le soir, vers le crépuscule. Il respirait avec force et dégageait une forte odeur d'eau-de-vie, qui empestait l'atmosphère de la chambre. Fédor Ivanovitch, après son sommeil, aurait un long et pénible accès de toux, alors il boirait du kwas, puis de l'eau-de-vie, et le supplice de sa femme recommencerait. C'est ainsi que se passait chaque jour de fête.

André Nicolaiévitch avait pitié de cet homme, gros et robuste, suffoqué durant toute la semaine par la chaleur du four incandescent, et qui, le dimanche, succombait à sa passion d'alcoolique. Il revint à la fenêtre.

Derrière les nuages, brilla un instant le soleil,

qui éclaira la misérable rue d'une pâle lumière jaunâtre. Seule, la maison d'en face restait la même, orgueilleuse et souriante, avec ses fenêtres étincelantes. Alors, André revit ce qui s'était passé jadis. Ces choses reparaissaient devant ses yeux avec une insistance singulière, en dépit des cloisons et des serrures.

Natacha n'avait jamais été gaie, même au temps où elle était une jeune fille, belle et libre, et où beaucoup d'hommes recherchaient son amour. À sa première rencontre avec elle, André Nicolaiévitch avait ressenti une sorte de gêne et un sentiment de modestie désagréables. Il observait, plein d'émoi, ses mouvements brusques et imprévus. Il lui semblait que, soudain, Natacha allait dire ou faire des choses telles, que tous les invités assistant à la soirée en auraient honte. Elle chantait des chansons avec d'autres jeunes filles, mais elle ne s'efforçait pas comme elles de crier aussi haut et aussi fort que possible, elle chantait de sa voix basse et un peu rude de contralto, comme si elle n'avait chanté que pour elle seule. Lorsque Goussarenko, qui était aussi à cette soirée et qui, comme à

l'ordinaire, était légèrement gris, l'avait prise en plaisantant par la taille, elle l'avait repoussé brusquement, et, en rougissant, lui avait dit quelque chose qui avait fait passer un frémissement dans la moustache blonde du jeune homme, tandis que ses yeux devenaient durs et provocants. Avec un rire insolent, il avait montré du doigt André Nicolaiévitch. Natacha, silencieusement, avait tourné la tête et ses yeux noirs s'étaient fixés sur ce dernier comme pour lui demander ou lui ordonner d'accomplir quelque action immédiate. André voulait détacher ses yeux des siens, mais il n'y arrivait pas, et il éprouvait ce même sentiment de servitude, d'absence de volonté, qu'il avait ressenti lorsqu'il avait fixé obstinément, sans pouvoir en détourner son regard, le crâne chauve et luisant du conseiller. Il ne voyait pas le visage de Natacha. Seuls, ses grands yeux brillaient devant lui, comme des diamants noirs. Tout en continuant à le regarder, Natacha s'était levée de sa place, et ayant traversé la salle d'un pas rapide et assuré, elle s'était assise à ses côtés, simplement et sans façon, comme s'il la connaissait. Puis elle s'était

mise à lui parler comme à un vieil ami.

– Vous vous en repentirez, Natacha Antonowna, avait dit Goussarenko en passant devant eux. Il ne regardait pas André Nicolaiévitch, mais on sentait une menace dans ses petites moustaches frisottantes.

– Je vous souhaite une bonne santé à vous et à votre cher ami, ajouta-t-il.

Comme il ne recevait pas de réponse de Natacha, il sortit en remettant sa casquette d'un geste conquérant. Quelques secondes après, sous les fenêtres, on entendit les sons d'un accordéon et une agréable voix de ténor qui chantait :

Ma bien aimée

M'a pris le cœur.

M'a pris le cœur

Et l'a jeté par la fenêtre avec les balayures.

– Il vous battra, prenez garde ! dit Natacha.

– Il n'osera pas, je suis un fonctionnaire de

l'État, répliqua André Nicolaiévitch ; et, en vérité, il ne craignait rien. On aurait dit qu'il était transformé. Non seulement il répondait aux questions de Natacha, mais il lui parlait, l'interrogeait, et ne s'étonnait pas de discourir, si éloquemment et si bien, qu'on aurait pu croire qu'il n'avait fait autre chose de toute sa vie. Sans cesser de penser et de parler, il voyait avec une netteté surprenante tout ce qui l'entourait : le plancher sale, où traînaient les pelures des graines de tournesol, les jeunes filles qui riaient entre elles et un petit pli sur le front bas de Natacha.

Mais sitôt que Natacha s'éloigna de lui, un immense effroi l'envahit à l'idée qu'elle pouvait revenir vers lui et lui adresser la parole.

Il commença à avoir peur de Goussarenko, et il hésita longtemps sur ce qu'il devait faire : rentrer à la maison pour fuir Natacha, ou rester là jusqu'à ce qu'on entendît le sifflet des agents de police ce qui signifierait qu'on emmenait Goussarenko au poste.

Tout le jour suivant, André Nicolaiévitch trembla à la pensée que Natacha pourrait venir.

Plusieurs fois, ses jambes devinrent molles, à l'idée que lui, André Nicolaiévitch, avait été si courageux la veille au soir. Mais lorsque derrière la cloison de son bureau, il entendit la voix basse de Natacha, mû par la force inconnue, il bondit de sa chaise et entra d'un air négligent dans la pièce voisine. Ainsi, au moment du combat, le jeune soldat s'élança en avant, battant des mains et criant « hourrah » !... On pourrait croire que c'est l'homme le plus brave du régiment ; pourtant une sueur baigne son front livide, et son cœur palpite de terreur. À peine André Nicolaiévitch eut-il entrevu les deux yeux noirs, que son anxiété disparut et qu'il se sentit plein de sang-froid.

Deux mois s'écoulèrent insensiblement, et il arriva qu'André Nicolaiévitch et Natacha s'aimèrent. Cela se voyait, parce qu'il embrassait Natacha, tantôt sur les joues, tantôt sur ses terribles yeux noirs, dont les cils lui chatouillaient les lèvres. En outre Natacha affirmait l'existence de cet amour en disant :

– Il ne faut pas embrasser sur les yeux, c'est

mauvais signe.

– Comment mauvais signe ? demandait en riant André Nicolaiévitch, et il sentait la supériorité que lui donnait son instruction (il avait suivi deux classes au collège), sur cette fille ignorante qui croyait à toutes les superstitions.

– Je vais vous dire ce qu’il présage : Vous cesserez de m’aimer.

Or, si la possibilité de cesser d’aimer existe, c’est donc que l’amour existe. Mais d’où venait-il cet amour et où se logeait-il aux heures où André Nicolaiévitch ne se trouvait pas près de Natacha ? Alors la jeune fille lui paraissait absolument étrangère et lointaine. Il avait beaucoup de peine à croire à ses baisers ; la belle dame qui demeurait en face l’aurait embrassé que cela ne l’aurait pas étonné davantage. Dans le mot même de « Natacha », quelque chose de bizarre sonnait pour lui, comme si jusqu’alors il n’avait jamais entendu ce nom, ni aucun assemblage de syllabes de ce genre : « Natacha » !

Il ne savait rien d’elle ni de sa vie passée, dont elle n’aimait pas à parler.

– Je vivais comme tout le monde, disait-elle. Parlez-moi plutôt de vous.

Cette demande embarrassait toujours André Nicolaiévitch, parce qu’il n’avait rien à raconter. Il avait trente-quatre ans, et, dans sa mémoire, rien n’était demeuré du passé, sauf une légère brume et cette angoisse particulière qui envahit l’homme perdu dans les brouillards, lorsque devant ses yeux se dresse un mur gris impénétrable. Son père, un fonctionnaire, était un petit homme roux, qui portait de grands caoutchoucs et avait toujours un immense paquet de papiers sous le bras. Sa mère, grande et maigre, était morte jeune, à la naissance de son second enfant. À seize ans, André Nicolaiévitch était lui-même devenu un fonctionnaire. Il allait au bureau avec son père, chargé comme lui d’un immense paquet de papiers qu’il portait sous le bras, et ayant aux pieds les vieux caoutchoucs mis de côté par l’auteur de ses jours. Son père étant mort du choléra, il alla désormais seul au bureau. Dans sa jeunesse il avait beaucoup aimé le billard ; il jouait de la guitare et faisait la cour aux demoiselles. Il abandonna alors le service de

l'État pour essayer de suivre une autre carrière, mais rien ne lui réussissait. Une fois, on lui avait promis une bonne place, mais quelqu'un d'autre l'avait obtenue. Peut-être que tout était pour le mieux, car l'autre, le rival, ne conserva pas même un an la place convoitée, tandis que lui occupait depuis des années la même situation.

– Et c'est tout ? demandait avec incrédulité Natacha.

– C'est tout ; que faut-il de plus ?

– Je n'aurais pas cru cela ! je pensais que vous aviez eu une vie toute différente de la nôtre. Vous lisez des livres et vous parlez si doucement, si noblement ! et toujours de choses élevées et touchantes.

– J'ai lu des livres, mais quel bien en ai-je retiré ? Ce sont de pures inventions.

– Et les choses religieuses ?

– Qui s'intéresse encore aux livres saints ? Les marchands seuls, après avoir beaucoup volé, se mettent à les lire. Nous autres, nous avons si peu de péchés sur la conscience.

– Et vous ne vous ennuyez pas d’être toujours seul ?

– Pourquoi m’ennuyer ? Je suis nourri, logé, habillé, et en bons termes avec mes supérieurs. Le secrétaire m’a déjà dit plus d’une fois : « André Nicolaiévitch, vous êtes un employé modèle. » Et c’est vrai, puisque c’est moi qui copie les rapports pour le gouverneur.

– Mais cela doit être monotone de vivre ainsi, en dehors du monde.

– Que trouve-t-on de bon chez les hommes ? des querelles seulement, et des ennuis. On ne sait que dire pour les satisfaire ; on ne sait quelle contenance choisir pour leur être agréable. Je suis mon maître, tandis qu’avec eux il faut... Ou bien l’ivrognerie, les cartes (et encore on court le risque que les autorités l’apprennent), et moi j’aime une vie tranquille et modeste. Je ne suis pas un bon à rien non plus ; j’ai le titre de sous-secrétaire, hein ! quelle chance ! D’autres acceptent des pots-de-vin et se laissent corrompre ; moi, je n’y tiens pas ; du reste on peut se faire attraper, c’est trop risqué.

Mais cela ne satisfaisait pas Natacha. Elle voulait savoir comment vivent les fonctionnaires chez eux, ce que font leurs femmes, leurs filles, leurs enfants.

Elle voulait savoir si les maris boivent de l'eau-de-vie, et s'ils battent leurs femmes lorsqu'ils sont ivres, et ce que font les femmes lorsque les maris sont au service militaire. À mesure qu'André Nicolaiévitch racontait, le visage de la jeune fille prenait une expression de froideur, et seule, la ride sur son front bas remuait, comme sous l'influence d'une pensée tenace et d'un étonnement lourd.

– Au revoir ! disait Natacha en s'en allant.

Et lui, baisant sa joue glacée et indifférente, pensait :

– Que me veut-elle ? elle ne m'apporte que l'ennui.

Une fois, en été, ils restèrent longtemps dans le jardin du propriétaire et allèrent ensuite au bord de la rivière. Le soleil s'était couché ; une mince ligne d'un rouge sombre brillait à

l'horizon, annonçant le vent pour le lendemain. L'eau était immobile ; il leur semblait qu'ils regardaient non pas la rivière, mais le ciel. Sur la rive opposée, occupant un espace de plusieurs verstes, s'alignaient les tentes des faucheurs, et la hutte du gardien faisait comme une tache noire, qui contrastait avec le ciel clair. Non loin de la hutte flambait un brasier dont les flammes s'élevaient, droites et fines. Une odeur de foin coupé arrivait jusqu'à eux. Dans la rue, le garde de nuit faisait entendre sa crécelle. Les choucas voletaient dans le feuillage, avec un long cri ininterrompu.

André Nicolaiévitch devint rêveur. Le calme de la soirée le disposait à une profonde mélancolie et à des réflexions sur la vie. Ses yeux clignotants fixés sur le brasier, il prit son étui à cigarettes et fuma. La fumée montait en spirales étroites et se dissipait dans l'air plein d'une buée transparente. Lentement, avec de petites pauses, André Nicolaiévitch se mit à parler de la vie, de cette chose étrange et terrible, pleine d'imprévu et de mystère. Les gens vivent sans savoir qu'ils mourront demain. Ainsi un jour un employé était

allé chercher de la bière ; en route une voiture le renversa et l'écrasa, et, au lieu de la bière que son ami attendait, on rapporta un corps inanimé. Une autre fois, un employé avait reçu une gratification, sa femme alla remercier Dieu, et dans l'église même on lui vola l'argent. Où que l'on soit, où que l'on aille, on rencontre des gens grossiers, bruyants et avides, se ruant en avant pour s'enrichir toujours davantage. Sans pitié, inflexibles, ils vont de l'avant, sifflant et ricanant, et foulent aux pieds les faibles. Un cri uniforme s'élève, poussé par ceux qu'on piétine, mais personne ne s'arrête pour l'écouter. Ils font bien de disparaître !

La voix d'André Nicolaiévitch tremblait d'effroi et il paraissait si chétif, si méprisable ! Son dos se courbait ; ses omoplates pointues saillaient ; ses doigts longs et maigres, qui ne connaissaient pas les rudes besognes, reposaient sans force sur ses genoux. On aurait dit qu'il suffoquait sous le poids énorme et l'amoncellement des paperasses recopiées par lui et autrefois par son père.

– Et voilà comment toute la vie se passe, dit-il après une longue pause, comme s’il continuait l’une de ses pensées à haute voix.

– Vous devriez aller ailleurs.

– Mais où ?

Natacha se tut, puis soudain, entourant de ses bras le cou d’André Nicolaiévitch, elle pressa la tête de son ami contre sa poitrine.

– Mon chéri, tu es à moi.

C’était la première fois qu’elle disait « tu » à André Nicolaiévitch. Le mouvement imprévu de Natacha avait fait tomber sa casquette à bord de velours, qui maintenant descendait le talus, bondissant par-dessus les inégalités du ravin. Natacha, d’une main ferme, serrait énergiquement la tête d’André Nicolaiévitch contre sa gorge robuste. Lui avait chaud ; rien ne l’effrayait. Seulement, il avait pitié de lui-même jusqu’à en souffrir. Il aurait voulu dire quelque chose de bon, de si sentimental que Natacha en pleurât, mais il ne trouvait pas les mots voulus et il se taisait. L’inconfort de sa position lui

occasionnait un torticolis, il chercha à se dégager, mais la main ferme pressa encore plus fort la tête d'André Nicolaiévitch. Il respirait l'odeur d'un corps jeune et sain. À travers les mains de Natacha, il apercevait le ciel pur parsemé d'étoiles scintillantes. À l'horizon, là où la terre se confond avec le ciel, la lune rouge se levait, immobile ; elle avait quelque chose de sinistre et paraissait très rapprochée. Silencieuse, sombre, elle ne répandait aucun rayon, et restait suspendue au-dessus de la terre comme une menace horrible, présage de malheurs inconnus, mais prochains. La rivière, de même que le roseau babillard et le lointain obscur, s'était figée comme dans un effroi muet. Depuis longtemps déjà, le brasier s'était éteint sur la rive opposée, et aucun bruit ne troublait l'angoissante tranquillité.

Natacha frissonna et libéra la tête d'André Nicolaiévitch.

– Eh bien, allons !

Saisi par l'air frais, il se leva, fit un pas vers Natacha, et se prépara à lui dire cette chose

grande et importante que tout à l'heure il n'avait su exprimer.

– Natacha... commença-t-il avec hésitation, levant les sourcils et avançant les lèvres. Ses cheveux habituellement bien lissés étaient, ce soir-là, en désordre et tout hérissés.

– Eh bien ?

– Natacha, répéta-t-il, oubliant ce qu'il voulait dire, Natacha, voici ce dont il s'agit...

– Auriez-vous aussi perdu deux copecks ? Que vous êtes drôle !

Et Natacha se mit à rire. Son rire résonnait désagréablement, étrange et artificiel.

André Nicolaiévitch se sentit offensé et remit sa casquette en silence ; chemin faisant, il adressa des reproches à Natacha à propos de son rire, et la réprimanda sur sa tenue dans la bonne société.

André Nicolaiévitch était toujours assis près de la fenêtre et regardait la rue avec attention, mais, comme auparavant, elle restait noire et déserte. Sur le mur de la maisonnette penchée, le volet continuait à battre comme s'il enfonçait des

clous dans un cercueil tout neuf. « Ne pourrait-elle pas le rattacher ? » pensa André Nicolaiévitch en colère contre Natacha ; puis, regardant sa montre, il vit que c'était l'heure de son dîner, et que même il était en retard de cinq minutes. Après le repas, il s'étendit pour se reposer, mais le sommeil ne vint pas de longtemps, et, au reste, ce jour de fête avait été gâté pour lui. Derrière la cloison, le boulanger ronflait, comme s'il le faisait exprès. L'air sifflait dans son gosier et s'en exhalait avec bruit.

Bientôt André Nicolaiévitch reprenait sa rêverie. Il revoyait ce lendemain soir, au même endroit, près de la rivière : il y avait eu entre eux un commencement de brouille, aussi peu justifié que le début de leur amour. Depuis longtemps déjà, André Nicolaiévitch était tracassé par une idée importune qui, maintenant, lui semblait se préciser en une certitude : Natacha, pensait-il, veut se marier et cherche à épouser un fonctionnaire. C'est une femme sans instruction, dont le langage est incorrect ; cigarière de son métier, souvent, lorsqu'elle se rend chez ses clients, elle est obligée d'écouter des propos

galants ou des plaisanteries déplacées. Maintenant elle cherche un mari ayant une position, instruit, qui serait son protecteur et son défenseur, et dans toute la rue il n'y en a qu'un : c'est lui, André Nicolaiévitch Nicolaïef. En femme intelligente et rusée, elle cache son jeu et simule l'amour désintéressé. Et comme jusqu'à présent sa tactique ne réussit pas et qu'André Nicolaiévitch reste dur comme du granit, Natacha a recours à un autre moyen, lequel ne peut tromper un homme expérimenté qui, dans sa jeunesse, a courtisé les jeunes filles : elle a l'air de ne pas aimer du tout André Nicolaiévitch, et s'obstine à faire l'éloge de Goussarenko, vante sa force et sa jeunesse. Pourtant, il y a deux jours, on conduisait ce même Goussarenko au poste, sa blouse était déchirée du haut en bas, et sur son pâle visage coulait un mince filet de sang. Derrière lui, une troupe de gamins courait en criant, et l'un des agents de police, aussi pâle que Goussarenko, le frappait méthodiquement du poing, tandis que la tête aux joues livides du prisonnier ballottait d'une épaule à l'autre. Et elle était capable d'aimer un être pareil ! Alors

commencèrent des jours d'affreux tourment pour André Nicolaiévitch. Dans son cerveau, surgirent des questions qui faisaient mollir tout son corps plusieurs fois par jour. Lorsqu'il regardait Natacha et qu'il la sentait près de lui, il voulait l'épouser et ce mariage lui paraissait facile ; mais, loin d'elle, cette pensée l'épouvantait. C'était un homme qui tombait malade à la seule idée de changer d'appartement, et un mariage amène de telles nouveautés, de tels bouleversements ! Il risquerait d'en mourir. Il faudrait aller voir le pope, trouver des témoins, qui pourraient ne pas venir, et qu'il faudrait alors courir chercher ; et sans doute encore qu'il faudrait se quereller avec les cochers qui demanderaient trop cher pour la course ; puis on se rendrait à l'église, laquelle serait peut-être fermée, parce que le gardien aurait perdu la clé, et le public pourrait rire ! Puis il faudrait encore louer un appartement, emménager et adopter de nouvelles habitudes. Il faudrait penser à tout, se faire des soucis de tout, et parler à tout le monde. Et s'il survenait des enfants ! Et si – que Dieu nous soit en aide – c'étaient des jumeaux, et des

filles encore, auxquelles il faudrait des dots ? Et si le nouvel appartement allait être humide, difficile à chauffer ? André Nicolaiévitch hochait la tête d'un air désespéré et se sentait prêt à dire le lendemain à Natacha toutes ses inquiétudes. Seulement, il avait peur qu'elle se tuât ou se plaignît au sauvage Goussarenko. Ce dernier pourrait l'estropier, lui André Nicolaiévitch, ou le regarder de telle façon, qu'il valait encore mieux être estropié que de supporter ce regard.

André Nicolaiévitch commençait à considérer les gens qui se marient comme des héros, et il éprouvait du respect pour Fédor Ivanovitch et sa femme, qui avaient su s'épouser et ne pas en mourir. Une fois même, il se mit en devoir d'écrire à Natacha. Sa lettre débutait ainsi :

« Mademoiselle Natalie Antonovna !

» Par la présente lettre du 22 août et de l'an de grâce 1899, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance, Mademoiselle, que, par suite de la faiblesse de ma santé, ébranlée par l'assiduité et la vigilance que j'ai déployées pour le bien du

trône et de la patrie, étant devenu fonctionnaire de trentième classe, après avoir enterré mes parents, mon père, Nicolas Andréiévitich, et ma mère, Daria Prokhovna, qui dorment dans la paix bienheureuse et éternelle... »

Mais, comme Natacha ne savait pas lire, il n'envoya pas la lettre, il la remit plusieurs fois au net pour lui-même et ajouta de nouvelles considérations. Par bonheur, il n'y eut besoin d'aucune explication, les ruses de Natacha tournèrent contre elle. D'abord, elle refusa de se laisser embrasser, – André Nicolaiévitch ne fit aucune observation. Puis, par deux fois, elle ne vint pas au rendez-vous. André Nicolaiévitch en fut offensé, mais il n'en montra rien et, gardant un air de dignité dégagée, il se contenta de lui faire sentir l'inconvenance de sa conduite. Enfin, elle cessa tout à fait de paraître aux endroits où ils devaient se rencontrer et, un jour, la logeuse apporta une joyeuse nouvelle : Natacha allait épouser Goussarenko.

– Elle a choisi un vrai dindon ! fit la logeuse

d'un ton méprisant ; et elle regarda André Nicolaiévitch avec compassion tout en pensant : « Comme il est fier ! il fait semblant d'être content. » Et les fonctionnaires, des gens stupides, le considérèrent avec étonnement ce jour-là ; ils avaient cru qu'il allait se marier, ils l'avaient félicité et disaient entre eux :

– Hé ! ce monsieur « Si », voyez donc quel tour il nous a joué !

Et voici précisément qu'il ne se mariait pas ! La noce de Natacha eut lieu le dimanche qui suivit Pâques. Ce fut le second jour heureux pour André Nicolaiévitch qui, assis selon sa coutume près de la fenêtre, vit la petite maison penchée trembler sous les piétinements des danseurs, et prêta l'oreille au joyeux tapage que dominait les sons de l'accordéon. Dire qu'il aurait pu être le centre de cette assemblée bruyante ! Et c'est avec une joie particulière qu'il entendit, très tard dans la nuit, les vitres de la maisonnette penchée voler en éclats ; il ouït aussi des cris sauvages et des pleurs aigus de femmes. Quelqu'un courut sous sa fenêtre à pas lourds ; puis arriva jusqu'à lui le

bruit d'une lutte qu'accompagnait la respiration haletante des combattants et qui se termina par la chute d'un corps.

– Attends, tu ne t'en iras pas comme cela ! disait une voix que l'effort rendait rauque, tandis que des coups sourds retentissaient comme lorsqu'on frappe un corps spongieux et mouillé. Il semblait que la voix appartenait au héros de la cérémonie, à Goussarenko.

– Au secours !

Comme si ce vacarme l'eût arrachée à son sommeil, la crécelle du veilleur se fit entendre et le sifflet mélodieux d'un sergent de ville lui répondit. Pareils à des échos, d'autres sifflets résonnèrent dans le lointain.

– Ainsi donc, le nouveau marié va passer sa nuit de noces au poste ! pensa André Nicolaiévitch satisfait et souriant ; puis, sans hâte, avec un mouvement paresseux, il se tourna dans son large et confortable lit à une place, et conclut ainsi :

– Battez-vous là-bas, moi, je dors !

Ce « je dors », sardonique, sifflant, sortit de sa poitrine comme un cri de triomphe, et ce fut le dernier clou qu'il planta dans le couvercle du cercueil où dormaient ses souvenirs. La rue était toujours bruyante et André Nicolaiévitch se couvrit la tête de son oreiller.

Le silence régna comme dans un tombeau.

Le lendemain, André Nicolaiévitch apprit la cause de la querelle qui avait troublé la noce de Natacha. Serguei Kozoula, complètement ivre, avait dit que Natacha avait eu un amant, que cet amant n'était autre que André Nicolaiévitch, et que celui-ci ayant obtenu d'elle ce qu'il désirait, l'avait quittée. À l'ouïe de ce discours, Goussarenko s'était jeté sur Kozoula et sur ceux qui voulaient le défendre, mais il avait eu le dessous et avait en effet passé la nuit au poste.

En apprenant cela, André Nicolaiévitch éprouva du plaisir à l'idée que son nom avait été prononcé, peu lui importait à quelle occasion. Natacha saurait maintenant ce que cela signifiait quand on abandonnait un homme tel que lui, par pure perfidie féminine. Il oubliait tout à fait que

ce n'était pas Natacha, mais lui surtout, qui avait désiré la rupture.

André Nicolaiévitch se tournait et se retournait dans son lit en songeant :

– Comme c'est mal organisé : l'homme n'est pas libre de penser à ce qu'il veut ; il lui vient à l'esprit des idées inutiles, sottes et vraiment ennuyeuses. Quatre ans se sont écoulés depuis le soir où j'étais assis sur la berge avec Natacha, je pense à ce soir-là, et cela m'est désagréable, cela m'est surtout désagréable, parce que je vois parfaitement la lune rouge. Qu'a-t-elle à faire là, cette lune ? Si je me mettais à calculer combien le « monsieur d'en face » gagne par année, puis par jour et par minute, je me sentirais mieux et je m'endormirais, mais je n'y arrive pas.

Cependant, ses paupières ne tardèrent pas à s'alourdir, et la lune écarlate se transforma soudain en un museau rubicond, celui du portier Jégor. – Laquelle de mes oreilles tinte ? demande Jégor en ouvrant tout grands ses yeux à fleur de tête et dont l'expression est si impertinente. André Nicolaiévitch veut lui donner deux

copecks, mais il ne peut trouver l'argent et ce fait cause un plaisir sensible à Goussarenko, qui est assis là, une jambe croisée sur l'autre, et joue de l'accordéon. – Attends, Jégor, nous allons découper André Nicolaiévitch comme un cochon de lait, – dit-il, et il sort de sa poche un gros couteau aussi brillant et tranchant qu'un rasoir. André Nicolaiévitch se met en devoir de fuir. Il faut traverser tous les bureaux de l'administration : il y en a une quantité innombrable. Ils sont vides, car tous les fonctionnaires sont partis en enlevant les tables. Bien qu'André Nicolaiévitch coure facilement et que ses pieds glissent sur le plancher, il commence à s'essouffler. Derrière lui, à quelques chambres en arrière, Goussarenko le poursuit sans trêve ; ses pas égaux et lourds retentissent sourdement sous les voûtes. Soudain, le plancher commence à s'effondrer sous André Nicolaiévitch qui s'élance et se rapproche toujours plus de son lit, où enfin, il s'éveille. Son cœur battait violemment à coups inégaux.

L'obscurité régnait dans la chambre ; seul le carré de la fenêtre laissait pénétrer la lumière

jaune du réverbère placé devant la maison riche. Dans l'appartement du logeur, il y avait aussi de la lumière, car une petite fente de la cloison livrait passage à une bande lumineuse qui tombait sur le bout d'une pantoufle éculée. Après s'être remis de son terrible cauchemar, André Nicolaiévitch entendit, derrière le galandage, un faible murmure, et il reconnut la voix de sa logeuse. Elle exprimait de la compassion et de la crainte, comme si celui dont elle parlait pouvait l'entendre, bien qu'il fût séparé d'elle par la longueur de la rue et par des murailles épaisses.

– Ah ! l'homme sanguinaire ! ah ! l'aspic ! – chuchotait la logeuse. Tu devrais l'abandonner tout à fait.

Natacha lui répondit et sa voix basse retentit, nette et mesurée, mais le faible tremblement dont elle vibrait ne fut remarqué ni de la logeuse, ni du locataire couché de l'autre côté de la cloison.

– Où irais-je ?

– Ah ! ah ! À bon chat bon rat ! pensa André Nicolaiévitch, en se souvenant de son rêve : Il ne te pardonne pas comme je t'ai pardonné.

– Oui, c’est vrai, où aller ? acquiesça la boulangère, vivement. Avec le mien, c’est la même chose. Il n’y a rien à faire contre cette eau-de-vie ! Maudits soient les gens qui l’ont inventée !

La logeuse s’interrompit, et, dans la chambre que remplissait un silence angoissant, il sembla qu’entre les deux femmes s’était glissée une chose informe, monstrueuse et terrible qui sentait la folie et la mort. C’était l’eau-de-vie qui règne sur les pauvres gens et dont la sinistre puissance n’a pas de limites.

– Je l’empoisonnerai, dit Natacha, toujours de la même voix nette et mesurée.

– Que dis-tu là, que dis-tu là ? murmura la logeuse. Ce n’est pas seulement pour toi qu’il faut supporter ces choses, mais pour l’enfant. Que ferais-tu de lui ? Reste ici pour la nuit, je te ferai un lit à la cuisine, car mon homme se livrerait peut-être à des extravagances. Et je vais te mettre une pièce de monnaie sur la tempe... Comme il t’a arrangée, le brigand... Attends, le locataire s’est réveillé, je crois...

– Ah ! cette espèce de fantôme ! dit Natacha, toujours à haute voix, comme si elle eût voulu qu'on l'entendît derrière la cloison.

– Oui, c'est un vrai fantôme, reprit à voix basse la boulangère... Je vais préparer le samovar et te faire du thé ! Ah ! le gremlin, il finira par t'estropier !

– Tantôt je suis « monsieur Si », tantôt le « fantôme », en voilà des sottises, pensa André Nicolaiévitch, furieux. Attends, je vais me plaindre à Fédor Ivanovitch, et il te montrera qui de nous deux est le fantôme. Stupide créature !

Il s'approcha de la fenêtre et ouvrit un battant. Un vent chaud, qui sentait l'humidité et les feuilles pourries, pénétra dans la chambre et agita les papiers sur la table. On entendit des branches d'arbre grincer contre la toiture de fer et le murmure du feuillage mouillé. L'un après l'autre, des équipages défilèrent devant l'opulente maison ; il en sortait des hommes coiffés de chapeaux hauts de forme et des femmes enveloppées de larges pelisses, avec des écharpes de dentelles sur la tête. Rassemblant d'une main

leurs jupes froufroutantes, elles gravissaient le perron. La porte massive s'ouvrait toute grande et laissait tomber dans la rue une colonne de lumière blanche, qui allumait des étincelles sur les nickels des équipages et des harnais. La maison se dressait silencieuse et sombre, mais il semblait qu'on apercevait, à travers les lourds volets qui fermaient les hautes fenêtres, les miroirs étinceler, et les fleurs, éternellement vivantes, s'épanouir dans l'éclat du mouvement et de la vie. Quelques voitures restèrent à attendre leurs propriétaires, et les cochers importants et bien nourris regardaient avec mépris, du haut de leur siège, les petites maisons noires et penchées.

Après avoir pris du thé et recopié de sa belle écriture lisible un rapport administratif, André Nicolaiévitch se prépara à faire un nouveau somme ; il arrangea son lit et tapota les oreillers. Derrière la cloison le boulanger murmurait d'une voix brisée et pensive :

– Voilà l'affaire : je n'ai tout de même pas retrouvé les deux copecks.

– Oh ! mon Dieu ! soupirait la femme.

Il fallait fermer les volets. André Nicolaiévitch sortit dans la rue. Les équipages étaient encore là avec les cochers endormis, affalés sur leur siège en masses pesantes. Dans la maison, les accords rythmés et intermittents d'un piano, dispersés par la rafale, retentissaient sourdement. Et ce même vent apportait encore d'autres sons sur ses ailes ; on les entendait distinctement quand l'arbre cessait de grincer ; ils avaient quelque chose de triste et d'étrangement mélodieux, mais ce n'étaient pas des mains humaines et vivantes qui les répandaient dans la nuit. Légers, comme le souffle du vent lui-même, tantôt ils pleuraient doucement telle une prière qui s'apaise en un gémissement plaintif ; tantôt, ils vibraient avec violence, montant vers le ciel, menaçants et irrités. Il semblait que ce fût une âme souffrante qui implorait le salut et la vie, pour chuchoter ensuite avec colère.

– Quelle répugnante plaisanterie ! pensa André Nicolaiévitch, toujours furieux. Sous ce rapport-là seulement, il ne partageait pas le goût du propriétaire de la grande maison. Lorsque celui-ci avait fait poser sur le toit une harpe

éolienne et que le vent avait commencé à jouer ses chansons mélancoliques, il ne put comprendre quel besoin avait de cette musique l'homme aux dents blanches et au clair sourire.

– C'est une plaisanterie horriblement déplacée ! répéta André Nicolaiévitch ; puis, baissant la voix, il ajouta : Comment la police tolère-t-elle cela !

Avec le sentiment d'un homme qui a échappé à une poursuite, il ferma bruyamment la porte de la cuisine derrière lui, et il vit Natacha assise, immobile, sur un large banc, aux pieds de son petit garçon, qui était enveloppé jusqu'au cou dans une pelisse trouée ; de ses yeux grands et noirs comme ceux de sa mère et pleins d'inquiétude, il regardait Natacha, dont la tête était inclinée. À travers son corsage rouge en lambeaux, on voyait sa poitrine blanche et haute, mais la jeune femme semblait n'avoir plus de pudeur, car elle n'essaya pas de cacher sa nudité lorsqu'elle fixa les yeux sur celui qui entrait.

– Il s'est passé bien du temps depuis que nous ne nous sommes vus ! fit André Nicolaiévitch en

évitant son regard. Il sentait que son corps mollissait complètement comme si on lui avait retiré tous ses muscles et ses os. Comment allez-vous ?

Natacha ne répondit rien et continua à le regarder.

– Moi, je me porte bien, Dieu merci, reprit-il.

Natacha se taisait toujours. André Nicolaiévitch voulut la prier de transmettre ses salutations à son époux ; la politesse l’y obligeait, mais le moment n’était pas opportun. Natacha, cela se voyait, avait besoin de consolation ; c’est pourquoi il lui dit :

– Quel joli garçonnet vous avez ! Son nom est Vania, n’est-ce pas ? Ivan Ivanovitch par conséquent. Nous avons au bureau un fonctionnaire qui s’appelle ainsi. Et, en somme, vous savez, qui aime bien châtie bien, et à force d’aller mal, tout ira bien.

Toujours ses paroles restaient sans réponse. L’enfant, qui examinait avec méfiance l’attitude gauche du fonctionnaire, se mit subitement à

pleurer.

– Mam-an – an, j’ai peur.

– Allez-vous-en ! dit Natacha à André Nicolaiévitch ; et lorsqu’il eut passé rapidement devant elle en relevant le pan de sa robe de chambre, elle ajouta :

– De quoi se mêle-t-il, ce fantôme ! cela ne le regarde pas !

– Pourquoi m’appelle-t-elle « fantôme » ? pensait André Nicolaiévitch en se préparant à se coucher et en abaissant la mèche de sa lampe. Un terme aussi stupide ne signifie rien. Comme elles sont inconstantes, les femmes ! Un jour elles vous appellent « chéri », « bien aimé », le lendemain « fantôme » ! Oui, c’est une femme rétive, ce n’est pas sans cause que Goussarenko la corrige. Bonne nuit, princesse !

C’est ainsi qu’il s’égayait lui-même, tandis que ses lèvres exsangues se crispaient. Mais dès que la lampe fut éteinte et que la chambre se trouva pleine d’épaisses ténèbres, une force invincible écarta les murs, enleva le plancher et

jeta André Nicolaiévitch en pleins champs. Des cercles de feu qui lançaient des étincelles traversaient l'obscurité ; des flammes vives et claires pétillaient en dansant, et le pâle visage de Goussarenko, coupé d'une balafre rouge de sang, apparaissait avec le disque terrible de la lune et la figure de Natacha, la chère figure d'autrefois. Un sentiment de pitié envers lui-même remplit l'âme d'André Nicolaiévitch ; il se sentait offensé.

– Comme tout cela est mal arrangé ! gémissait-il. Je n'ai pas besoin de Natacha, qu'elle aille au diable, cette femme ! Oui, certainement, au diable !

D'un geste énergique, André Nicolaiévitch tira sur sa tête un gros oreiller et se calma presque aussitôt. Les formes et les sons disparurent et le silence régna comme dans un tombeau.

De la rue montait la faible lueur du réverbère. Les équipages étaient encore là, et les cochers somnolents regardaient avec mépris, du haut de leur siège, les petites maisons noires et penchées ; ils bâillaient paresseusement, ce qui faisait bouger leurs grosses barbes. Le volet détaché

continuait à battre le mur et, aux instants où l'arbre cessait de grincer, on entendait la voix plaintive de la harpe éolienne, qui murmurait et qui pleurait en implorant la vie.

*Traduction du russe
par Serge Persky.*

Table

Les sept pendus	4
C'était... ..	154
Dans le sous-sol	205
La victoire des ténèbres.....	231
Le mur	339
À la fenêtre	363

Cet ouvrage est le 1150^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.